

LA REVUE DE

TEHRAN

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 23, Octobre 2007, 2^e ANNEE

PRIX 500 TOMANS

www.larevuedeteheran.com

L'économie iranienne
entre autarcie et ouvertures



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef

Mohammad-Javad MOHAMMADI

Directeur adjoint

Rouhollah Hosseini

Rédaction

Esfandiar Esfandi
Amélie Neuve-Eglise
Arefeh Hedjazi
Farzâneh Pourmazâheri
Afsâneh Pourmazâheri

Graphisme et Mise en page

Monireh Borhani

Site Internet

Mortéza Johari

Correction française

Béatrice Tréhard

Correction persane

Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:

Etelaat,
Ave. Nafte Jonoubi,
Bd. Mirdamad, Téhéran
Code Postal: 1549951199
Tél: 29993615
Fax: 22223404
E-mail: rdt@larevuedeteheran.com

Recto de la couverture:
Bazar de Semnân

Imprimé par Iran-Tchap

Sommaire

CAHIER DU MOIS

- L'économie iranienne et le défi de la croissance.....04
- Iran: après plus de 20 ans de sanctions, quelle influence sur l'économie?.....10
- L'économie iranienne sous les dynasties safavide et qâdjâre.....18

CULTURE

- Arts.....24**
- Le rôle des artistes-peintres dans le développement de la peinture qâdjâre

- Reportage.....34**
- La Ville de Rey et l'Histoire des temples du Feu

- Histoire.....36**
- Les Mannéens

- Repères.....38**
- "La voie de l'éloquence" (Nahju-l-balâgha) de l'Imâm 'Alî
 - Ontologie d'un humanisme spirituel
 - Les îles Iraniennes du Golfe Persique

- Littérature.....60**
- *Enfance* de Nathalie Sarraute
 - "Une autobiographie contournée, évitée et pourtant renouvelée"

- Entretien.....64**
- Entretien avec Esmâ'il Fassîh
 - Entretien avec Mohammad Ali Inânlou chercheur, réalisateur, documentaliste et globe-trotter

PATRIMOINE

- Sagesse.....76**
- Seifeddine Mohammad Forghânî

- Itinéraire.....78**
- Voyage au Lorestân
 - Mortéza Johari en son royaume (La salamandre...suite et fin)
 - Sirâf

LECTURE

- Poésie.....86**
- Bijan Jalâli
 - La poésie du soleil

- Récit.....90**
- Kaké Morâd

FENÊTRES

- Au Journal de Téhéran.....92**
- Boîte à textes.....94**
- Faune et flore iraniennes.....96**

04



24



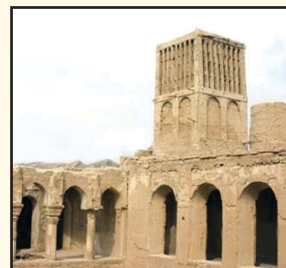
54



70



80



L'économie iranienne et le défi de la croissance

Arefeh HEDJAZI

Nous sommes actuellement au début de la troisième année de l'application de la Convention du développement économique, qui a été mise en place en 2005.

Selon la Convention du développement économique sur vingt ans de la République Islamique, l'Iran doit devenir dans dix-huit ans, c'est-à-dire en 2025, la première puissance économique régionale.

Les statistiques montrent que les grands pays en voie de développement de la région tels que les Emirats Arabes unis, le Pakistan, l'Arabie saoudite avancent plus vite et mieux que l'Iran dans la voie du développement économique et la permanence de cette situation montre bien évidemment que l'Iran ne réussira pas à atteindre l'objectif fixé dans les années qui viennent.

Les variations des taux du développement économique iranien rendent difficiles les prévisions pour l'avenir. Selon la Caisse internationale de la monnaie, la croissance moyenne de l'Iran de 1998 à 2002 s'élevait à 4,2%, ce qui est plus élevé que la moyenne de l'ensemble des pays de la région du Sud-ouest asiatique, qui n'atteint que 3,9%. Mais depuis 2004, la croissance de l'économie iranienne a baissé par rapport à celle des autres pays de la région. Elle était de 5,2% en 2005, de 5,3% en 2006, contre 6,2 et 6,5% pour l'ensemble de la région.

Dans les économies pétrolières de la région du Golfe Persique, l'augmentation du rôle des infrastructures non pétrolières dans la progression du PIB est très importante. En comparaison, l'Iran a

relativement peu développé son secteur non pétrolier, et cela est d'autant plus inquiétant que le pays est en train de régresser en la matière. Alors que de 1998 à 2002, l'Iran occupait la cinquième place des pays pétroliers en matière de développement des activités non pétrolières de son économie, elle occupe aujourd'hui la onzième position. La moyenne du développement des secteurs économiques non pétroliers des pays pétroliers du Golfe Persique a été en moyenne de 7,1%, ce qui est un indice parfait des défis que l'Iran, qui affiche une croissance de 5,8% en 2006 en la matière, doit affronter pour pouvoir tenir son pari.

Après l'Arabie Saoudite, l'Iran détient le PIB le plus important de la région.¹ Cependant, ceci n'est qu'une comparaison artificielle étant donné que si l'on compare le PIB par habitant, qui est relativement faible en raison du fort accroissement de la population, l'Iran n'est pas en meilleure position que ses voisins. Cependant, la part de la dette dans le PIB y est relativement plus faible que dans les autres pays de la région. Ainsi, la dette cumulée moyenne de l'Etat par rapport au PIB a connu une baisse constante, en passant de 26,4% entre 1998 et 2002 à 19,6% l'année dernière.

Au niveau des échanges extérieurs, l'Iran arrive en troisième position dans l'Asie du sud-ouest, après les Emirats et l'Arabie saoudite, avec cette différence que la croissance des échanges économiques de ces deux pays est beaucoup plus rapide que celle de l'Iran. La valeur des exportations iraniennes s'élevait à 77,3



La Bourse de Téhéran, Septembre 2007

milliards de dollars en 2006 et celle de ses importations à 64,8 milliards, alors que durant cette même année les Emirats ont enregistré 157 milliards de dollars d'exportation et 123 milliards de dollars d'importation. Pour l'Arabie, ces chiffres atteignent respectivement 220 et 120 milliards de dollars. Le niveau de la balance des transactions courantes est également un indice important des échanges extérieurs d'un pays. Elle demeure excédentaire en Iran - 6,7% en 2006 -, notamment en raison des exportations de pétrole.

L'inflation et la croissance excessive de la masse monétaire, qui depuis deux ans occupe le centre des débats politiques et les experts en économie, sont en quelque sorte les deux maladies récurrentes de l'économie iranienne. Les statistiques de la Caisse internationale de la Monnaie montrent que depuis 1998, la progression du taux d'inflation a toujours été plus élevée en Iran que dans les autres pays de la région. Ceci est notamment dû au fait que la croissance de 27,1% de la masse monétaire en Iran

de 1998 à 2002 est près de deux fois plus élevée que la moyenne des pays de la région. En outre, l'augmentation rapide des revenus issus des exportations pétrolières est peu à même de permettre de juguler l'inflation.

La Révolution islamique, qui s'est notamment traduite par la mise en œuvre de théories révolutionnaires socialisantes, répondaient aux slogans d'égalité sociale et de sécurité financière pour tous. Les réformes à effectuer étaient nombreuses, cependant, dans un pays dont l'économie se débattait entre le modèle traditionnel des siècles passés et une modernisation très superficielle et qui dépendait en grande partie des pétrodollars qui alimentaient l'économie du pays et de la bonne entente qui existait entre l'Iran et les Etats Unis, on ne pouvait guère attendre des progrès à court terme. On mit donc en place des plans quinquennaux et des plans s'échelonnant sur vingt ans, dont le dernier en date, comme nous l'avons évoqué, a pour but que l'Iran devienne la plus grande puissance économique régionale dans dix-huit ans.

L'inflation et la croissance excessive de la masse monétaire, qui depuis deux ans occupe le centre des débats politiques et les experts en économie, sont en quelque sorte les deux maladies récurrentes de l'économie iranienne.

Dans le courant du mois de septembre les premières exportations de blé iranien sont parties en direction de l'Inde. Pour l'Iran, dont la place de second importateur mondial de blé a longtemps symbolisé l'archaïsme du secteur agricole, ce changement est le symbole d'une profonde mutation.

Malheureusement l'une des politiques les plus néfastes de l'avant Révolution fut poursuivie: l'octroi de subventions à l'impressionnante pléthore des entreprises publiques et des services administratifs étatiques. En outre, les vagues d'expropriations ayant eu lieu après la Révolution, et le placement de l'argent provenant de ces ventes immobilières dans de puissantes fondations à but social a favorisé la mise en place d'une économie rentière qui paralyse encore aujourd'hui la croissance et le développement des potentialités productives nationales. Après la Révolution, l'exportation du pétrole chuta de manière importante, entraînant un appauvrissement de l'Etat et une forte baisse du PNB. Du fait de l'hostilité manifeste de nombreux pays au nouveau régime post-révolutionnaire, le gouvernement comprit rapidement qu'il ne fallait compter que sur les ressources internes et se baser sur une distribution assurée par l'Etat. Un an plus tard, l'Irak de Saddam Hussein attaqua l'Iran et plus que jamais, l'influence de l'Etat sur l'économie se fit sentir du fait des conditions de guerre. L'après-guerre et la difficile reconstruction d'un pays dévasté par huit années de guerre et de privations et sous le coup d'un embargo toujours en vigueur alimentèrent la création d'un marché noir, qui contribua encore davantage à l'augmentation de l'inflation. Dans ces conditions, les déficits chroniques du gouvernement furent comblés par l'augmentation de près de 100% l'an de la masse monétaire, ce qui généra évidemment de lourds problèmes économiques, politiques et sociaux.

Après la guerre et au début des années 90, les importations augmentèrent de façon remarquable et malgré un large programme de libéralisation, l'Etat dut avoir recours à l'endettement, d'autant plus que le prix du pétrole et par voie de

conséquence, le revenu national, eurent tendance à baisser. Ceci conjugué aux embargos explique en grande partie la stagnation économique qui affecta durablement la croissance de l'économie iranienne.

Cependant, les réformes agraires et les plans quinquennaux de développement privilégiant en particulier l'industrie lourde qui furent lancés après la Révolution islamique commencèrent à porter leurs fruits et l'économie iranienne enregistre depuis quelques années un taux de croissance honorable. Le secteur agricole commence lentement à se moderniser, et dans le courant du mois de septembre les premières exportations de blé iranien sont parties en direction de l'Inde. Pour l'Iran, dont la place de second importateur mondial de blé a longtemps symbolisé l'archaïsme du secteur agricole, ce changement est le symbole d'une profonde mutation.

Depuis le début des années 2000, les choses tendent cependant à connaître une certaine évolution dont le dernier tournant a été marqué par la loi constitutionnelle sur la privatisation. En effet, en juillet 2006, l'ayatollah Khamenei a demandé au gouvernement l'accélération de l'application de l'amendement de l'article 44 de la Constitution iranienne qui prévoit la privatisation économique. Dans son décret, le Guide suprême a précisé que "la cession de 80% des parts des grandes entreprises publiques servira au développement économique, à la justice sociale et à l'élimination de la pauvreté".

Selon le quatrième plan quinquennal de développement (2005-2010), l'Etat doit fixer les prix et vendre les parts des grandes entreprises publiques au secteur privé. S'il est effectivement appliqué, ce programme permettrait d'améliorer la compétitivité de l'économie iranienne handicapée par le poids des entreprises



Plate-forme pétrolière iranienne, Golfe Persique

publiques qui ne fonctionnent que grâce aux subventions étatiques. Par ailleurs, le décret du Guide suprême exige également une meilleure protection juridique des droits de propriété, ce qui pourrait favoriser une hausse des investissements privés, d'autant plus que d'après les chiffres de la Banque Centrale Iranienne, près de 70% des ménages iraniens ont un capital épargne confortable. Jusqu'en 2004, la quasi-totalité de l'industrie lourde, les télécommunications, les transports publics, le secteur énergétique, le secteur pétrolier, le commerce extérieur, l'assurance, le secteur des mines, etc. étaient publics. C'est-à-dire que malgré les ouvertures et les efforts de libéralisation effectués après la guerre par le gouvernement et poursuivis depuis lors, près de 70% de l'économie nationale demeurait publique en 2006. Parmi les efforts poursuivis dans la voie de la privatisation, la relance en 2004 de la bourse de Téhéran avec la mise sur le marché de parts de compagnies publiques et l'élimination de l'amendement à l'article

44 qui précisait que le noyau dur des infrastructures devait être géré par l'Etat.

On peut donc se demander pourquoi malgré plusieurs années d'efforts dans la voie de la privatisation, une part si énorme de l'économie demeure entre les mains de l'Etat. Plusieurs raisons ont été avancées par les analystes: la première est que les premières parts publiques mises sur le marché étaient si importantes que seules d'autres entreprises publiques auraient pu les acheter. L'inquiétude autour du programme nucléaire iranien et le manque d'informations concernant la mise en vente de ces parts d'entreprises constituent d'autres ralentisseurs importants du mouvement de privatisation. Cependant, le gouvernement du président Ahmadinejad a mis en place un programme visant notamment à offrir des parts d'entreprises publiques aux familles à faible revenu. Ce programme a pour but de concrétiser la promesse électorale de ce président qui a pris le pouvoir grâce à des slogans basés sur la justice sociale et le partage des richesses. Jusqu'à ce jour, 700 000 personnes ont

Malheureusement l'une des politiques les plus néfastes de l'avant Révolution fut poursuivie: l'octroi de subventions à l'impressionnante pléthore des entreprises publiques et des services administratifs étatiques.

Même si la balance des transactions courantes demeure excédentaire et que le PNB iranien occupe le 20ème rang du classement de la Banque mondiale, ces beaux chiffres sont entièrement dus au prix du pétrole.

bénéficié de ce programme et la valeur des parts remises atteint près de 2,5 milliards de dollars. Il est prévu que 25 millions de personnes bénéficient de ce programme d'ici quatre ans.

Pourtant, la seule privatisation des entreprises publiques ne suffirait sans doute pas à permettre à l'Iran d'atteindre le rang qu'il souhaite et il est vital de prendre en compte les Investissements Directs à l'Etrangers (IDE), essentiels à la croissance d'un pays. Selon la loi iranienne, les investisseurs étrangers peuvent acheter des parts d'entreprises publiques mises sur le marché à condition d'avoir une autorisation du Ministère de l'économie. Les banques iraniennes possédant des filiales en Europe et dans les pays de la région du golfe Persique peuvent servir de filière d'investissement aux compagnies étrangères. Dans ce sens, la banque Mellî a déjà servi de base à des transactions de ce genre.

Un autre facteur susceptible de jouer un rôle très important dans la croissance économique iranienne est celui du poids économique et des éventuels projets d'investissement des Iraniens expatriés qui forment l'une des plus riches diasporas du monde avec, selon les évaluations, un capital de 1.3 trillion de dollars. Les statistiques montrent que Dubaï, en tant que premier port d'exportation vers l'Iran, bénéficie de flux d'investissements iraniens atteignant les 200 milliards de dollars. Conjugué au fait que près de 10 milliards de dollars de marchandises ont été exportées de Dubaï en Iran, ce fait montre très bien la potentielle influence de cette diaspora sur l'économie iranienne. Cependant, au niveau interne, il faudra également prévoir une sérieuse réforme douanière afin de faciliter les échanges avec l'extérieur. Une amélioration des infrastructures des zones franches est également nécessaire.

Quoiqu'il en soit, et quelques soient les efforts faits par les acteurs économiques, il est vital aujourd'hui pour l'Iran de diminuer sa dépendance au secteur énergétique. Même si la balance des transactions courantes demeure excédentaire et que le PNB iranien occupe le 20ème rang du classement de la Banque mondiale, ces beaux chiffres sont entièrement dus au prix du pétrole. Après la Révolution islamique et la baisse des exportations pétrolières ayant induit la nécessaire mise en place d'une économie indépendante, quelques programmes d'aide à l'exportation furent appliqués mais les progrès en la matière sont très lents. Pourtant, l'expérience a démontré que les aides étatiques à l'exportation et la simplification des conditions douanières et juridiques d'échanges peuvent grandement aider à la croissance des exportations non pétrolières. Dans ce sens, le gouvernement a récemment adopté vingt-deux projets de soutien à l'exportation approuvés par le Haut Conseil de l'Exportation. L'optique gouvernementale de soutien comprend l'aide aux petites entreprises pour la production destinée à l'exportation, une gestion plus précise des récompenses destinées aux meilleurs exportateurs, l'aide au développement des exportations technologiques et industrielles comprenant également les produits aux valeurs ajoutées les plus élevées. L'application effective de ces projets facilitera l'accès des exportateurs nationaux aux marchés mondiaux où ils ne sont pas très présents aujourd'hui.

Cela dit, la croissance et le développement des exportations non pétrolières, qui sont la condition essentielle de la croissance économique du pays, sont en relation étroite avec la politique étatique. Les recherches montrent que chaque dollar investi par

l'Etat dans le soutien à ce secteur produit un bénéfice de 300 dollars. En la matière, le gouvernement peut concentrer ses efforts sur trois axes principaux: intéresser les acteurs économiques et les informer du potentiel existant dans ce secteur, aider les exportations en organisant des stages d'information, de publicité, de marketing, etc., et enfin aider à la prospection des marchés en envoyant des commissions économiques gouvernementales et en mettant en place des réseaux de communications entre les exportateurs des divers secteurs. Les voies diplomatiques jouent également un rôle non négligeable dans le développement des relations économiques. L'inauguration des consulats dans les régions économiquement importantes augmentent de 6 à 10 % le taux d'exportation d'un pays.

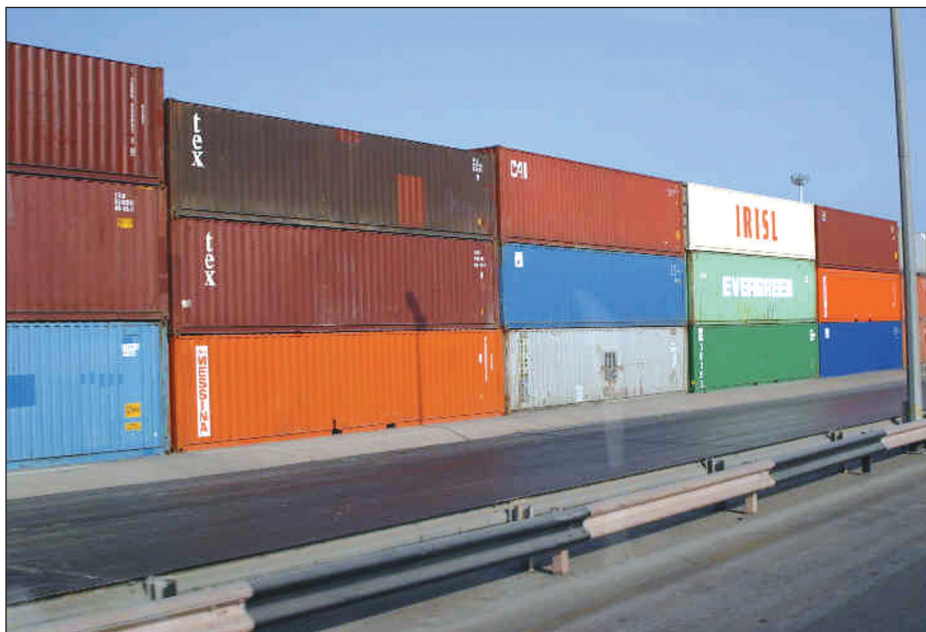
Parmi les politiques étatiques destinées à encourager l'exportation, on peut faire allusion à l'octroi de récompenses aux meilleurs exportateurs; et même si ces prix montrent une certaine volonté de l'Etat à poursuivre cette politique, les

retards pris dans l'octroi de ces récompenses ont créé des problèmes pour les exportateurs. On peut également évoquer la récente décision de l'Etat visant à instituer un conseil de décision économique qui tiendrait compte de l'avis direct du secteur privé dans la prise des décisions. Ceci est également un pas en avant dans la voie d'une utilisation optimale du potentiel du secteur privé et des exportateurs.

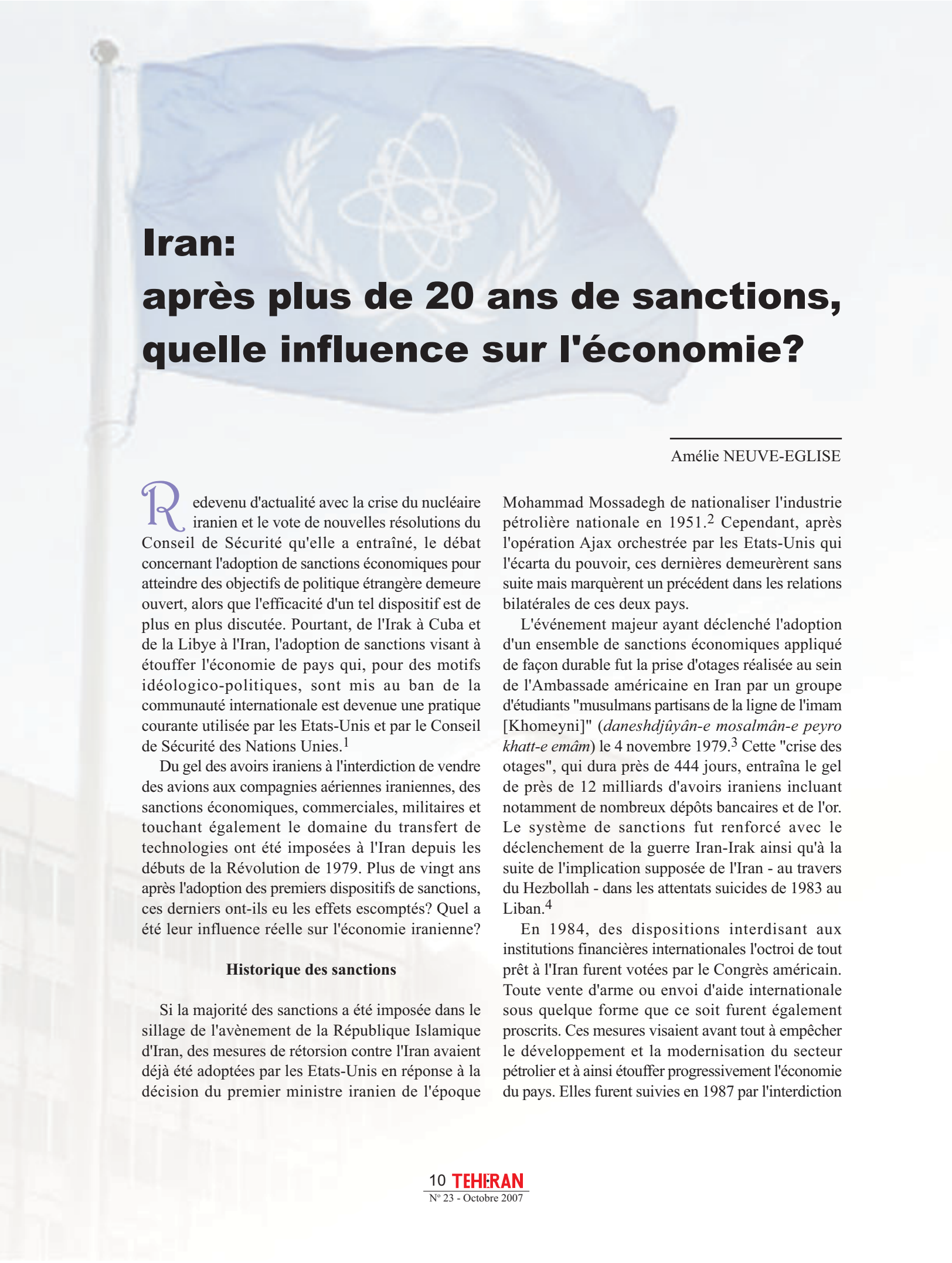
Le succès rencontré ces deux dernières années par les exportateurs des produits et services techniques démontre également l'importance d'un soutien étatique dans ce domaine. En effet, le succès fut si grand que l'année 2006 marqua une progression importante des exportations non pétrolières, à tel point qu'elles dépassèrent de 159% les espérances du quatrième plan de développement. Il est à espérer que toutes les réformes prévues seront appliquées, auquel cas l'économie iranienne pourra espérer concrétiser les meilleures prévisions. ■

Le succès fut si grand que l'année 2006 marqua une progression importante des exportations non pétrolières, à tel point qu'elles dépassèrent de 159% les espérances du quatrième plan de développement.

Le port de commerce de Shahid Rajai



1. La caisse internationale de la Monnaie a dit que le PIB officiel de l'Iran pour l'année 2006 était de 212,5 milliards de dollars, ce qui est, après le PIB de 348 milliards de dollars de l'Arabie Saoudite, le chiffre le plus élevé de la région.



Iran: après plus de 20 ans de sanctions, quelle influence sur l'économie?

Amélie NEUVE- EGLISE

Redevenu d'actualité avec la crise du nucléaire iranien et le vote de nouvelles résolutions du Conseil de Sécurité qu'elle a entraîné, le débat concernant l'adoption de sanctions économiques pour atteindre des objectifs de politique étrangère demeure ouvert, alors que l'efficacité d'un tel dispositif est de plus en plus discutée. Pourtant, de l'Irak à Cuba et de la Libye à l'Iran, l'adoption de sanctions visant à étouffer l'économie de pays qui, pour des motifs idéologico-politiques, sont mis au ban de la communauté internationale est devenue une pratique courante utilisée par les Etats-Unis et par le Conseil de Sécurité des Nations Unies.¹

Du gel des avoirs iraniens à l'interdiction de vendre des avions aux compagnies aériennes iraniennes, des sanctions économiques, commerciales, militaires et touchant également le domaine du transfert de technologies ont été imposées à l'Iran depuis les débuts de la Révolution de 1979. Plus de vingt ans après l'adoption des premiers dispositifs de sanctions, ces derniers ont-ils eu les effets escomptés? Quel a été leur influence réelle sur l'économie iranienne?

Historique des sanctions

Si la majorité des sanctions a été imposée dans le sillage de l'avènement de la République Islamique d'Iran, des mesures de rétorsion contre l'Iran avaient déjà été adoptées par les Etats-Unis en réponse à la décision du premier ministre iranien de l'époque

Mohammad Mossadegh de nationaliser l'industrie pétrolière nationale en 1951.² Cependant, après l'opération Ajax orchestrée par les Etats-Unis qui l'écarta du pouvoir, ces dernières demeurèrent sans suite mais marquèrent un précédent dans les relations bilatérales de ces deux pays.

L'événement majeur ayant déclenché l'adoption d'un ensemble de sanctions économiques appliqué de façon durable fut la prise d'otages réalisée au sein de l'Ambassade américaine en Iran par un groupe d'étudiants "musulmans partisans de la ligne de l'imam [Khomeyni]" (*daneshdjûyân-e mosalmân-e peyro khatt-e emâm*) le 4 novembre 1979.³ Cette "crise des otages", qui dura près de 444 jours, entraîna le gel de près de 12 milliards d'avoirs iraniens incluant notamment de nombreux dépôts bancaires et de l'or. Le système de sanctions fut renforcé avec le déclenchement de la guerre Iran-Irak ainsi qu'à la suite de l'implication supposée de l'Iran - au travers du Hezbollah - dans les attentats suicides de 1983 au Liban.⁴

En 1984, des dispositions interdisant aux institutions financières internationales l'octroi de tout prêt à l'Iran furent votées par le Congrès américain. Toute vente d'arme ou envoi d'aide internationale sous quelque forme que ce soit furent également proscrits. Ces mesures visaient avant tout à empêcher le développement et la modernisation du secteur pétrolier et à ainsi étouffer progressivement l'économie du pays. Elles furent suivies en 1987 par l'interdiction



Décembre 2006. Le Conseil de Sécurité vote à l'unanimité un premier dispositif de sanctions contre l'Iran

d'importer tout bien ou service iranien au sein du territoire américain.

En Iran, malgré certains discours affirmant une volonté de mettre fin à cette escalade de sanctions, la présidence de Rafsandjâni (1989-1997) s'est traduite par un renforcement des sanctions avec notamment, en avril 1995, la mise en place par l'administration Clinton d'un embargo proscrivant toute transaction financière ou commerciale entre les Etats-Unis et l'Iran. Une nouvelle étape fut atteinte en 1996 avec la ratification par le Congrès américain de l'*Iran and Lybia Sanctions Act of 1996* (ILSA), allant jusqu'à menacer tout pays tiers investissant plus de 20 millions de dollars en Iran dans certains domaines stratégiques tels que le pétrole, de diverses mesures de rétorsion à caractère commercial et financier.⁵ Les deux mandats effectués par le président Khâtami (1997-2001; 2001-2005),

marqués par une volonté d'ouverture et un désir de réduire les tensions opposant les deux pays, n'empêcha pas pour autant un nouveau vote du Congrès en faveur de l'ILSA.⁶

Outre l'économie, d'autres sanctions touchant notamment les domaines scientifique et académique ont été mises en place: en 2004, le Département du Trésor américain a adopté une disposition visant à empêcher la publication d'articles et écrits à caractère scientifique en provenance d'Iran, soulignant par la même occasion que tout scientifique américain coopérant avec des scientifiques iraniens s'exposait à des poursuites. Des mesures touchant le secteur aérien ont également été mises en place par les Etats-Unis, interdisant notamment aux grands constructeurs aéronautiques mondiaux de vendre tout avion ou pièces de rechange à des compagnies aériennes iraniennes.

L'événement majeur ayant déclenché l'adoption d'un ensemble de sanctions économiques appliqué de façon durable fut la prise d'otages réalisée au sein de l'Ambassade américaine en Iran par un groupe d'étudiants "musulmans partisans de la ligne de l'imam [Khomeyni]" le 4 novembre 1979.

Les futurs pays membres d'une éventuelle zone de libre-échange fondée sous l'égide de l'Economic Cooperation Organization (ECO)



Une intensification des sanctions suite à la crise du nucléaire

En 2003, l'Iran révéla officiellement l'existence de son programme d'enrichissement de l'uranium présenté comme poursuivant des objectifs civils, tout en invitant l'Agence Internationale de l'Energie Atomique (AIEA) à visiter la centrifugeuse de Natanz. Arguant que ces activités avaient en réalité une portée militaire, les Etats-Unis décidèrent de soumettre le cas au Conseil de Sécurité de l'ONU. Entre temps, en novembre 2004, l'Iran parvint à signer un accord avec la France, l'Allemagne et l'Angleterre l'engageant à suspendre de façon temporaire son programme.

L'élection d'Achmadinejad en 2005 entraîna un nouveau durcissement de la position iranienne. De nouvelles mesures de rétorsion touchant l'économie iranienne furent alors adoptées non plus seulement par les Etats-Unis, mais également par le Conseil de Sécurité des Nations Unies, conférant à ces dernières une portée bien plus large. En septembre 2006, le gouvernement américain adopta une nouvelle série de mesures destinées à empêcher les banques américaines

d'effectuer toute transaction - même par l'intermédiaire d'une autre institution - avec leurs consœurs iraniennes. La banque iranienne Saderat fut également inscrite sur la liste noire des organisations internationales soupçonnées de financer les mouvements qualifiés par les Etats-Unis de "terroristes".⁷ Ces mesures se sont accompagnées de diverses pressions exercées sur les pays de l'Union européenne afin qu'ils adoptent des dispositions similaires.

En outre, face aux doutes de l'AIEA concernant la suspension effective de son programme nucléaire telle qu'elle était stipulée dans l'accord irano-européen de novembre 2004, le dossier fut soumis au Conseil de Sécurité qui, en mai 2006, adopta une résolution sommant l'Iran de mettre fin à ses activités d'enrichissement de l'uranium d'ici la fin du mois d'août de cette même année. Devant le refus affiché par l'Iran, le Conseil de Sécurité adopta en décembre 2006 un ensemble de sanctions prévoyant notamment le gel des avoirs des sociétés iraniennes associées aux recherches nucléaires ainsi que des ventes de matériel ou de technologies liés aux activités d'enrichissement.⁸ Suite au maintien de

L'élection d'Achmadinejad en 2005 entraîna un nouveau durcissement de la position iranienne. De nouvelles mesures de rétorsion touchant l'économie iranienne furent alors adoptées non plus seulement par les Etats-Unis, mais également par le Conseil de Sécurité des Nations Unies, conférant à ces dernières une portée bien plus large.

la position iranienne, ce dispositif fut renforcé en mars 2007 avec l'adoption de la résolution 1747.

L'objectif de l'autosuffisance et le développement des liens avec les pays du "sud"

Les sanctions appliquées dès les premières années de la Révolution islamique ont renforcé la volonté de l'Iran d'atteindre l'autosuffisance économique, synonyme d'indépendance vis-à-vis des puissances étrangères. Malgré des obstacles conséquents - les huit années de guerre contre l'Irak, le doublement de la population en l'espace d'une génération -, l'Iran est parvenu à développer certains secteurs d'activité tels que l'industrie pétrochimique, l'automobile, ainsi que les technologies de l'information et de la communication, tout en demeurant cependant loin d'atteindre l'intégralité des buts fixés: l'Iran reste un gros importateur de produits alimentaires et son économie n'a pu se maintenir que grâce au flux constant des revenus du pétrole, qui représentent la première source de richesse du pays.

Malgré les efforts faits pour dynamiser l'économie (vagues de privatisations, réformes juridiques et fiscales...), la présence d'un vaste secteur public peu productif ainsi que la politique de subventions à outrance appliquée dans de nombreux secteurs - notamment industriel et pétrolier - empêche l'économie iranienne de connaître une croissance réellement dynamique et saine.

En outre, les sanctions n'ont pas empêché l'Iran de maintenir - et même parfois d'augmenter - le volume de ses échanges avec l'extérieur, notamment ses exportations de produits "traditionnels" liés à l'artisanat tels que les tapis et les

céramiques, ou encore alimentaires tels que le safran et les pistaches. Le pays a également mis en place de nombreux partenariats économiques et techniques avec l'Inde, la Chine, la Corée du Nord, le Venezuela et la Syrie, et a considérablement développé ses échanges avec des pays frontaliers comme la Turquie ou le Pakistan. Ces efforts ont été de pair avec l'ébauche de divers projets commerciaux intrazone, notamment au travers de la fondation de l'Organisation Economique de Coopération (Economic Cooperation Organization, ou ECO) en 1985 qui prévoit à terme la création d'une zone de libre échange entre l'Iran, le Pakistan, la Turquie, l'Afghanistan et l'Asie centrale.

En outre, même si le système de sanctions a fortement limité le volume des investissements directs à l'étranger (IDE) dans le pays, ils ne sont pas pour autant restés inexistant: à titre d'exemple, à la fin des années 1990 et au début des années 2000, plusieurs accords dans le domaine de l'exploitation du pétrole ont été conclus avec des firmes étrangères. De plus, la libéralisation par le gouvernement iranien, au début des années 2000, des règles touchant aux investissements étrangers a entraîné une augmentation de ces derniers dans les domaines pétrolier, gazier, automobile, pétrochimique et alimentaire mais également dans le secteur des télécoms, du bâtiment et de l'électronique.⁹ Les Allemands, Norvégiens, Français, Sud-coréens ainsi que les Chinois comptent parmi les plus gros investisseurs locaux. Il faut également mentionner que l'augmentation continue du prix du pétrole depuis les deux dernières décennies a permis de compenser en partie un éventuel manque à gagner lié à une plus faible progression du taux d'investissement étranger interne. Enfin,

Les sanctions appliquées dès les premières années de la Révolution islamique ont renforcé la volonté de l'Iran d'atteindre l'autosuffisance économique, synonyme d'indépendance vis-à-vis des puissances étrangères.

L'augmentation continue du prix du pétrole depuis les deux dernières décennies a permis de compenser en partie un éventuel manque à gagner lié à une plus faible progression du taux d'investissement étranger interne.

Les compagnies aériennes iraniennes ont été au cœur des dispositifs de sanctions imposés par les Etats-Unis



La tendance des Etats-Unis à adopter des sanctions de façon unilatérale pour ne consulter les pays tiers que dans un second temps à fortement limité la cohésion et l'efficacité du dispositif.

une partie des flux financiers générés par la diaspora iranienne à l'étranger - et notamment dans les pays du Golfe Persique dont Dubaï - vient également alimenter l'économie iranienne. Depuis le début de la crise du nucléaire, la majorité des pays s'est donc limitée à ne pas vendre à l'Iran des produits ou technologies pouvant servir à des fins de recherche nucléaire, tout en maintenant les échanges et projets d'investissements dans les autres secteurs de l'économie.¹⁰ Enfin, la tendance des Etats-Unis à adopter des sanctions de façon unilatérale pour ne consulter les pays tiers que dans un second temps à fortement limité la cohésion et l'efficacité du dispositif, chaque pays adoptant ensuite sa propre politique en choisissant de n'appliquer que certaines sanctions de façon plus ou moins stricte et suivie.

Des effets politiques et économiques limités

Même si toute évaluation précise de l'effet des sanctions sur l'économie dans son ensemble s'avère difficile, les

différentes études réalisées sur ce sujet s'accordent à dire que les sanctions ne portant pas sur l'industrie pétrolière n'ont eu aucun effet notoire sur l'économie iranienne. La conclusion est différente concernant cette dernière. On peut ainsi supposer qu'en l'absence de sanctions, de nombreuses compagnies étrangères et notamment américaines auraient investi en Iran, améliorant ainsi la compétitivité de ce secteur et notamment ses capacités d'extraction et de raffinage. Cependant, l'archaïsme du secteur pétrolier est également lié aux propres réglementations internes iraniennes qui interdisent aux compagnies étrangères la mise en place de projets indépendants dans ce domaine ou de participer dans les accords de partage de la production. On peut donc difficilement déterminer de façon unilatérale les causes de cette modernisation inachevée. Il semblerait également que le vote de nouvelles sanctions par le Conseil de sécurité en 2006 ait renforcé l'attentisme du secteur privé iranien, aboutissant au gel de nombreux projets d'investissements.

Outre leurs effets économiques

incertains, force est de constater que ces mesures n'ont pas atteint leurs objectifs politiques et diplomatiques: la ligne politique iranienne est restée la même, et les activités d'enrichissement de l'uranium se sont poursuivies sans discontinuer.

De plus, certaines sanctions, notamment celles interdisant aux grands constructeurs aéronautiques mondiaux de vendre tout appareil ou pièce de rechange en Iran, ont été également fortement critiquées par certaines ONG internationales.¹¹ Elles ont en effet contraint les Iraniens à utiliser des avions en mauvais état et de troisième main, entraînant plusieurs crashes aériens dramatiques au cours de ces dernières années. Malgré les protestations d'organismes tels que l'Organisation de l'Aviation Civile Internationale qui a notamment dénoncé la mise en danger de la vie de milliers de civils que de telles mesures impliquent et le manque de considération des Etats-Unis pour les règles de la sécurité aérienne internationale, ces derniers ne semblent pas prêts à abandonner leur politique de fermeté.

Un durcissement de la position des pays de l'Union européenne

Si, face à l'ensemble des sanctions adoptées par les Etats-Unis durant les années 1980 et 1990, l'Europe avait eu tendance à adopter une position de neutralité et de modération allant parfois jusqu'à la critique ouverte, l'ensemble des pays de l'UE - et notamment la France, comme l'ont démontré les dernières déclarations de Nicolas Sarkozy - semble désormais être en faveur d'une plus grande fermeté vis-à-vis de l'Iran.¹² En outre, suite à la décision des banques NSBC et

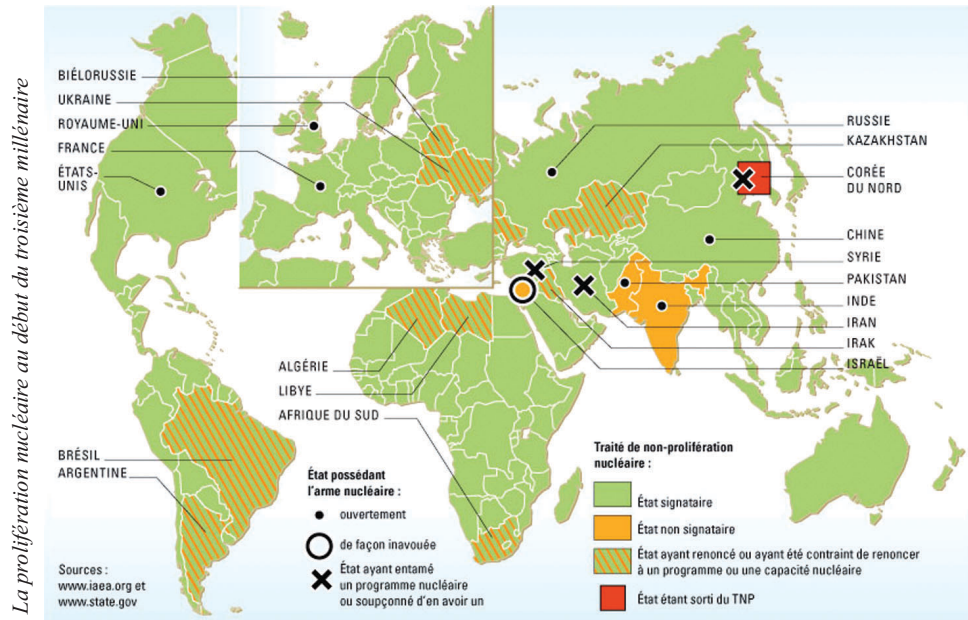
du Crédit suisse de mettre fin à toute transaction financière avec l'Iran et face aux pressions américaines, d'autres banques européennes ont récemment exprimé leur souhait de limiter ou même de stopper leurs opérations financières avec ce pays. Plus récemment, la France a même menacé l'Iran de sanctions "substantielles" au Conseil de sécurité s'il persistait à refuser de suspendre ses activités nucléaires dites sensibles, tout en se prononçant favorable à l'adoption d'une troisième résolution de sanctions, dans le prolongement de la résolution 1747.

L'adoption de sanctions strictes contre l'Iran par les pays européens semble néanmoins difficilement envisageable, étant donné la densité des liens commerciaux qui les unissent et l'importance des investissements réalisés sur place. Ainsi, de 36% en 2000, la part des importations en provenance d'Europe sur le marché iranien est passée de 41,7% en 2005 et frôle actuellement les 50%. Si l'adoption de sanctions par les pays de l'UE handicaperait durablement l'économie iranienne¹³, elle porterait également un fort préjudice aux fournisseurs européens eux-mêmes.¹⁴ En outre, en tant que quatrième producteur mondial de pétrole, une baisse de ses exportations de brut en représailles au vote d'éventuelles sanctions futures pourrait se traduire par une nouvelle envolée du prix du baril nuisible à la conjoncture économique mondiale.

Malgré cela, l'adoption d'une troisième résolution de sanctions demeure actuellement à l'étude, alors même que l'ambassadeur de l'Iran auprès de l'AIEA, 'Alî Asghar Soltânîeh, a récemment déclaré que les activités d'enrichissement de l'uranium se poursuivaient sans interruption et que le président

L'ensemble des pays de l'UE - et notamment la France, comme l'ont démontré les dernières déclarations de Nicolas Sarkozy - semble désormais être en faveur d'une plus grande fermeté vis-à-vis de l'Iran.

Si l'adoption de sanctions par les pays de l'UE handicaperait durablement l'économie iranienne¹³, elle porterait également un fort préjudice aux fournisseurs européens eux-mêmes.



Ahmadinejad a annoncé le 2 septembre 2007 que l'Iran avait atteint le cap de plus de 3000 centrifugeuses en état de fonctionnement - seuil symbolique qui permettrait d'enrichir en un peu moins d'un an assez d'uranium pour parvenir à fabriquer une bombe atomique.

Si elles n'ont pas porté de coup fatal à l'économie, les sanctions ont cependant indéniablement aggravé certains problèmes structurels et ont retardé la modernisation de l'industrie pétrolière, tout en pénalisant davantage la population iranienne que les élites politiques.

On ne peut donc conclure qu'à un indiscutable échec politique et diplomatique du système de sanctions mis en place contre l'Iran. Si elles n'ont pas porté de coup fatal à l'économie, les sanctions ont cependant indéniablement aggravé certains problèmes structurels et ont retardé la modernisation de l'industrie pétrolière, tout en pénalisant davantage la population iranienne que les élites politiques. Elles ont également incité l'Iran à tisser des liens avec d'autres partenaires commerciaux et financiers qui lui ont permis de ne pas rester totalement à l'écart des échanges commerciaux mondiaux et de bénéficier de certains transferts de technologies, notamment en provenance des pays asiatiques. Cependant, le pays demeure relativement isolé sur le plan international et l'omniprésence du secteur pétrolier

fragilise une économie grevée par une inflation endémique et un taux de chômage élevé, et dont la croissance est étroitement liée à l'évolution du prix du baril.

Si le futur des sanctions demeure étroitement lié à l'évolution du dossier nucléaire, il semble également clair qu'aucune sanction ni menace d'attaque militaire ne pourra contraindre l'Iran à abandonner ses activités d'enrichissement. Il faut également rappeler que depuis la mise en œuvre du Traité de Non-prolifération nucléaire de 1970, quatre pays - Israël, l'Inde, le Pakistan et la Corée du Nord - ont acquis l'arme nucléaire. Les trois derniers furent d'ailleurs soumis à d'importantes sanctions de la part des États-Unis avant que, devant le fait accompli, ils n'entrent dans le club des puissances nucléaires. Ces précédents soulignent donc que les sanctions économiques n'ont jamais empêché la prolifération; les pressions des puissances occidentales n'ayant souvent réussi qu'à retarder l'aboutissement d'activités d'enrichissement débouchant tôt ou tard sur l'acquisition de la bombe. Dans un monde globalisé et aux frontières

poreuses, les sanctions n'ont donc que peu d'effet à court et à long terme, surtout en l'absence d'un consensus international pour ce qui touche à leur application. En outre, suite aux scandales et aux drames civils causés par les embargos contre l'Irak de Saddam Hussein, il semble peu probable que l'adoption d'un système de sanctions très strict pénalisant avant tout les populations civiles soit facilement accepté par la société civile internationale.

Enfin, en mars dernier, le rapport officiel du directeur de l'AIEA Mohammad Al-Baradei a validé la position iranienne en confirmant les visées strictement civiles des activités d'enrichissement, tout en soulignant, à l'inverse des pays évoqués précédemment, la volonté constante de l'Iran de poursuivre ses activités sous l'égide et en négociation avec l'AIEA, malgré la présence de crises ponctuelles. ■

-
1. Dans ce dernier cas, les projets de résolution visant à la mise en place de sanctions sont souvent élaborés à l'issue de pressions exercées par l'administration américaine
 2. L'industrie pétrolière était jusque-là aux mains de l'Anglo-Iranian Oil Company (AIOC), qui assurait la mainmise des Anglais sur les ressources pétrolières iraniennes.
 3. Cette prise d'otages avait notamment été motivée par une volonté de manifester un soutien à l'Imam Khomeyni, ainsi qu'à la suite de l'indignation soulevée par le départ du Shâh aux Etats-Unis afin de soigner son cancer, alors que certains groupes souhaitaient qu'il reste en Iran pour y être jugé.
 4. Ces attentats causèrent la mort de 241 marines et 58 militaires français et entraînèrent l'inscription de l'Iran sur la liste noire américaine des pays soutenant le terrorisme.
 5. Egalement surnommée Loi d'Amato, cette disposition s'applique à toutes les entreprises nationales ou étrangères disposant d'une filiale sur le territoire américain. En cas de non-respect de cette loi, la société contrevenante s'expose à se voir refuser des possibilités de crédit par les banques américaines, ou à l'impossibilité de commercialiser ses biens au sein du marché américain.
 6. Le gouvernement Khâtamî avait tout de même réussi à obtenir un certain allègement des sanctions, notamment concernant l'exportation du caviar et des tapis iraniens, ou encore l'importation de médicaments et d'équipements médicaux.
 7. La banque iranienne Sâderât a notamment été accusée par les Etats-Unis de financer des groupes tels que le Hezbollah ou le Hamas.
 8. Au travers de l'adoption à l'unanimité de la Résolution 1737 du Conseil de Sécurité.
 9. Selon l'agence de presse Payvand, les investissements étrangers en Iran effectués de 1993 à 2007 s'élèvent à 24,3 milliards de dollars.
 10. Plusieurs pays auraient également contribué à aider l'Iran dans le domaine du nucléaire, notamment la Corée du Nord.
 11. Ces mesures ont même parfois entraîné la confiscation de moteurs envoyés à l'étranger pour réparation.
 12. Plusieurs pays européens et non européens comme le Japon ont également récemment exprimé leur souhait de limiter leurs échanges commerciaux avec l'Iran.
 13. Même si, à long terme, l'Iran pourrait notamment importer ces produits de Chine si cette dernière ne ratifie pas un éventuel nouveau dispositif de sanctions.
 14. Des pays européens tels que l'Allemagne, la France ou l'Italie figurent parmi les dix premiers pays exportateurs de marchandises en direction de l'Iran. La mise en place de sanctions commerciales strictes obligerait l'Europe à réduire considérablement ses échanges commerciaux avec l'Iran. En outre, les mesures prises dans le domaine bancaire ont contribué à nuire à l'activité de nombreuses entreprises européennes en Iran, ces dernières ne trouvant plus en leur banque le relais financier indispensable à la réalisation de leurs transactions financières et de leurs investissements sur place.

Bibliographie

- Barzin, Nader, *L'Iran nucléaire*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- Coville, Thierry, *L'économie de l'Iran islamique : entre ordre et désordres*, Paris, Budapest, Torino, L'Harmattan, 2002.
- Coville, Thierry, "Une économie en crise" in *Questions Internationales*, Mai-Juin 2007, No. 25.
- Delpech, Thérèse, *L'Iran, la bombe et la démission des nations*, Paris, Autrement, 2006.
- Hufbauer, Gary C., Schott, Jeffrey J., Elliott, Kimberly A., *Economic Sanctions Reconsidered: History and Current Policy*, Washington: Institute for International Economics, 1998.

L'économie iranienne sous les dynasties safavide et qâdjâre

Babak ERSHADI

L'empire des Safavides : la fin d'une période économique heureuse

Productivité économique

Au XVII^e siècle, c'est-à-dire à l'apogée de la puissance de l'empire des Safavides, la population iranienne comptait, selon les estimations, de 6 à 10 millions d'âmes. Du point de vue de la productivité économique, la population iranienne se répartissait en trois grandes catégories liées les unes aux autres: les éleveurs nomades, les agriculteurs ruraux et les artisans urbains. Il est à noter qu'à partir de l'an 1000, la configuration sociale de l'Iran était essentiellement caractérisée par la coexistence ou le conflit entre deux types d'économie politique: l'économie des communautés sédentaires (rurales et urbaines) et le système économique des communautés nomades (des tribus d'origine turque dont le flux d'immigration de l'Asie centrale vers le plateau iranien a duré plusieurs siècles). De nombreuses crises majeures sont survenues entre les deux ordres.

Au XVII^e siècle, les nomades éleveurs représentaient 35% à 40% de la population iranienne. Soumis à un mode de vie essentiellement dépendant de la nature et des ressources naturelles à l'état quasiment brut, les tribus nomades assuraient leur subsistance par l'élevage, un artisanat simple, et dans une moindre mesure l'agriculture. La société nomade

était fortement hiérarchisée. Les chefs de tribus comptaient parmi les propriétaires des plus grands troupeaux de tout le pays. Grâce à cette puissance de productivité, ils étaient donc en mesure d'enrôler les très nombreux "ouvriers" du bas de la hiérarchie sociale. Les chefs de tribus - et dans une large mesure l'Etat, qui entretenait parfois des liens étroits avec eux - s'emparaient de l'excédent de la production nomade, tandis que les membres des échelles inférieures de la société tribale avaient tout juste de quoi subsister.

Les milieux ruraux abritant les paysans sédentaires formaient 45% à 55% de la population. Les activités agricoles étaient leur source principale de revenus, tandis que la propriété des terres arables constituait le critère le plus important des richesses. Les experts y ont recensé quatre types majeurs de propriété: les terres appartenant à l'empereur, les terres appartenant à l'Etat, les terres léguées par voie testamentaire pour un usage pieux, et enfin les propriétés privées. L'empereur était le plus grand seigneur de tout le pays, tandis que la dynastie des Safavides contrôlait également les vastes terres arables du pays appartenant à l'Etat.

Abstraction faite du statut juridique de la propriété, la terre agricole pouvait être louée aux paysans proportionnellement au partage des récoltes. Dans ce type de contrat, l'empereur, l'Etat et les grands

seigneurs étaient évidemment les grands bénéficiaires. Bien que des voyageurs européens qui avaient visité l'Iran des Safavides avaient constaté que les paysans iraniens vivaient relativement dans de meilleures conditions que les paysans européens, le niveau de la vie rurale et paysanne n'était guère élevé, et les habitants des villages avaient plus ou moins le même niveau de vie économique que les nomades. Cependant, la croissance économique au XVII^e siècle, sous Shâh 'Abbâs I^{er} (1588), avait quelque peu amélioré les conditions de vie des paysans.



Vases en verre persans, XIX^e siècle

Les villes iraniennes de l'époque des Safavides n'abritaient pas moins de 15% de la population. La vie économique des milieux urbains devait son dynamisme aux arts et aux métiers tels que les activités métallurgiques, le textile, les artisanats divers, la construction de bâtiments, le transport, etc. Sous les Safavides, le textile était l'axe principal de l'économie urbaine. Le tissu était le produit "industriel" le plus important de l'empire, et le roi intervenait directement dans toutes les étapes de la production et de la commercialisation de ce produit. Les artisans des villes fabriquaient également de la porcelaine, des mosaïques et des dalles, des armes de bonne qualité, du papier, du savon, du cuir, des bijoux, etc.

Parallèlement au "secteur privé", les ateliers royaux animaient, pour leur part, la vie économique des villes, avec un budget considérable que certains historiens ont estimé à près de 100 000 tomans par an. Les maîtres artistes et les artisans qui travaillaient dans les ateliers de textile, de porcelaine ou de tissage de tapis appartenant à l'empereur, étaient très généreusement payés par rapport à

leurs confrères embauchés dans les ateliers privés. En effet, le roi safavide était le plus grand patron du pays et il pouvait embaucher les meilleurs artistes et artisans de l'empire.

Commerce extérieur

Au XVII^e siècle, la soie brute - non manufacturée - était le principal produit de l'empire destiné à l'exportation. Les tissus de soie, les tapis, la laine, les pierres précieuses (surtout la turquoise), les fruits secs et le tabac comptaient parmi les autres exportations importantes de l'Iran des Safavides. Mais du point de vue de la qualité et de la compétitivité, la soie iranienne était le seul produit de l'empire apprécié et fortement recherché sur le marché mondial. A cette époque, la soie était l'un des trois éléments importants du commerce international, avec les épices de l'Inde et de l'Extrême-Orient et l'or provenant du Nouveau Monde. L'Iran des Safavides contribuait plus ou moins au commerce de ces trois produits. Aussi, les grands commerçants de l'Europe et de l'Asie déléguaient-ils souvent leurs représentants à Ispahan, capitale des Safavides.

Sous les Safavides, le textile était l'axe principal de l'économie urbaine. Le tissu était le produit "industriel" le plus important de l'empire, et le roi intervenait directement dans toutes les étapes de la production et de la commercialisation de ce produit.

Petit tapis de velours en soie persan, XVI^e siècle



Pourtant, le commerce extérieur de l'empire connut très tôt ses limites: dès le début du XVI^e siècle, une grande révolution marqua la navigation à longue distance, grâce aux avancées techniques des Européens. Dans ce commerce "moderne", celui qui transportait les marchandises vers des marchés lointains était le vrai bénéficiaire. Avec ce bouleversement des rôles, le roi se voyait obligé de donner une part plus importante que la sienne aux "entreprises" européennes plus avancées technologiquement. La technologie n'a pas manqué d'établir dans le monde un nouveau

modèle de commerce et d'échange économique, et de créer très vite un écart profond entre les contractants selon le niveau de leur accès aux moyens techniques et technologiques. Ce processus a duré deux siècles, et l'Iran s'est vu écarter progressivement de la dynamique du commerce mondial.

Les revenus provenant du commerce de la soie et de son exportation vers l'Europe via l'Empire ottoman devaient être affectés à l'importation des épices, de l'opium et du tissu en coton en provenance de l'Inde et de l'Extrême-Orient. L'Iran est ainsi devenu, pendant ces deux siècles, un "agent commercial" entre l'Empire ottoman et l'Inde. Par ailleurs, les entreprises européennes ont doublement bénéficié du rôle auquel l'économie iranienne devait désormais se résigner; d'abord par la remise en vente de la soie iranienne sur le marché européen, ensuite par leur contrôle accru sur le commerce des épices en Inde et en Extrême-Orient.

Malgré toutes ces difficultés, les Safavides ont su, jusqu'au milieu du XVII^e siècle, préserver le statut du grand empire perse non européen et leur autonomie économique, même dans le commerce extérieur, et tenter, dans une certaine mesure avec succès, de garder un bon niveau de compétitivité dans un marché qui se modernisait grâce aux nouveaux moyens de transport.

Mais avec le déclin de la dynastie des Safavides et la désintégration de la configuration sociale et économique de l'Iran, le pays fut peu à peu marginalisé dans le commerce mondial.

Les Qâdjârs et le fiasco économique

Comme à l'époque des Safavides, l'économie iranienne a connu, sous la

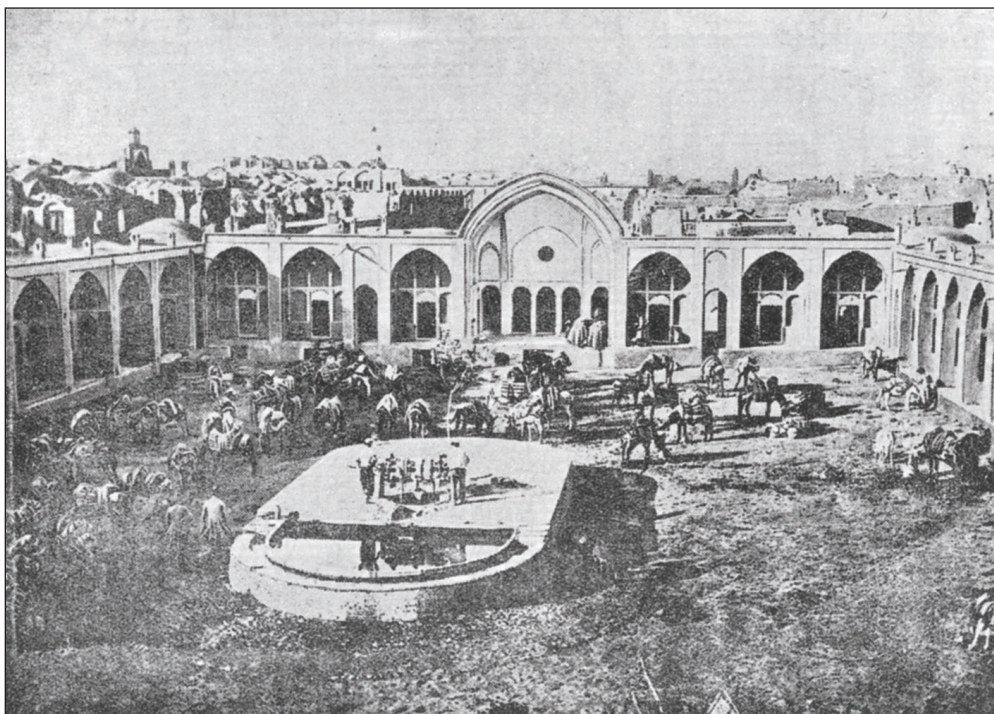
dynastie des Qâdjârs, la même configuration traditionnelle faisant coexister économie urbaine, rurale et tribale. Mais ce système traditionnel a eu beaucoup de mal à s'adapter au modernisme du XIX^e siècle.

Economie agricole

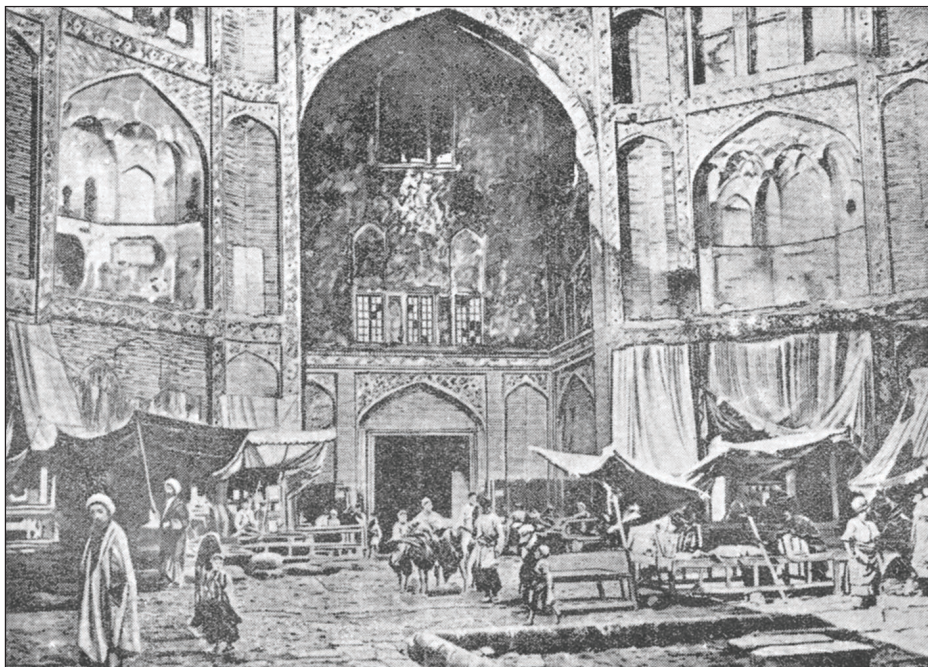
Vers le milieu du XIX^e siècle, le secteur agricole iranien était encore en mesure de répondre à l'ensemble de la demande du marché intérieur. Par ailleurs, le blé et l'orge représentaient 10% des exportations iraniennes. Vers la fin du siècle, le volume des exportations du blé via le golfe Persique fut multiplié par huit, tandis que le prix du blé exporté par l'Iran chuta de 85%. Le gouvernement Qâdjâr dû alors augmenter le volume de ses exportations de blé pour combler ce déficit du commerce extérieur, au prix de perturber le processus de production et le marché intérieur du blé. Jusqu'en 1864, la soie fut l'un des produits les plus importants du secteur agricole iranien. Son exportation était encore très

rentable, et la valeur de la production de soie en 1864 s'élevait, selon les estimations, à 1,4 millions de livres sterling. Un an plus tard, les élevages de vers à soie furent contaminés par une épidémie qui avait déjà ravagé l'Europe. Les éleveurs de vers à soie subirent ensuite la chute dramatique du prix de la soie brute sur le marché mondial (jusqu'à 400%). Cinquante ans plus tard, en 1902, les revenus du commerce de la soie brute dans les régions littorales de la mer Caspienne n'étaient que de 256 000 livres sterling. Avec le déclin de la production de la soie au Nord, la production de l'opium dans les régions du Sud enregistra un essor très important. En 1880, l'opium représentait déjà 25% des exportations iraniennes. Malgré toutes ces difficultés, au début du XX^e siècle, le secteur agricole iranien n'était plus fondé sur une économie de subsistance et s'intégrait dans le cadre de l'économie duale du pays où les relations commerciales se développaient grâce aux flux de l'économie mondiale. Mais dans un secteur agricole aux surplus faibles, le souhait des agriculteurs

La cour du grand caravansérail de Kâshân



L'entrée du Bazar et l'aile nord de la place Shâh à Ispahan, XVII^e siècle



Dans l'Iran des Qâdjârs, les commerçants constituaient la classe sociale la plus puissante des milieux urbains, mais leurs intérêts étaient en conflit permanent avec ceux de l'Etat et de leurs concurrents étrangers.

de cultiver des produits facilement commercialisables leur créa de nouveaux problèmes, notamment pendant les années de sécheresse. Ce modèle économique imposé au secteur agricole déclencha parfois des périodes de famine. Par ailleurs, le retour vers une économie de subsistance entraîna la réduction considérable des revenus. A l'époque de la dynastie des Qâdjârs, l'agriculture iranienne souffrit donc de façon chronique de ce cercle vicieux.

Economie urbaine

Dans l'Iran des Qâdjârs, les commerçants constituaient la classe sociale la plus puissante des milieux urbains, mais leurs intérêts étaient en conflit permanent avec ceux de l'Etat et de leurs concurrents étrangers. Il y avait parmi eux certaines personnes aussi puissantes que les chefs de tribus nomades ou des grands seigneurs propriétaires terriens dans les villages. Mais malgré cette influence économique, les

commerçants étaient politiquement faibles et devaient se soumettre au pouvoir politique, tout comme les autres classes de la société urbaine. En outre, à l'exception de certains grands commerçants qui avaient directement accès aux marchés extérieurs, les autres étaient pratiquement incapables de rivaliser avec les entreprises étrangères qui dominaient progressivement le marché iranien. Par conséquent, les commerçants iraniens devinrent plus ou moins les intermédiaires et agents commerciaux des compagnies étrangères qui contrôlaient au début du XX^e siècle les secteurs clés de l'économie nationale. La production urbaine fut assurée, comme auparavant, par des artisans. Le textile perdit de son prestige, tandis que le tissage de tapis devint l'une des plus importantes activités économiques des villes iraniennes.

En 1914, l'exportation de tapis représentait 12% du commerce extérieur de l'Iran. A partir de 1910, la société urbaine entreprit la modernisation de ses

productions industrielles, mais les usines iraniennes de l'époque n'étaient guère capables de rivaliser avec les entreprises étrangères.

Economie tribale

Vers la fin du XIX^e siècle, les tribus nomades assuraient près de 25% de la population nationale. Le nomadisme était fondé, comme dans le passé, sur un système économique traditionnel fondé sur l'élevage ainsi que la production de viande et de produits laitiers. Les commerçants urbains s'intéressèrent davantage aux produits artisanaux des nomades, notamment les tapis qu'ils vendaient sur le marché intérieur ou à l'étranger. Cependant, cette "mondialisation économique" n'a aucunement influé sur la vie des nomades soumis à la hiérarchie tribale où tout bénéfice était systématiquement reversé aux chefs des tribus.

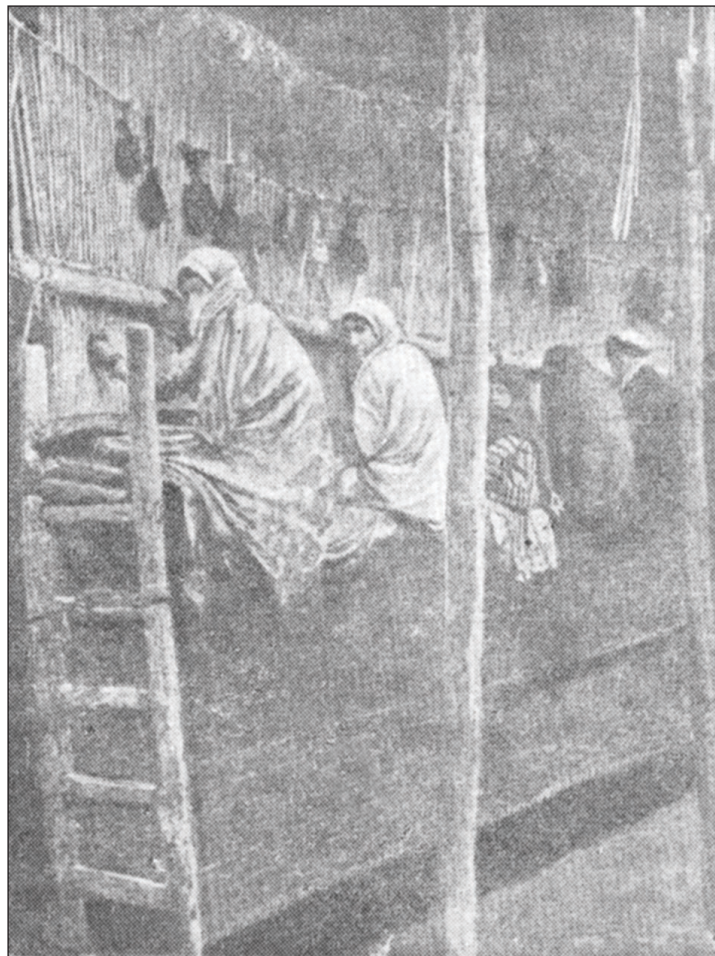
L'économie intérieure et la configuration sociale

De 1800 à 1914, les évolutions économiques survenues sous les Qâdjârs ont apporté des changements qualitatifs et quantitatifs dans la configuration sociale de l'Iran. La masse de la main d'œuvre dans les secteurs tribaux et ruraux a considérablement diminué, tandis que les activités urbaines ont doublé.

Dans les villes, une petite classe de capitalistes est timidement apparue, malgré la domination quasi-totale des investisseurs étrangers qui absorbaient une grande partie des ressources intérieures. Au XIX^e siècle, l'équilibre ancien fut bouleversé et la configuration sociale du pays en subit les conséquences néfastes bien qu'inévitables. Les Qâdjârs

ne parvinrent pas à améliorer les trois systèmes anciens qu'ils avaient hérités des Safavides, sans pour autant réussir à moderniser l'économie iranienne. La dégradation du niveau de vie, l'inflation, le déficit budgétaire, le chômage, et le manque de compétitivité étaient autant d'éléments négatifs caractérisant l'économie nationale sous les Qâdjârs. L'Iran a été donc marginalisé dans l'économie mondiale, se réduisant à exporter des matières premières brutes pour importer des marchandises manufacturées. ■

Cette "mondialisation économique" n'a aucunement influé sur la vie des nomades soumis à la hiérarchie tribale où tout bénéfice était systématiquement reversé aux chefs des tribus.



Des tisseuses de tapis à Soltânâbad, 1894

Le rôle des artistes-peintres dans le développement de la peinture qâdjâre

Mehdi MOHAMMAD ZADEH



Kamâl-ol-Molk

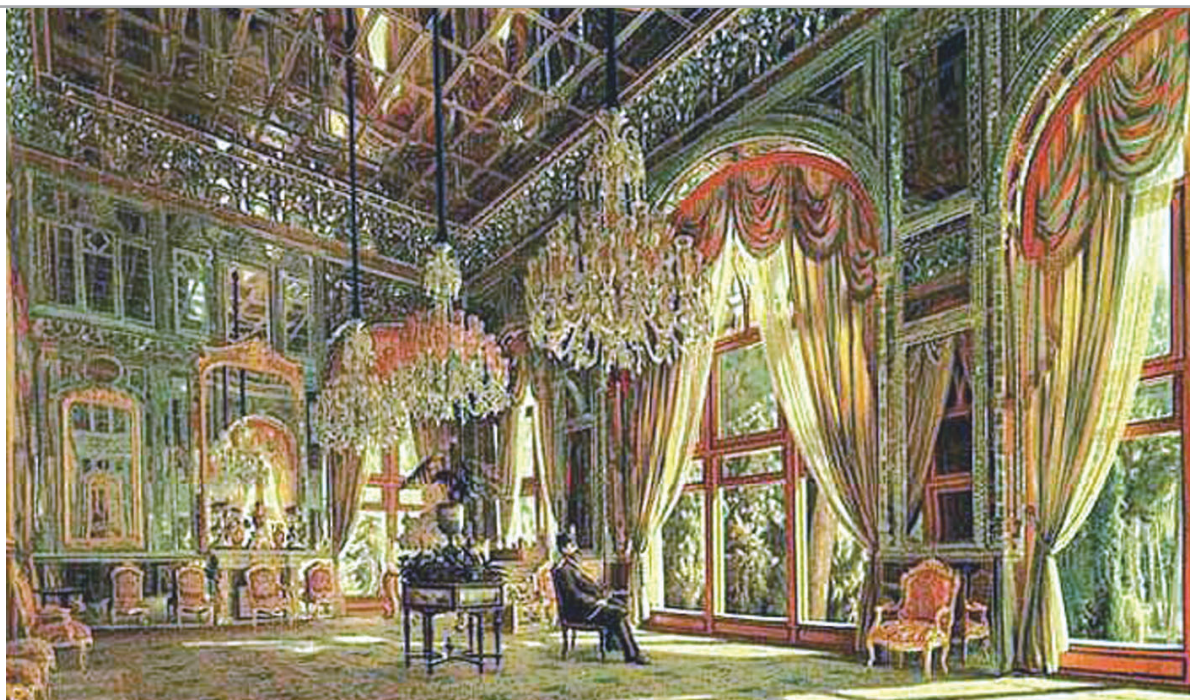


Sanî-ol-Molk

La peinture qâdjâre, non seulement par ses sources d'inspiration mais également par la technique et le matériel qu'elle utilisait; par son style, les sujets traités et la figure de l'artiste lui-même, occupe une place à part dans l'histoire de l'art persan. Avant l'avènement de la dynastie qâdjâre, la peinture était presque toujours liée à la Cour. En un mot, c'était un art royal. Les peintres étaient fonctionnaires des rois ou de leurs courtisans. Ne gagnant pas toujours d'importants salaires, ils travaillaient à la Cour, dans un atelier royal, où ils étaient parfois logés. Leurs œuvres n'étaient jamais exposées publiquement, elles restaient méconnues du reste de la société. Les artistes, à cette époque, n'étaient donc ni riches ni célèbres.

Puisant leur source d'inspiration au sein des manuscrits de la bibliothèque royale, les œuvres réalisées étaient surtout accessibles aux commanditaires et parfois également aux autres peintres de l'atelier royal. Pourtant, les peintres iraniens entretenaient des liens étroits avec d'autres disciplines concernant l'art du livre, et côtoyaient notamment des poètes, calligraphes, enlumineurs, relieurs, fabricants de papier, broyeurs et mélangeurs de couleurs rares... Ainsi, toute une chaîne hiérarchisée participait à l'élaboration des précieux manuscrits. Cette organisation des milieux picturaux dans la société iranienne pré-qâdjâre fournit une atmosphère favorable à la peinture persane, qui put se développer en conservant ses propres conventions esthétiques.

Mais, peu à peu, le peintre persan se détacha de l'esthétique traditionnelle et des conventions habituelles de son art, sans pour autant réussir à les remplacer. En outre, l'atelier royal perdit progressivement sa force d'encadrement, et le peintre ne fut plus soutenu que par de petits mécènes régionaux, dont les goûts et



connaissances artistiques étaient parfois très approximatifs. Les mécènes royaux de cette période, Afghans, Afshârs, ou appartenant à la dynastie des Zands, ne manifestaient guère d'intérêt pour les arts. Ils étaient plutôt préoccupés par leurs incessantes luttes communautaires.

Lors du règne des Qâdjârs, de grands changements bouleversèrent les milieux de la peinture persane, affaiblie par les troubles du XVIII^e siècle. Les peintres de Cour, sous le règne éclairé de Fath 'Alî Shâh Qâdjâr, commencèrent à perdre les liens disciplinaires qui les reliaient à leurs prédécesseurs; d'autre part, la multiplication des moyens d'expression coupa les fils traditionnels qui rapprochaient ces peintres des autres artistes, poètes, calligraphes, etc. L'irruption de la culture, des goûts, et de la peinture européenne, dans la société qâdjâre ont incité le peintre à redéfinir ses repères identitaires. C'est ainsi qu'un certain nombre de peintres se dégagèrent de l'exclusivité de la cour, sortirent de la domination

conceptuelle des livres de littérature et se posèrent comme indépendants de la calligraphie.

Par ailleurs, dès le début du XIX^e siècle le portraitiste engagea sa liberté individuelle et ne se conforma plus systématiquement aux normes sociales qui jusqu'alors, lui assuraient une certaine protection en lui assignant une place stable. Le dernier peintre de Cour iranien, le grand portraitiste et naturaliste Kamâl-ol-Molk, a ainsi affronté le pouvoir après avoir travaillé quelques décennies à la Cour, ce qui lui valut de vivre le restant de ses jours en exil. Le portraitiste recevait des commandes des élites politiques, des marchands, des journalistes et même de missionnaires européens de passage en Perse.

Rompant avec la tradition qui lui assignait une place bien précise dans le système social (à la cour et au service des princes), le peintre iranien du XIX^e siècle est polyvalent: il peint à l'huile, puis exécute des aquarelles, des fresques murales, des objets décoratifs en

Au début du XIX^e siècle, quelques peintres persans furent envoyés en Europe aux frais du gouvernement. Le premier d'entre eux, Kâzem, fils du peintre Abbâs Mîrzâ, fut envoyé en Grande-Bretagne en 1811 avec un groupe d'étudiants pour se former à la peinture européenne.

papiers laqués, ou encore réalise des illustrations dans les journaux, fait des enluminures, des décorations en carreaux vernissés, et enfin compose des "*pardeh*" (grandes toiles narratives).

C'est pendant cette période riche en transformations que certains artistes proprement dit "peintres", et non artistes du livre, se rendront en Europe dans le but de mieux connaître la peinture européenne.

Les peintres iraniens formés en Occident

Après avoir poussé à la transformation de la société persane, l'Occident attire de nombreux peintres iraniens, séduits par les représentations figuratives et

tridimensionnelles de l'époque. Jusque-là, peu d'éléments avaient été recueillis sur les peintres iraniens qui avaient voyagé en Occident avant les Qâdjârs. Nous savons toutefois que Mohammad Zamân, mort en 1700, s'était rendu à Rome à une époque où, comme l'écrit Jean-Paul Roux, "*des Occidentaux venaient peindre en Iran et s'iranisaient*".¹ C'est ainsi qu'avant de quitter l'Iran, ce dernier avait eu l'occasion de suivre les enseignements d'un peintre européen résidant en Iran. Il s'inspira ensuite surtout de l'école flamande. Il fut le pionnier des peintres s'intéressant aux courants picturaux étrangers, environ deux siècles avant Kamâl-ol-Molk.

Par la suite, au début du XIX^e siècle, quelques peintres persans furent envoyés en Europe aux frais du gouvernement. Le premier d'entre eux, Kâzem, fils du peintre d'Abbâs Mîrzâ, fut envoyé en Grande-Bretagne en 1811 avec un groupe d'étudiants pour se former à la peinture européenne. Mais, d'après Ardakânî, il décéda lors de son séjour.²

Une lettre de Mîrzâ Abol-Khân, ministre des Affaires étrangères iraniennes, adressée à Guizot, ministre des Affaires étrangères françaises, recommande en 1844 trois jeunes Persans désireux d'aller étudier en France. Parmi eux, Mîrzâ Rezâ qui va étudier "*l'art de la peinture et la fabrication des cristaux, des étoffes imprimées, et de la porcelaine*".³ Ce dernier est justement le jeune peintre envoyé par Mohammad Shâh, et dont parle Willem Floor comme successeur de Kâzem, qui ne retourna jamais en Iran. La diversité des sujets abordés dans la lettre du ministre iranien nous permet de mieux comprendre la multiplicité des fonctions qu'un peintre iranien devait exercer à l'époque.

L'agriculture à l'époque qâdjâre, par Willem Floor



Après l'Angleterre et la France, ce fut ensuite au tour de l'Italie de recevoir un peintre qâdjâr, Abol-Hassan Ghaffârî (1817-1866) connu sous le nom de Sanî'-ol-Molk, apprenti chez Mehr 'Alî (peintre officiel de Fath 'Alî Shâh) et portraitiste particulièrement doué. C'est après avoir réalisé un portrait de Mohammad Shâh en 1842 qu'il devint le peintre officiel de ce dernier. Il fut ainsi envoyé à Rome et à Florence de 1846 à 1850 pour y compléter sa formation. Resté quatre ans en Europe, il copia plusieurs peintures européennes dont il rapporta quelques exemplaires en Iran comme *La Vierge au Donataire, dite la madone de Foligno* d'après Raphaël (1512 environ), aujourd'hui conservée à la Pinacothèque du Vatican.

Cette copie de Sanî'-ol-Molk fut endommagée par des balles en 1908⁴, et fut ensuite exposée par Mozayyen-od-Dowleh à l'école de Kamâl-ol-Molk après sa restauration.⁵ Les premières œuvres d'Abol-Hassan à son retour en Iran sont datées de 1850. A partir de cette date, toutes les nouvelles œuvres de Sanî'-ol-Molk furent fortement marquées par l'influence occidentale.

Plus que des copies, Sanî'-ol-Molk rapporta de nombreuses gravures réalisées d'après les chefs-d'œuvre de la peinture européenne, et qu'il utilisa pour la formation des étudiants dans son école de Téhéran. Le travail le plus impressionnant d'Abol-Hassan consiste en un ensemble de sept grands panneaux peints à l'huile (Téhéran, Musée d'Archéologie)⁶, dessinés dans le palais de Nézâmyyieh à Téhéran en 1857. Ils dépeignent Nâsser-ed-Dîn Shâh entouré de ses fils, courtisans et ambassadeurs étrangers. Cet ensemble est en fait un arrangement basé sur une œuvre



Nâsser-ed-Dîn Shâh, par Mozayyen-od-Dowleh, 1898

d'Abdollah Khân exécuté en 1812-13 au palais de Negârestân, qui montre Fath 'Alî Shâh (repérage 1797-1834) et ses courtisans. Les figures des panneaux de Nézâmyyieh sont réalistes et Abol-Hassan a concentré toute son attention à la réalisation des visages.

Mozayyen-od-Dowleh Natanzî (1847-1923) était l'un des 42 étudiants envoyés en France en 1858 par Nâsser-ed-Dîn Shâh. A son arrivée à Paris, il n'avait que 12 ans. D'après W. Floor, il apprit non seulement les arts picturaux, mais également la musique et le théâtre.⁷ Le français Orsolle, auteur de *Le Caucase et la Perse*, avait rencontré ce peintre à Téhéran avant 1885. Il avait remarqué que Mozayyen-od-Dowleh, qui avait

Plus que des copies, Sanî'-ol-Molk rapporta de nombreuses gravures réalisées d'après les chefs-d'œuvre de la peinture européenne, et qu'il utilisa pour la formation des étudiants dans son école de Téhéran.

Fath 'Ali Shâh, par Mehr 'Ali, 1802



séjourné dix ans en France, était un parfait connaisseur de la culture française et de l'aquarelle et qu'il se glorifiait de ses copies à l'huile de *St. Michael* et de la *Vierge à la Chaise*, réalisées à Rome.⁸ A son retour en Iran, il débuta une carrière d'enseignement de la langue française à Dar-ol-Fonoun, et l'unique résultat

artistique de son voyage fut une copie de la *Vierge à la Chaise*. On peut également citer un autre artiste, Mîrzâ Aghâ, peintre de Shiraz, qui avait non seulement étudié la peinture en Europe, mais y avait également séjourné et travaillé pendant plusieurs années. Selon Forsat, il s'est éteint en 1895 à Téhéran.⁹ Aghâ Mohammad Hossein, un autre peintre de Shiraz, avait passé quelques années à Bombay en Inde où il avait appris les techniques de la peinture européenne. À Tabriz, Seyyed Ibrâhîm, ayant été formé en Russie devint, à son retour, le peintre particulier de Mozaffar-ed-Dîn Mîrzâ.

Les peintres et les peintures occidentales en Iran

La présence des peintres occidentaux en Iran, qui joua un rôle indéniable dans l'évolution des goûts picturaux des Persans, commença dès le XVII^{ème} siècle. Cette présence est d'ailleurs affirmée par plusieurs auteurs de l'époque tels que Pietro Della Valle (1586-1652), Chardin Jean (1643- 1713), Thomas Herbert (1606-1682), Jean-Baptiste Tavernier (1605 -1689), Cornelis De Bruin (1652-1727) et Engelbert Kämpfer (1651-1716). Les artistes européens s'étaient pour la majorité établis dans les grandes villes telles qu'Ispahan. Ils dessinaient des grands portraits de sultans, ce qui incitait les peintres persans à imiter leurs techniques.

Il semblerait que ce furent les peintres hollandais qui furent les premiers à se rendre à Ispahan où ils restèrent plus d'un siècle, travaillant pour le roi, les églises arméniennes et les grandes familles. Pourtant, d'après Pietro Della Valle, le flamand Giovanni était arrivé en Iran une décennie avant le peintre hollandais Jan van Hasselt, en 1618. Le voyageur

vénitien Pietro delle Valle s'était associé avec un peintre flamand appelé Giovanni qui quitta Pietro à Ispahan pour se mettre au service de Shâh 'Abbâs Ier pour un salaire annuel de 1000 *Zecchini*. Le Shâh envoya alors Giovanni en Europe, vers la Flandre et la France, avec pour mission d'engager des peintres désireux de travailler en Perse.¹⁰ Thomas Herbert, qui visita l'Iran en 1629, fait allusion à un peintre hollandais, Johan, qui demeura longtemps au service du Shâh.

Indépendamment des relations commerciales, la plus grande partie des échanges entre la Perse et la Hollande était, au XVII^{ème} siècle, d'ordre artistique; particulièrement vers le milieu du siècle où un nombre assez important de peintres hollandais travaillaient au service du roi et des grandes familles patriciennes persanes. On peut à ce titre citer l'exemple de Jan van Hasselt qui vécut à Ispahan près de dix ans, de 1620 à 1628, et qui fut renvoyé en tant que représentant de l'Iran en Hollande. C'est ce peintre - peintre de cour selon Willem Floor - qui réalisa les peintures murales du palais

Ashrâf dans le Mazandarân. Quelques années plus tard, en 1630, d'autres peintres hollandais tels que Joost Lampen et Barend van Sichem vinrent s'établir en Iran. D'après Floor, c'est probablement Van Sichem qui peignit les murales de la cathédrale de *All Saviour* d'Ispahan en 1639-40.¹¹ Cela nous semble cependant peu probable car d'après Hovhaniaantz et certains autres, cette cathédrale fut bâtie au début de la seconde moitié du XVII^e siècle et achevée en 1663.¹²

A l'époque de Tavernier (1605 -1689), deux Hollandais étaient au service de Shâh 'Abbâs II et lui enseignaient le dessin de telle sorte que le Shâh pût fournir ses propres modèles de tasses, de tranchoirs et un poignard qu'il avait commandé à Tavernier.¹³ L'un de ces peintres fut probablement Philip Angel qui, selon Willem Floor, avait enseigné certaines techniques artistiques au Shâh.¹⁴

Durant cette période, d'autres artistes hollandais étaient en Perse. Parmi eux, on peut citer Hendrinck Boudewijn van Lockhorst, qui y travailla de 1643 à 1647, Juriaen Ambdis, qui devint tireur au sein

Le Sultân Hossein Mirzá (Jalâl-o-Dowleh) et son entourage,
par Sâmî-ol-Molk, 1859





Le début du règne de la dynastie qâdjâre marqua un rétablissement des relations culturelles entre l'Iran et l'Occident qui se traduisit par un nouvel afflux de voyageurs, diplomates, marchands, artisans et artistes en Iran.

de l'armée royale en 1648, Jan de Hart, ou encore Adriaan Gouda.¹⁵

Au début du XVIII^e siècle, les contacts culturels entre l'Iran et la Hollande diminuèrent peu à peu. Le seul peintre hollandais connu en Perse à la fin de XVII^e siècle était Cornelis de Bruin¹⁶, qui avait travaillé à Ispahan en 1702. Il a laissé un important récit de voyage, enrichi de plus de 320 planches représentant les principales villes de Russie et de Perse avec leurs monuments historiques dont Persépolis. Les vues

panoramiques de ces œuvres esquissées par ce voyageur exceptionnel du XVII^e siècle sont demeurées uniques.

En plus des peintres, un certain nombre d'artisans étrangers étaient également présents à Ispahan, y compris un certain Huybert Buffkens, tailleur de diamants, et deux orfèvres appelés Cornelis Walraven et "Claes," bien qu'aucun de leurs travaux n'aient été identifiés. Buffkens, qui avait été nommé au *boyutât-e saltânati*¹⁷, mourut à Ispahan en 1656. Tous ces derniers étaient Hollandais, pourtant Chardin mentionne que deux français étaient au service du Shâh, dont l'un était orfèvre et l'autre horloger.¹⁸

Les troubles du XVIII^e siècle entraînèrent la disparition de l'atelier royal de Perse ainsi qu'une diminution de la présence d'artistes étrangers. Cependant, le début du règne de la dynastie qâdjâre marqua un rétablissement des relations culturelles entre l'Iran et l'Occident qui se traduisit par un nouvel afflux de voyageurs, diplomates, marchands, artisans et artistes en Iran. Dans un article intitulé "From workshop and bazar to academy", Maryam Ekhtiyâr évoquait la personnalité de Moritz Von Kotzebue,¹⁹ à qui Fath 'Alî Shâh, en lui demandant de trouver un peintre russe pour réaliser son portrait, précisa qu'il en souhaitait deux exemplaires: "*un pour moi-même, un autre pour l'Europe*".²⁰

Pendant son séjour en Iran, l'artiste russe Alexis Soltykoff réalisa plusieurs dessins dont plus d'une vingtaine de planches furent reproduites dans la troisième édition de son récit de voyage en Perse paru à Paris en 1854. La quinzième planche montre l'artiste en train de peindre le portrait du jeune prince

Nâsser-ed-din Mîrzâ en 1838.²¹

"*Fath 'Alî Shâh passant en revue ses troupes autour de 1812-13*" est le sujet de deux peintures non signées qui furent probablement réalisées à Tabriz, où 'Abbâs Mîrzâ avait commencé à moderniser son armée. D'après Floor, il est possible que ces peintures aient été réalisées par un peintre caucasien qui faisait sans doute partie d'une ambassade russe.²²

Aux environs de 1860, Polak, le médecin personnel du roi, rapportait que Nâsser-ed-Dîn Shâh avait engagé un *naqqâsh-bâshî* (peintre officiel) à son service qui peignait souvent son portrait. Il ne posait pas longtemps et se levait une fois sa moustache finie, en laissant le soin à l'artiste de terminer le visage. Ce dernier soulignait également qu'il avait employé un peintre du Caucase, qui était probablement l'artiste arménien Akop Ovnatanian (1806-1881). Ce dernier a fait un portrait du Shâh dont le modèle est, selon Robinson, "*plus européen que persan*".²³

Selon d'autres sources, Jules Laurens aurait également réalisé le portrait du nouveau roi, Nâsser-ed-Dîn en 1848.²⁴ Choisi presque par hasard pour accompagner X. Hommaire de Hell²⁵ dans sa mission en Turquie et en Perse de 1846 à 1848, Jules Laurens fut chaleureusement reçu par Mohammad Shâh Qâdjâr lors de son arrivée à Téhéran. Il peignit plusieurs portraits de la famille royale et fut autorisé à voyager librement dans l'ensemble de la Perse. Durant son voyage, il effectua plus de mille croquis et schémas des monuments et costumes locaux. Devenu célèbre, il dessina par la suite un grand nombre de portraits sur demande de personnalités persanes et

européennes résidant en Perse.²⁶

Cent dessins ont été présentés dans l'*Atlas*, les quatre volumes du *Voyage en Turquie et en Perse* édités par Mme Hommaire de Hell tirés du journal et des notes de son mari. Sa vaste production sera non seulement admirée à Paris (comme son *Combat de Rostam et Esfandyâr*), mais également dans plusieurs musées régionaux français: *Campagne De Téhéran* à Avignon, *Ruines de palais persan* à Carpentras, *La mosquée bleue* à Montpellier et *Village fortifié dans le Khorassân* à Toulon.²⁷

Parmi les autres peintres français qui

Jules Laurens peignit plusieurs portraits de la famille royale et fut autorisé à voyager librement dans l'ensemble de la Perse. Durant son voyage, il effectua plus de mille croquis et schémas des monuments et costumes locaux.



Darvish Nour 'Alî Shâh, par Esmâ'îl Djalâyer

voyagèrent en Iran, nous pouvons citer Eugène Napoléon Flandin (1809-1876), élève de Horace Vernet, qui accompagna l'architecte Coste en 1840 pour une mission en Iran et y resta quatre années durant lesquelles il dessina, visita, et cartographia de nombreux sites tout en y nouant d'importantes relations.²⁸

Il ne faut également pas oublier Alberto Pasini (1826-1899), l'un des peintres orientalistes les plus célèbres et les plus talentueux, qui entra dans l'atelier de Chassériau avant d'effectuer en 1855 un voyage en Perse à la place de son maître malade, afin d'accompagner une mission auprès du Shâh de Perse Nâsser-ed-Dîn²⁹, où il passa un an et demi. Il réalisa de nombreuses peintures à partir de ses croquis lors de son retour à Paris en 1856. Il rencontra entre autre Jules Laurens et les artistes amoureux de la Perse.³⁰ Ce voyage fut déterminant pour Pasini: les paysages, les personnages, l'atmosphère, la lumière, les monuments des contrées traversées vont lui laisser une empreinte durable et des sentiments très vifs qu'il va par la suite retranscrire dans ses toiles.

Parallèlement, passionnés de peinture occidentale, certains peintres iraniens reproduisaient ou s'inspiraient

d'œuvres chrétiennes tout en inventant parfois de nouvelles manières de représenter un même sujet biblique. C'est le cas de la plupart des peintres séfévides des quatre dernières décennies du XVII^e siècle: Mohammad Zamân, Alî Qulî Jubbhdâr, Mîrzâ Aghâ, et bien d'autres. Certaines sources historiques indiquent également qu'un peintre iranien d'origine arménienne de Jolfa, avait été en partie formé par des peintres occidentaux, quelques décennies avant Mohammad Zamân: "*Minas avait effectué un apprentissage de la peinture européenne à Alep. Il avait peint les maisons des plus riches arméniens de Jolfa avec l'aide de ces élèves*".³¹ Il était par la suite entré à l'atelier royal de la cour Perse et il avait réalisé avec Mârdîrus les peintures de l'église de Bethlehem à Jolfa.³²

Durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, ce phénomène sera encouragé suite à l'apparition de la nouvelle vague de la peinture et du papier mâché laqué en Iran. Bien qu'ils n'aient jamais visité l'Europe, Najaf 'Alî, Mohammad Esmâ'îl, Mohammad Kâzem, Ja'far et Ahmad, les plus grands maîtres de la peinture laquée, reproduisirent de nombreuses œuvres occidentales d'inspiration chrétienne. ■

Le voyage de Mozaffar-e-Dîn Shâh en Belgique, par H. Seghers, 1902



1. Roux, Jean-Paul, *Ispahan et l'art des Séfévides*.
2. Ardakânî, Hossein Mahbobî, *Târikh-e Moassesât-e tamaddoni-ye jadîd dar Irân* (Histoire des instituts de la nouvelle civilisation en Iran), 3 volumes, Téhéran, 1980, Vol.1, p.124.
3. Lettre de Mirzâ Abol-Khân, ministre des affaires étrangères d'Iran, à Guizot, ministre des affaires étrangères de la France (1840 à 1847), Téhéran, 27 septembre 1844.
4. A cette date, ce tableau avait été exposé au château d'Atâbak qui, suite à la guère civile entre les combattants constitutionnels et les partisans de la monarchie, fut criblé de balles. Voir Zoka, Yahya, "Mirzâ Abu'l-Hasan khan Sanî'-ol-Mulk, fondateur de la première école de peinture en Iran", in *Honar wa Mardom*, No.10 et 11, Mordâd va Shahrivar, 1963.
5. Floor, Willem, *Wall paintings and other figurative mural art in qajar Iran*, 1999, p.142.
6. Les croquis préliminaires de plusieurs des figures sont également exposés au Musée d'archéologie de Téhéran.
7. Floor, Willem, *Ibid.*, p.146.
8. Orsolle, Ernest, *Le Caucase et la Perse*, Paris, Plon, 1885, p.253.
9. Hosseini Shîrâzî, Forsat, *Assâr-e ajam*, Téhéran, 1896, p.548.
10. Carswell, John, *New Julfa, The Armenian Churches and Other Buildings*, London, Oxford University Press, 1968, p.22.
11. Floor, Willem, "Dutch Painters in Iran during the First Half of the 17th Century", *Persica* 8 (1979), p.147.
12. H. Der Hovhanyantz, *Histoire de la Nouvelle Jolfa*, Iraj Bashiri, Jolfa, University Libraries, Virginia Tech, 1999.
13. Tavernier, Jean-Baptiste, 1981, p.183.
14. Floor, Willem, "Dutch-Persian Relation", *Encyclopædia Iranica*, Vol. 7, Winona Lake, IN, 1996.
15. Floor, Willem, "Dutch Painters in Iran during the First Half of the 17th Century", *Persica* 8 (1979), pp.145-61.
16. Bruin, Cornelis de, *Voyages par la Moscovie, en Perse et aux Indes Orientales*, Amsterdam, 1718.
17. Ensemble des personnes qui avaient touché des revenus réguliers de la cour.
18. Ekhtiyâr, Maryam, "From Workshop and Bazaar to Academy: Art Training and Production in Qajar Iran", in Diba Layla (ed.), *Royal Persian Paintings: The Qajar Epoch, 1785 - 1925*, 1998, p.65.
19. Kotzebue, Moritz von (1789-1861) est un officier russe ayant travaillé à l'ambassade de Russie en Perse, et dont le récit de voyage a été publié sous le titre de *Narrative of a Journey into Persia, in the Suite of the Imperial Russian Embassy, in the Year 1817*, Longman, London, 1819. Il y ajouta également plusieurs croquis de la vie locale.
20. Ekhtiyâr, Maryam, *ibid*, p.63.
21. Soltykoff, Alexis, *Voyage en Perse, Paris*, Curmer & Lecou, 1851, p.15; Ekhtiyâr, Maryam, *ibid*, p.53.
22. Floor Wellem, 1999, p.129.
23. *Ibid*. p.128.
24. Peintre et lithographe orientaliste français. Les dessins de Jules Laurens (1825-1901) sont conservés à la bibliothèque de l'Ecole des Beaux Arts.
25. Hommaire de Hell (Ignace-Xavier Morand) est un explorateur né à Altkirch (Haut-Rhin) en 1812 et mort à Ispahan le 29 août 1848. Il mourut avant d'avoir terminé un second voyage, dont les événements furent écrits et publiés par Jules Laurens, son compagnon de voyage (4 vol., 1854-60).
26. Calmard-Compas, Jacqueline, *Jules Joseph Augustin Laurens*, *Encyclopédie Iranica*, 2003.
<http://www.iranica.com/articles/supp4/Laurens.html>
27. La toile *Jardins abandonnés d'Aschref (Perse)* de Jules Laurens (Huile sur toile, 145,8 x 111 cm) réalisée en 1872 d'après le croquis exécuté sur place, fut exposée au Musée des Beaux-arts de Rouen du 24 septembre au 10 janvier 2005, Catalogue du Musée des Beaux-arts de Rouen.
28. Flandin, Eugène Napoléon, *Voyage en Perse de MM. Eugène Flandin, peintre, et Pascal Coste, architecte, attachés à l'ambassade de France en Perse pendant les années 1840 et 1841: Tome 1*, Adamant Media Corporation, 2006.
29. Peintres orientalistes italiens: <http://orientaliste.free.fr/biographies/artistes3.html>
30. Catalogue du Musée des Beaux-arts de Rouen, exposition du 24 septembre 2004-10 janvier 2005. Dans cette exposition, la toile *Pâturage sur la route de Téhéran à Tabriz* (Huile sur toile, 119 x 206 cm) d'Alberto Pasini réalisée en 1864 était exposée.
31. Carswell John, 1968, p.25.
32. Minasian, Léon, "Ostâd Minas Nagâsh-e Mashhor-e Jolfa " (Maître Minas le peintre célèbre de Jolfa), in *Honar wa Mardom*, No.179, p.29.



La Ville de Rey et l'Histoire des temples du Feu

La colline de Mile et le temple du feu de Rey

Farzaneh POURMAZAHERI
Afsaneh POURMAZAHERI

Quelle relation y a-t-il entre le feu, cet élément brûlant de la nature, et l'homme? Par quelle magie embrase-t-il de ses flammes rougeâtres tout ce qui se trouve autour de lui? Il est depuis toujours l'un des éléments ayant permis la survie de l'être humain. L'homme aujourd'hui ne s'en émerveille plus guère, cependant, cet élément occupait une place centrale dans les croyances de l'homme d'autrefois: loin de se résumer à son rôle d'éclaireur et de source de chaleur, le feu a également été un symbole de divinité et de pureté.

Les zoroastriens comptent parmi les premières communautés à avoir mis en place un culte du feu. Dès son apparition, la tribu aryenne tenait le feu en grande estime. Hormis les habitants de la Perse Antique, les Indiens, les Grecs et les Romains de l'époque en faisaient également l'éloge. D'après l'Avesta¹ et les Vedas², des hymnes du feu étaient toujours entonnés par les croyants.

La date de la découverte du feu remonte à la fin de l'âge de pierre. Dans le livre *La Civilisation Ancienne* rédigé par Foster De Col Lange, il est indiqué que: "Chaque famille grecque ou romaine possédait un temple d'adoration où y brûlait un peu de feu au milieu de la cendre. Ce feu ne s'éteignait qu'au moment où tous les membres de la famille avaient quitté ce monde". Il existe également de

nombreux récits au sujet du feu et de sa valeur dans les religions aryennes dont le brahmanisme, le zoroastrisme, et le bouddhisme, ainsi que dans les religions sémites telles que le judaïsme, le christianisme et l'islam. En outre, on retrouve la trace d'histoires sur le feu et son aspect magique au sein de nombreuses croyances animistes africaines.

L'ouvrage d'histoire écrit par Bala'amî (*târikh-e Bala'amî*) évoque également Caïn, le fils d'Adam, comme étant le premier adorateur du feu: "*Ce fils d'Adam qui s'appelait Caïn, et qui tua son frère cadet Abel pour que le feu l'avale... et quand il vieillit, Iblis (le diable) s'approcha de lui: "Sais-tu, lui demanda-t-il, pourquoi le feu a avalé ton frère Abel mais pas toi?". "Non" répondit-il. "Parce qu'Abel avait rendu un culte au feu, continua Iblis, toi aussi fais-le". Et Caïn se mit à son tour à adorer le feu et se prosterna devant lui. Il fut donc le premier à avoir adoré le feu avant de mourir pendant son acte même d'adoration.*

Chez les zoroastriens, le temple du feu (*âtashkadeh*) tenait lieu de sanctuaire, dont l'architecture était la même en tout lieu. Le foyer était situé au milieu du temple et le feu divin y brûlait. Normalement, chaque temple du feu possédait huit entrées et plusieurs chambres octogonales. La chambre principale au toit voûté était au centre et entourée d'autres bâtiments ainsi que d'un beau jardin. Dans le culte zoroastrien,

la lumière du soleil ne devait pas briller sur le feu divin. La chambre principale était donc totalement sombre et le foyer se trouvait en son centre.

De nombreuses histoires et des centaines d'exemples viennent confirmer le fait suivant: *"L'histoire de la construction du premier temple du feu dans la ville de Rey marque l'apparition de cette ville ancienne"*.

D'après Mass'oudî dans *Moravvéjozzahab*: *"Le premier fondateur du temple du feu fut Fereydoun Shâh...."*. Il ordonna de construire des temples du feu à Tous, à Boukhârâ, à Sistân, à Siravân et à Rey. Ce fut là où Anouchiravân fit une expédition et y trouva des idoles. Il les détruisit complètement et entra le feu divin. Dans *l'Histoire Tabarî* de Tabarî, le nom de Rey est cité à plusieurs reprises: *"Dans la ville de Rey, il y avait un temple du feu qui était le plus vieux monument de la ville"*.

Les ruines du temple du feu de Rey se trouvent aujourd'hui sur la colline de Mile, sur le côté droit de la route menant à Varâmine. Ce monument est d'une grande importance historique, d'abord car il fut fondé par Anouchiravân, le grand Shâh de la Perse, et parce qu'il y avait également un ancien hôpital près de ce lieu. Il fut d'ailleurs rapporté que le grand médecin de l'histoire perse, Mohammad Zakaryâ Râzî, dirigea, durant un certain temps, cet hôpital et ses organisations attachées. Il n'est donc pas improbable que le fondateur de ce même hôpital fut également Anouchiravân.

Le lieu où fut bâti le temple du feu s'appelait originellement "L'Etang". Aujourd'hui, il est davantage connu sous le nom de "La Colline Mile". La raison repose sur le fait qu'il ne reste à peu près rien de ce monument gigantesque, si ce n'est deux barres énormes en pierre sur la colline. Le mot "Etang" prouve que cet endroit était une vaste plaine qui avait en son centre une colline. Au moment de l'irrigation et quand il pleuvait beaucoup, les alentours de la colline se remplissaient d'eau et fertilisaient les terres.

C'est pourquoi, lorsque aujourd'hui vous marchez

aux alentours de cette colline et du monument se dressant au dessus, vous pourrez admirer la beauté de la verdure et du paysage. Voilà comment l'ancienneté du passé et la fraîcheur du présent cohabitent... ■

A suivre...

1. Livre sacré des zoroastriens
2. Livres sacrés des hindous



La colline de Mile de Rey



Le temple du feu de Rey



Le temple du feu de Rey

Les Mannéens

Faezeh MIRHOSSEINI

Les Mannéens étaient un peuple antique dont l'origine est inconnue, qui vécut sur le territoire de l'Iran actuel, du X^{ème} au VII^{ème} siècle av. J.-C.

Ils étaient à cette époque voisins des empires assyrien et urarturien, ainsi que de certains petits Etats tels que Musasir et Zikirta, qui faisaient office d'Etats-tampon entre ces deux empires.

Leur territoire originel était situé au sud du lac d'Orumieh, près de l'actuelle ville de Mahâbâd, et au moment de l'extrême expansion de leur territoire, leurs frontières avoisinaient le fleuve Koura. Les excavations archéologiques effectuées en 1956 ont permis la découverte de nombreux vestiges précieux de cette civilisation dans la ville de Hassanlou.

Les affinités ethniques et linguistiques de ce peuple sont incertaines. L'on estime que les Mannéens pourraient avoir été d'origine non indoeuropéenne, cependant, quelques historiens voient des similitudes

étroites entre les Mannéens et les groupes indo-iraniens de la région tels que les Scythes. Les Mannéens peuvent également avoir été une branche des Hurrites (Khurrites), qui n'étaient pas linguistiquement indo-européens.

Après plusieurs défaites face aux Scythes et aux Assyriens, les Mannéens ont finalement été absorbés par les Mèdes vers l'an 616 av. J.-C.

Histoire

Le royaume de Mannée a commencé à se développer en 850 av. J.-C. Les Mannéens étaient principalement éleveurs de chevaux et bons cavaliers. Leur capitale était Izirtu (Zirta).

C'est vers l'année 820 av. J.-C. que leur civilisation connut une expansion leur permettant de devenir le plus important des Etats de la région, qui fut plus tard remplacé par les Mèdes et les Perses.

Les Mannéens avaient un système politique donnant les pleins pouvoirs aux aristocrates, réunis en conseil. Ce système avait pour conséquence la limitation extrême du pouvoir royal.

Aux alentours de 800 av. J.-C., cette région devint le fief incontesté de l'empire Urartu, qui construisit de nombreux forts sur les territoires des Mannéens et de leur rivale, l'Assyrie, avec pour résultat un état de tension politique et militaire entre cette dernière et l'Urartu. C'est lors du conflit militaire opposant les Assyriens aux Urarturiens, qui dura vingt ans, de 750 à 730 av. J.-C., que les Mannéens profitèrent de l'occasion pour agrandir leurs possessions. Ainsi, le royaume de Manée atteignit l'apogée de sa puissance

Coupe à boire en cuivre de forme animale, 1^{er} millénaire av. J.C, découverte à Hasanlu.



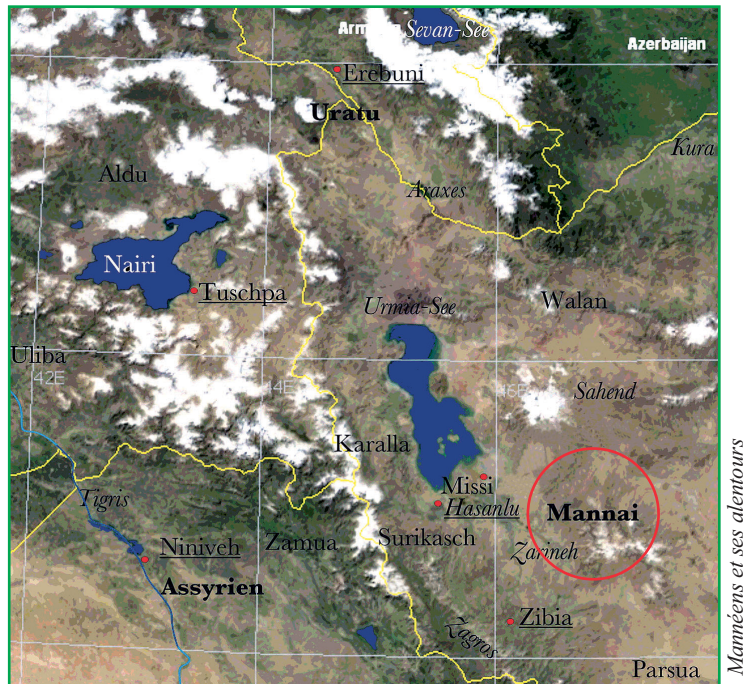
sous le règne du roi Iranzu (725-720 av. J.-C.).

En 716 av. J.-C., le roi assyrien Sargon II attaqua la Mannée, où régnait le gouverneur Aza, fils d'Iranzu, mis en place par Ullusunu avec l'aide des Uartéens. Cette attaque se solda par la prise d'Izirtu et les Assyriens postèrent désormais des troupes dans Parsuash, le fief originel des Mannéens, situé sur le lac d'Orumieh, ainsi qu'à Kar-Nergal. Cette région devint dès lors un lieu d'élevage de chevaux par les Assyriens.

Après cela, nous avons le règne du roi Ahsheri, qui vécut jusqu'en 650 av. J.-C. Il mena une politique d'expansion territoriale assez suivie. Cependant, suite à une défaite importante des Mannéens face aux Assyriens en 660 av. J.-C., une révolte éclata, qui se poursuivra jusqu'à la mort d'Ahsheri. En outre, sept siècles avant la naissance de Jésus, le royaume de Manée est de nouveau défait, cette fois-ci par les Scythes, qui avaient à l'époque déjà commencé l'invasion de l'empire d'Urartu, qui tomba en 585 av. J.-C. Cette défaite contribua à l'affaiblissement des Mannéens. Après la mort du roi Ahsheri, son successeur Ualli s'allia avec les Assyriens contre les Mèdes (Madaï), qui vivaient alors encore à l'Est, tout le long des rivages du Sud-Ouest de la mer caspienne. Cependant, dans les décennies suivant le conflit, les Mèdes prirent peu à peu le dessus et leur civilisation absorba entièrement celle des Mannéens, dont ils finirent par conquérir l'intégralité du territoire en 616 av. J.-C.

L'art mannéen

C'est aux alentours du VIII^{ème} siècle av. J.-C. qu'une nouvelle forme d'art, combinant les motifs persans avec les motifs assyriens et urartéens vit le jour dans les régions du Nord-Ouest de la



Mannéens et ses alentours

Perse, comprenant une partie de l'actuel Iran, de la Turquie, de l'Arménie et de la République d'Azerbaïdjan avec au centre le fief principal des Mannéens, c'est-à-dire la partie ouest du lac d'Orumieh.

Au VII^{ème} siècle, le royaume mannéen implora sous l'influence des Mèdes et les Scythes, autre peuplade nomade, prirent leur place et enrichirent leur propre art avec les cultures qu'ils découvrirent en s'installant dans la région, dans le cadre d'échanges culturels quasi involontaires.

Une splendide collection d'objets en or, en bronze et en ivoire fut découverte en 1947 à Ziwiye (Sakkiz), à distance égale des deux départements de l'Azerbaïdjan et du Kurdistan. Cette collection est particulièrement importante pour les archéologues car elle contient des éléments originaux et uniques tout en possédant des motifs propres à l'art scythe. Cet art est resté profondément attaché à ses sujets - le mâle, le félin, et l'oiseau. ■

Au VII^{ème} siècle, le royaume mannéen implora sous l'influence des Mèdes et les Scythes, autre peuplade nomade, prirent leur place et enrichirent leur propre art avec les cultures qu'ils découvrirent en s'installant dans la région, dans le cadre d'échanges culturels quasi involontaires.

Ontologie d'un humanisme spirituel¹

Dr. Rezâ FEIZ

Si l'on cherche le mot "humanisme" dans le dictionnaire, dans *Le Grand Robert* entre autres, on peut principalement extraire trois définitions:

1. Un mouvement de l'esprit représenté par les humanistes de la Renaissance et caractérisé par un effort pour élever la dignité de l'esprit humain et le mettre en valeur.
2. La formation de l'esprit humain par la culture littéraire ou scientifique.
3. Philosophie, théorie, qui prend pour fin la personne humaine et son épanouissement. Doctrine qui s'attache à la "mise en valeur de l'homme" par les seules forces humaines.

La définition de l'humanisme, dès la Renaissance, a été perçue différemment selon les périodes et les lieux. On distingue ainsi l'humanisme des XVIII^{ème}, XIX^{ème} et XX^{ème} siècles mais également l'humanisme italien, français, allemand, etc. A ceux-là s'ajoutent "des humanismes" fortement liés à des connotations idéologiques ou religieuses: par exemple l'humanisme libéral, l'humanisme marxiste, l'humanisme existentialiste, l'humanisme chrétien, l'humanisme de l'islam, etc. (Ce dernier étant l'intitulé du remarquable livre de Marcel Boisard publié en 1979 par

Albin Michel).²

Dans la série de définitions interminables que l'on donne à la notion d'humanisme et ses composantes, on peut toutefois distinctement mettre en relief deux grandes conceptions de l'humanisme. Elles se dessinent en Occident suivant deux trajectoires différentes d'humanité:

- Le premier humanisme, dont Marsile Ficin (1433-1499), Jean Pic de la Mirandole (1463-1493) et Paracelse (1493-1541) furent les figures de proue en Occident. Cet Humanisme de nature cosmique met l'accent sur l'accomplissement spirituel de l'homme, favorisé par les *studia humanitatis* (les lettres, la philosophie, la poésie, la science, etc.) Ce courant de l'humanisme réhabilita la place de l'homme dans l'Univers, et formula une conception métaphysique de la Nature vivante.

- Le second humanisme éclipa le premier, et revendiqua l'autonomie de l'homme par rapport à toute tendance religieuse et son indépendance vis-à-vis de tout ordre métaphysique et spirituel. Comme a pu le proclamer le positivisme d'Auguste Comte (1798-1857), la "religion de l'homme" se substitue à la "religion de Dieu". L'homme est dorénavant réduit à sa seule composante

rationnelle. L'accent étant mis sur la rationalité pure dans son développement scientifique.

Ernest Renan (1823-1892), une des figures représentatives de l'humanisme tardif (XIX^e siècle), résume cette conception de l'humanisme excessivement dépouillée de toute transcendance métaphysique de la manière suivante: "*Ma conviction intime est que la religion de l'avenir sera le pur humanisme, c'est-à-dire le culte de tout ce qui est de l'homme. La vie entière sanctifiée et élevée à une valeur morale. Soigner sa belle humanité sera alors la loi et le prophète (...). La science large et libre, sans autre chaîne que celle de la raison, sans symbole clos, sans temple, sans prêtre, vivant bien à son aise dans ce qu'on appelle le monde profane, voilà la forme de croyance qui, seule désormais entraînera l'humanité*".³

Evidemment, il y a dans ce propos la confusion de deux ordres: la mise en valeur de l'homme et son intelligence manifestée par la science d'une part (ce qui n'est pas en soi contestable); et d'autre part, le caractère profane de l'homme et la dévalorisation du sacré. En somme, Renan propose, pour le salut de l'humanité, de libérer l'homme de la religion et du sacré par la science.

Naturellement, notre réflexion sur la conception de l'homme s'inscrit aux antipodes de l'humanisme profane de Renan.

En effet, en terre d'islam, tout au long de son histoire, des figures éminentes de réputation universelle ont laissé leur empreinte dans la vie intellectuelle. Pour eux, les sciences traditionnelles furent autant d'applications différentes des mêmes principes fondamentaux. Généralement médecin, poète,



Marsile Ficino



Jean Pic de la Mirandole



Paracelse

La définition de l'humanisme, dès la Renaissance, a été perçue différemment selon les périodes et les lieux. On distingue ainsi l'humanisme des XVIII^{ème}, XIX^{ème} et XX^{ème} siècles mais également l'humanisme italien, français, allemand, etc.

Le second humanisme éclipsa le premier, et revendiqua l'autonomie de l'homme par rapport à toute tendance religieuse et son indépendance vis-à-vis de tout ordre métaphysique et spirituel.

Renan propose, pour le salut de l'humanité, de libérer l'homme de la religion et du sacré par la science.

Ernest Renan



philosophe, astronome, mathématicien, etc., ils réalisèrent l'unité des champs de la connaissance comme autant de ramifications de l' "arbre cosmique".⁴

Il n'est cependant pas la peine de s'attarder sur ce point; la recherche historiographique dans ce domaine ne pouvant qu'aboutir à l'évidence. Il suffit d'évoquer, pour cela, quelques noms, mondialement célèbres grâce aux nombreuses traductions existantes, tels que Jâbir Ibn Hayyân (connu sous le nom de Geber), Abu Raihân al-Birûnî (Alberuni), Ibn Sînâ (Avicenne), Khayyâm, Sa'adî, Ferdowsî, 'Attâr, Nezâmî, Rûmî, Hâfez, etc.

Il ne serait pas inopportun de souligner ici les recherches récentes d'après les constatations du Professeur Seyyed Hossein Nasr, dans son livre *La religion et l'ordre de la nature*, sur l'humanisme de la Renaissance. Les studia humanitatis se révèlent être à bien des égards semblables à la tradition islamique de l'"*adab*" (les belles lettres). "*Une relation historique aussi étroite que surprenante (...), non moins étroite qu'entre la scolastique latine et la philosophie islamiques*".⁵

D'après une tradition établie de l'islam, et même biblique, Dieu a créé l'homme à Son image (as-Sûrat), et lui a confié Ses qualités (awsâf), noms (asmâ) et attributs (sifât).

D'après une tradition établie de l'islam, et même biblique, Dieu a créé l'homme à Son image (*as-Sûrat*), et lui a confié Ses qualités (*awsâf*), noms (*asmâ*) et attributs (*sifât*). Sur ce point, les deux vers suivants de Mawlânâ Jalâl ad-Dîn Rûmî, sont explicites:

خُلُق ما بر صورت خود کرد حق
وصف ما، از وصف او گیرد سبق

چونکه آن خلاق شکر و حمد جوست
آدمی را مدح جوئی نیز خوست

Le Vrai (al-Haqq) nous a créé à Son image

*Nos qualités émanent de Ses qualités
Le Créateur recherchant louange et reconnaissance,*

La quête de l'éloge devient ainsi, nature de l'homme⁶

Hâfez aussi, à sa manière, dit la même chose:

ز من نشان نماند بی شمایل آری
آری محاسن محیای من محیاک

Sans Tes qualités (ou Ton visage) nulle trace de moi ne subsisterait, oh oui !

Je vois les faits mémorables de ma vie provenir de Ta Face⁷

Mawlânâ, en commentant le verset coranique concernant la création de l'homme et son statut de lieutenant (*khalîf*) de Dieu sur terre, déclare:

چون مراد و حکم یزدان غفور
بود در قدمت تجلی و ظهور
بی ز ضدی را نتوان نمود
و آن شه بی مثل را ضدی نبود
پس خلیفه ساخت سینه ای
تا بود شاهیش را آئینه ای

Puisque la volonté et l'ordre de Dieu,

depuis l'éternité, fut d'être manifesté,
Puisque le contraire sans son contraire
ne peut être conçu,

Puisqu'au Roi sans pareil, Il n'a point
de rival,

Il créa alors un lieutenant noble et
magnifique,

Pour qu'il soit un miroir de Sa
Royauté⁸

L'homme est donc par excellence, "miroir" du divin, reflétant Ses qualités, noms et attributs. Il est conscience de l'Univers, la "clarté même du miroir du monde" selon l'expression du Sheikh al-Akbar Ibn 'Arabî⁹, ou l'"œil du cosmos" (*ayn al-'âlam*) selon Shabestari¹⁰. Entre autres termes, l'homme se présente comme un écran dont l'existence révèle et manifeste la Réalité de la grandeur divine. L'homme-rival devient, paradoxalement, par un jeu de miroirs, le lieu-tenant (*mazhar*) de l'épiphanie divine, ou selon une terminologie akbarienne, *wajh al-khâss*, la Face particulière par laquelle Dieu se manifeste.

Dans cette optique de la quasi déiformité, l'homme atteint les degrés les plus sublimes de la dignité et de la grandeur divine; il possède à ce titre la faculté et la puissance de mettre à sa propre disposition (*qowwat at-takhir*) l'Univers tout entier.

Cependant, comme un regard porté sur son image dans un miroir, la force de l'homme se mesure à la faiblesse de sa nature métaphorique et imaginaire. Etrangement, l'homme puissant apparaît dans ce qu'il n'est pas en réalité; l'illusion se substituant à la réalité. Par conséquent, l'état ontologique de l'homme libre et puissant, au regard du divin, demeure éternellement l'état de servitude primordiale (*'ûbûdiyya*).

C'est très exactement dans cette perspective qu'Ibn 'Arabî, grande figure du *tassawûf*, nous dit par une formule saisissante: "Le fait que tu aies été créé à l'image de Dieu, fait de toi le lieu de manifestation des Noms divins. Le fait que tu sois le lieu de manifestation des Noms divins, te confère l'excellence. Et c'est en raison de ton excellence, que l'On t'a demandé de te prosterner".¹¹

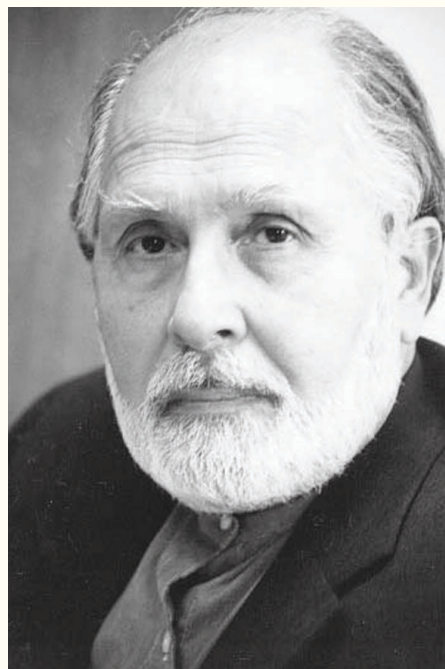
Et il ajoute en forme d'avertissement: "Comporte-toi donc, selon ta propre nature, c'est-à-dire ta faiblesse (*za'f*), et non selon ta déiformité (*sûrat al-ilâhiyya*), car celle-ci te confère le statut de la seigneurie (*robûbiyya*)".¹²

Il y a dans les propos d'Ibn 'Arabî un écho aux paroles de Lûqman, figure par excellence de la sagesse dans le Coran; s'adressant à son fils, il dit:

"و لا تصغرَ خدكَ الناسَ و لا تمشَ في الارضِ مرحاً،
ان الله لا يحب كل مختال فخور"

"Ne détourne pas ton visage des

L'homme est donc par excellence, "miroir" du divin, reflétant Ses qualités, noms et attributs. Il est conscience de l'Univers, la "clarté même du miroir du monde" selon l'expression du Sheikh al-Akbar Ibn 'Arabî⁹, ou l'"œil du cosmos" (*ayn al-'âlam*) selon Shabestari.



Seyyed Hossein Nasr

Dans cette optique de la quasi déiformité, l'homme atteint les degrés les plus sublimes de la dignité et de la grandeur divine; il possède à ce titre la faculté et la puissance de mettre à sa propre disposition (*qowwat at-takhir*) l'Univers tout entier.

hommes. Ne marche pas sur la terre avec arrogance; Dieu n'aime pas l'insolent plein de gloriole".¹³

Cité en parabole, le Coran interpelle notre faiblesse en ces termes:

ولا تمش في الارض مرحا انك لن تخرق الارض و
لن تبلغ الجبال طولا

"Ne parcours pas la terre avec arrogance. Tu ne peux ni déchirer la terre, ni atteindre la hauteur des montagnes".¹⁴

En définitive, si le second humanisme de la Renaissance, en partie, proclame d'abord l'autonomie de l'homme et par la suite "la mort de Dieu", c'est parce que, par orgueil, l'illusoire croit détenir le monopole du Réel et se prétend Réel par la même occasion. Ceci conduit inévitablement à l'oubli de sa propre nature, et à la mort de l'homme lui-même.

نسوا الله فانسيهم انفسهم

"Ceux qui oublient Dieu; Dieu fait qu'ils s'oublient eux-mêmes"¹⁵, dit le Coran.

Par une critique similaire "sur les conséquences tragiques de l'humanisme en Occident", Nasr, dans le livre précité, a constaté qu' "avec l'émergence de l'humanisme, la face de l'homme devient indépendante de la face de Dieu; fait, dont le point culminant est, au XIX^e siècle, la célèbre déclaration de Nietzsche "Dieu est mort". Mais la face de l'homme est le reflet de la face de Dieu, ou de ce que le Coran appelle "wajh'Allah". Oblitérer Sa face, c'est aussi mutiler l'homme et annoncer sa mort, ce dont témoigne le XX^e siècle."¹⁶

Et il ajoute: "l'homme qui émerge de

l'humanisme de la Renaissance - révolté contre le Ciel, bannissant les anges du cosmos et réduisant la fonction de Dieu à celle d'artisan de l'horloge cosmique - (...) est devenu le héros du monde qu'il a créé (...). Ses exploits dans la conquête de la nature peuvent toujours être appelés "le triomphe de l'esprit humain", mais un tel homme ne peut empêcher l'émergence progressive d'un univers déshumanisé qui menace à présent de nous dévorer (...)"¹⁷

Pour élargir notre perspective sur la nature de l'homme et l'histoire de l'humanité, nous pouvons souligner qu'il y a, en réalité et depuis toujours, deux humanismes: celui de l'orgueil et celui de l'humilité, si tant est que l'on puisse les qualifier ainsi. Pour ces deux catégories d'humanisme et dans un esprit de rapprochement entre les différentes aires culturelles, il serait intéressant de mettre en dialogue la figure du *soufi* à celle de la *sophia*: la *sophia* antique fait intervenir deux postures diamétralement opposées de l'homme: la posture prométhéenne et la posture orphique.

Selon que l'homme adopte une logique de conquête du monde ou une logique d'exploration de l'Univers, il est tantôt prométhéen, tantôt orphique. Empreint de respect au regard du Sacré, ce dernier explore les arcanes de l'Univers, bercé au rythme harmonieux des Signes-Symboles du cosmos.

Pierre Hadot a bien illustré ces deux figures mythiques et symboliques: "Ce n'est pas par la violence, mais par la mélodie, le rythme et l'harmonie qu'Orphée pénètre les secrets de la nature. Alors que l'attitude prométhéenne est inspirée par l'audace, la curiosité sans limites, la volonté de puissance et la

Si le second humanisme de la Renaissance, en partie, proclame d'abord l'autonomie de l'homme et par la suite "la mort de Dieu", c'est parce que, par orgueil, l'illusoire croit détenir le monopole du Réel et se prétend Réel par la même occasion.

Nasr, dans le livre précité, a constaté qu' "avec l'émergence de l'humanisme, la face de l'homme devient indépendante de la face de Dieu; fait, dont le point culminant est, au XIX^e siècle, la célèbre déclaration de Nietzsche "Dieu est mort".

*recherche de l'utilité; l'attitude orphique est, au contraire, inspirée par le respect devant le mystère et par le désintéressement".*¹⁸

Dans la voie (*tarîqa*) des soufis de l'islam, cette posture, à la fois d'humilité dans l'état de servitude ontologique, et de grandeur empreinte à la divinité, est immanente à leurs enseignements.

Citons Rûmî pour finir. Au regard de celui-ci, la vie et l'enseignement du soufi par excellence, sont une constante invite à pénétrer avec humilité et délicatesse, les profondeurs de l'Existence. Lui-même qui fut un "*océan de sagesse et de connaissance*", dans un entretien intime (*monâjât*) avec son Seigneur et se considérant comme une infime partie de la Nature, il s'investit humblement d'une goutte, aspirant à rejoindre l'infinité de la Science divine:

قطره ای دانش که بخشیدی ز پیش
متصل گردان به دریاهاى خویش

قطره علميست اندر جان من
وارهانى از هوى وز خاك تن

پیش از آن کاین خاکها خسفش کند
پیش از آن کاین بادهای نفسش کند

Ô mon Dieu, Toi qui m'a accordé une goutte de connaissance,

Fais en sorte qu'elle atteigne les océans de Ta Science.

Ô mon Dieu, mon âme contient une goutte de science,

Libère-là de ma passion et de mon corps de poussière.

Protège-la avant que les terres ne l'engloutissent,

*Avant que les vents ne l'assèchent.*¹⁹ ■

1. Intervention à l'occasion du Colloque International: "Les valeurs de l'Humanisme dans la pensée iranienne et leur portée", organisé par M. Beikbaghban, directeur du Département d'Etudes Persanes de l'Université Marc Bloch de Strasbourg, 22-24 mai 2006.

2. Marcel A. Boisard, *L'Humanisme de l'Islam*, Ed. Albin Michel, Paris, 1979.

3. Renan, *L'avenir de la science*, Œuvres T. 3, p. 809 et 811.

4. Le livre intitulé *Shajarat al-kawn* (Arbre cosmique) dont Ibn 'Arabî est l'auteur, a été introduit, traduit et commenté par Maurice Gloton, sous le titre *L'Arbre du Monde* aux éditions Les Deux Océans, Paris, 1982.

5. Seyyed Hossein Nasr, *La religion et l'ordre de la nature*, Ed. Entrelacs, 2004, p.270.

6. *Mathnawî*, daftar 4, beyt 1194-1195.

7. *Le Divân, Hâfez de Chiraz*; traduction intégrale et commentaires de Charles-Henri de Fouchécour, Ed. POF-Verdier 2006.

8. *Mathnawî*, daftar 6, beyt 2151-2153.

9. Ibn 'Arabî, *Fûsûs al-hikam*, Afifi, Beyrouth, 1980, p. 49. Voir également *La sagesse des Prophètes*, chap. "De la Sagesse divine dans le Verbe Adamique", Trad. Titus Burckhardt, Ed. Albin Michel, 1955, p. 22.

10. Shabestari, *Sharh-i Gulshan-i Râz*, compiled by Shamsal-Din Muhammad Lâhijî, Tehran, 1381 (2002), p. 96.

11. Ibn 'Arabî, *Fûtûhât al-Makkîyya*, Dar Sader, Beyrouth, vol. 2, p. 102.

12. *Ibid.*

13. *Coran*, op. cit., 31/18.

14. *Coran*, op. cit., 17/37.


15. *Coran*, op. cit., 59/19.

16. *La religion et l'ordre de la nature*, op. cit., p. 272.

17. *Ibid.*, p. 273.

18. *Le voile d'Isis*, Pierre Hadot, Ed. Gallimard, 2004, p. 110.

19. *Mathnawî*, daftar 1, beyt 1882-1884.



" *La voie de l'éloquence*" (*Nahju-l-balâgha*) de l'Imâm 'Alî

Amélie NEUVE- EGLISE

Grandre, cousin, et fervent disciple du Prophète Mohammad, premier Imâm du chiisme et quatrième calife de l'islam sunnite, l'Imâm 'Alî a également laissé une œuvre importante et riche tant du point de vue spirituel que littéraire rassemblée dans *Nahju-l-balâgha* (en persan: *Nahjo-l-balâgheh* ou "La voie de l'éloquence"), ouvrage reconnu à la fois par les milieux chiites et une partie des écoles sunnites, notamment en ce qu'elle témoigne des extraordinaires richesses lexicales et stylistiques de la langue arabe.

Pour les chiites, 'Alî est considéré comme le successeur désigné par le Prophète Mohammad après sa mort. Cependant, son importance ne se situe pas seulement au niveau temporel mais également spirituel étant donné qu'il est également investi, aux côtés des onze autres Imâms reconnus par le chiisme duodécimain, d'une mission centrale consistant à dévoiler le sens caché et profond de l'ensemble des Révélation prophétiques aux fidèles qui, de par leur foi et leur recherche intellectuelle, se rendent capable de le recevoir.

Nous nous pencherons essentiellement ici sur sa pensée, son éthos spirituel et son héritage intellectuel, qui imprima une direction essentielle à la spiritualité chiite et traduit sa vocation, au-delà son rôle historique et politique, d'être le guide des âmes et l'éveilleur des consciences.

Eléments biographiques

Abû-l-Hasan 'Alî ibn Abî-Tâlib est né vers l'année 600 à la Mecque, soit environ dix ans avant le début de la Révélation prophétique. Son père, Abû Tâlib, était lui-même l'oncle du Prophète Mohammad. Dès son enfance, 'Alî quitta le foyer familial pour suivre ce dernier et épousa sa première fille, Fâtima, qui lui donna deux fils qui devinrent eux-mêmes deux Imâms vénérés du chiisme: Hassan et Hossein. Il fait donc partie de *Ahl al-Bayt* ("les gens de la Maison", c'est-à-dire des proches du Prophète) dont l'importance spirituelle en Islam est immense.¹

Il est considéré comme étant l'un des premiers, avec la première épouse du Prophète Khadija, à avoir cru en la mission divine de Mohammad et à se convertir à la nouvelle religion révélée. Tout au long de son existence, il fut un compagnon intime du Prophète et l'accompagna dans ses multiples pérégrinations à Médine, ou encore combattit à ses côtés lors de nombreuses batailles, dont la plus fameuse reste celle de Uhud.

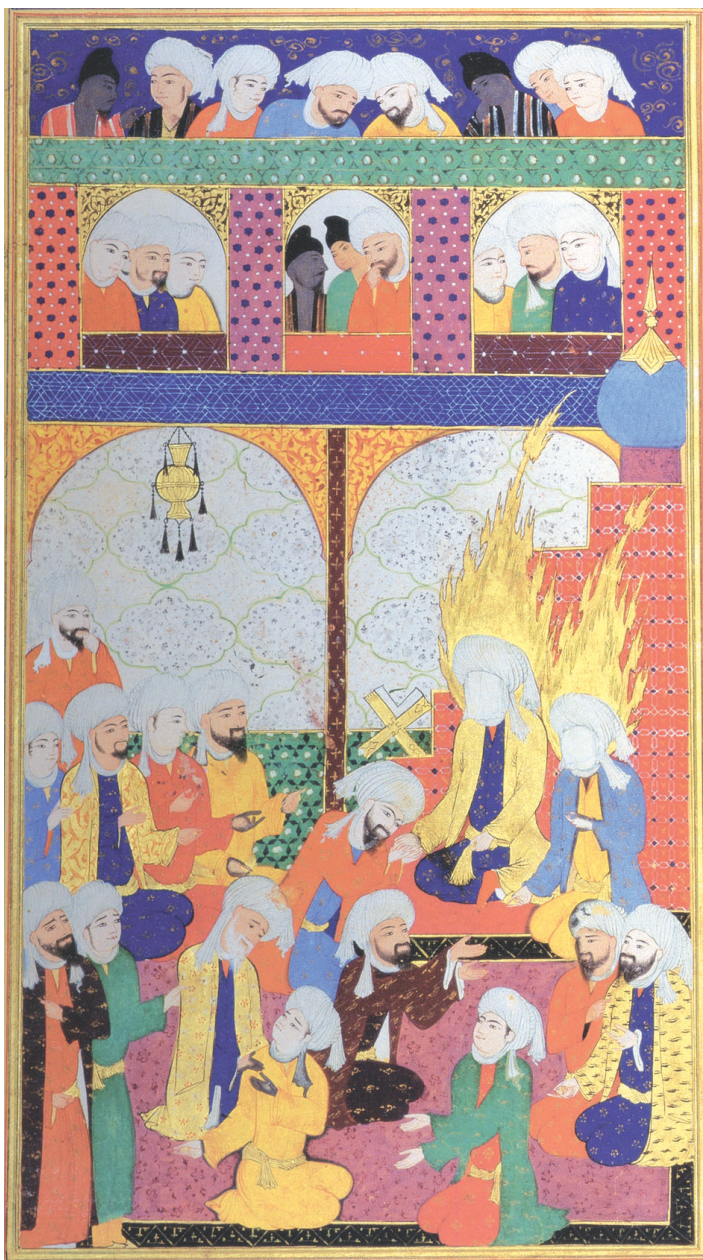
Selon les chiites, il aurait été désigné par le Prophète lui-même comme son successeur. Cette position fut rejetée par la future communauté sunnite, qui désigna Abû Bakr comme premier calife après la mort de Mohammad, malgré les protestations des partisans (*shî'a*) d' 'Alî. Ces derniers faisaient notamment valoir le lien privilégié ayant existé entre 'Alî et le Prophète, et tiennent pour acquis que ce dernier l'aurait même, au travers d'allusions répétées, désigné comme son successeur.² Au sein même de ce groupe, une faction s'insurgea contre le fait qu' 'Alî n'ait pas davantage cherché à faire valoir ses droits à la succession, et cessèrent de

lui apporter leur appui: on les nomma par la suite les "Kharidjites", c'est-à-dire ceux qui sortent (du rang des partisans d' 'Alî). Peu après, cette scission interne se transforma en opposition ouverte et les "sortants" engagèrent une lutte effrénée contre 'Alî, lutte qui se solda par son assassinat en 661 dans le *mihrab* de la mosquée de Koufa, alors qu'il était en train de diriger la prière.

Très proche du Prophète, il fut fortement influencé par ses enseignements. Le Prophète le tenait par ailleurs en haute estime et le considérait comme un véritable guide spirituel menant à la connaissance de la sagesse prophétique. Dans ce sens, le Prophète Mohammad aurait déclaré: "*Je suis la cité de la connaissance et 'Alî est la porte de cette cité*".³ En outre, dans son *Mustadrak*, Nîshâbûrî⁴ indique que le Prophète aurait affirmé à son sujet: "*'Alî est avec le Coran et le Coran est avec 'Alî. Ils ne se sépareront que lors de leur retour au hawd (piscine du paradis)*", ou encore "*Véritablement, 'Alî vient de moi et je viens de lui, il est le walî (maître spirituel) de tout croyant venant après moi*".⁵ Prolongeant les enseignements du Prophète, l'Imâm 'Alî eut par la suite un rôle central dans le développement de la jurisprudence (*fiqh*), la théologie (*kalâm*), l'exégèse coranique (*tafsîr*) et la rhétorique (*balâgha*). Plusieurs titres lui ont été donnés dont l'Imâm (guide, ou "celui qui se tient en avant"), *al-Sâdiq* (le véridique, le sincère), ou encore *al-Murtadha* (l'élus). Avec ses onze descendants, il est considéré par les chiites comme infallible. Il est également défini comme *qutb* ou "pôle spirituel", et se situe au sommet de nombreuses chaînes spirituelles (*salâsil*) de divers ordres mystiques et soufis.

Prolongeant les enseignements du Prophète, l'Imâm 'Alî eut par la suite un rôle central dans le développement de la jurisprudence (fiqh), la théologie (kalâm), l'exégèse coranique (tafsîr) et la rhétorique (balâgha).

Avec ses onze descendants, il est considéré par les chiites comme infallible. Il est également défini comme qutb ou "pôle spirituel", et se situe au sommet de nombreuses chaînes spirituelles (salâsil) de divers ordres mystiques et soufis.



La figure centrale de l'Imâm dans la piété chiite

Au-delà de sa dimension historique, l'Imâm⁶ est une figure religieuse et mystique centrale de la piété chiite en ce qu'il est le dépositaire de vérités ésotériques concernant le sens profond de l'ensemble des révélations

prophétiques faites à l'homme.⁷ Nous touchons ici à un aspect essentiel du chiisme selon lequel au-delà de la lettre de la Révélation apportée par le Prophète Mohammad, il existe également un sens caché et secret que tout croyant doit chercher à saisir. Cependant, incapable de réaliser seul cette entreprise, le fidèle a besoin d'un guide pour l'initier à ses significations cachées. Ce rôle est assumé par l'Imâm⁸, à la fois pôle et guide personnel de chaque croyant lui permettant d'établir un lien avec son Créateur.⁹ Dans ce sens, de nombreux commentateurs chiites l'ont défini comme la "face" (*wajh*) par laquelle Dieu se révèle à l'homme. L'Imâm a donc une double dimension: il faut ainsi distinguer les Douze Imâm qui se sont incarnés dans l'histoire, de l'Imâm dans sa dimension métaphysique, en tant que guide invisible et personnel présent dans le cœur de chaque croyant.

Après la prophétie de Mohammad (*nubûwwa* ou *nobovvat* en persan), il inaugure l'entrée dans le cycle de la *walâya* (ou *velâyat* en persan, l'Imâm étant lui-même qualifié d' "ami" (*walî*) de Dieu) devant aboutir à révéler "l'ésotérique de la prophétie" (*bâtin al-nubûwwa*). L'Imâm est ainsi une sorte de "Coran parlant" qui en explicite les significations profondes et sans qui la Révélation serait condamnée à demeurer dans le domaine du monde sensible et à rester en quelque sorte lettre morte.¹⁰

Nahj-ul-Balâgha (La voie de l'éloquence)

A l'instar des Imâm qui lui ont succédé, 'Alî a transmis de nombreux enseignements sous formes de sermons, citations et lettres, qui ont été en partie compilés dans *Nahj-u-l-balâgha*. Ces écrits

sont strictement basés sur le Coran et ce que lui a transmis le Prophète de son vivant. Dans le sermon 38 de cet ouvrage, il insiste également sur la continuité de sa mission avant et après la mort du Prophète: *"Ma mission est la même qu'au temps du Prophète. Je m'efforcerai d'éradiquer l'impiété et l'injustice, jusqu'à établir un règne de justice et de vérité, - un régime humain et divin"*.

La voix de l'éloquence nous dévoile les aspects principaux de la pensée spirituelle de l'Imâm 'Alî, fruit de réflexions très vastes touchant des domaines aussi divers que la théologie, la cosmogonie, la morale ou encore l'analyse des problèmes de société et des questions relatives à l'organisation de la communauté musulmane après la mort du Prophète.

Les multiples sermons, lettres et aphorismes composant cet ouvrage ont été rassemblés par Al-Sharîf al-Râdî, grand érudit musulman de Bagdad, à la fin du X^e siècle, qui sélectionna par la suite ceux ayant les plus hautes qualités littéraires.¹¹ Il n'est donc en aucun cas exhaustif. En outre, sa compilation ne contient pas les noms des transmetteurs des sermons et paroles rassemblées, et al-Râdî n'a pas non plus évoqué ses sources étant donné qu'elles étaient connues à l'époque et que son but était essentiellement d'édifier et d'inspirer la masse des croyants, et non d'authentifier des manuscrits historiques. Bien qu'il soit considéré comme parfaitement authentique par les chiïtes, le contenu de cet ouvrage ne figure pas dans leurs livres de hadîths incluant généralement les dires et gestes du Prophète et des Imâms. Ces derniers ne le considèrent pas moins comme une source précieuse d'explicitation de certains passages du Coran ou paroles du Prophète. La

question de l'authenticité de cet ouvrage a néanmoins été l'objet de nombreuses controverses, notamment en milieu sunnite. Malgré ces divergences, la qualité exceptionnelle du style et la finesse de l'expression l'a conduit à être considéré comme un modèle d'éloquence (*balâgha*) et un monument littéraire par une grande partie des théologiens musulmans.

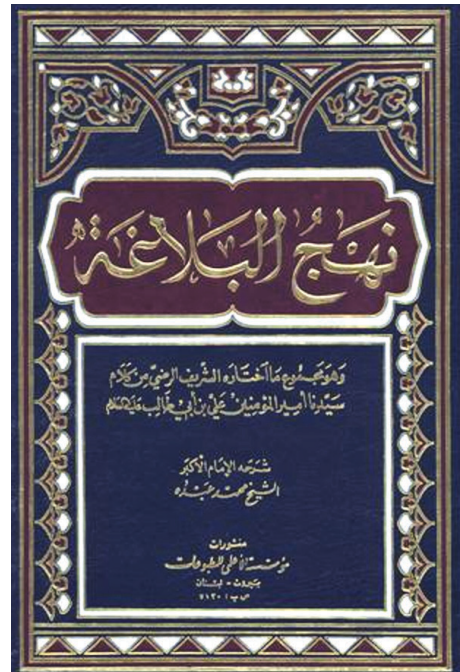
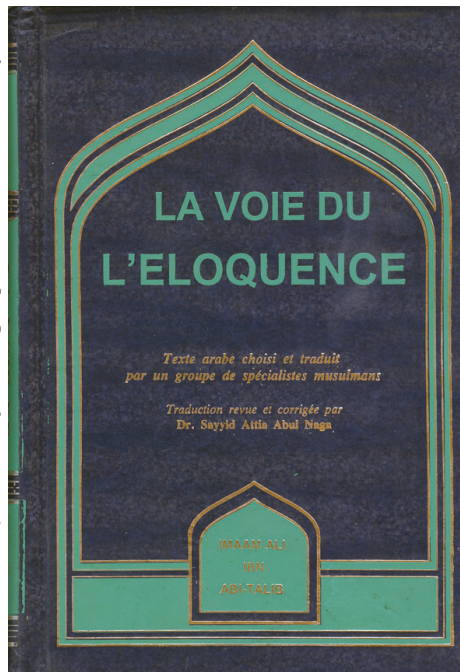
La centralité de l'intellect

De nombreux écrits rassemblés dans *La voie de l'éloquence* insistent sur le rôle central de l'intellect (*'aql*) dans la compréhension et l'assimilation de la substance sacrée de la religion. L'intellect n'est pas ici synonyme de stricte rationalité, mais doit être davantage compris comme un "esprit intellectuel" s'appliquant également à des domaines tels que la morale ou la sensibilité esthétique.¹² Il existe une harmonie indéfectible entre la Révélation et l'intellect: ce dernier doit en effet s'efforcer, en luttant contre les inclinations de l'âme (*nafs*)¹³ au travers de la connaissance de soi et du monde qui l'entoure, à saisir l'esprit et le sens profond du message prophétique. Le texte en soi est silencieux, et il revient à l'intellect de le faire parler et d'en révéler les différents niveaux de significations. L'Imâm 'Alî évoque ainsi que l'un des buts de la Révélation est de dévoiler les "trésors cachés de l'intellect" (*dafâ'in al-'uqûl*). La relation intime existant entre recherche intellectuelle personnelle et Révélation apparaît alors plus clairement: en effet, sa vérité profonde ne peut être saisie que par l'intellect, et parallèlement, toutes les possibilités et "trésors cachés" de l'intellect ne peuvent être mis à jour qu'au travers de la méditation incessante du contenu de la Révélation.

Sa compréhension est cependant

Il faut distinguer les Douze Imâms qui se sont incarnés dans l'histoire, de l'Imâm dans sa dimension métaphysique, en tant que guide invisible et personnel présent dans le cœur de chaque croyant.

Il existe une harmonie indéfectible entre la Révélation et l'intellect: ce dernier doit en effet s'efforcer, en luttant contre les inclinations de l'âme (nafs)¹³ au travers de la connaissance de soi et du monde qui l'entoure, à saisir l'esprit et le sens profond du message prophétique.



Le dhikr renvoie en réalité à toute une philosophie de l'être selon laquelle les hautes connaissances divines sont supposées présentes dans la nature de l'homme, les tourments de l'existence terrestre lui ayant fait peu à peu perdre le souvenir de ce savoir originel.

étroitement liée à un mode d'être particulier: afin d'accéder aux sens cachés des messages prophétiques, il faut se "polir" le cœur de tout vices obscurcissant la vision interne et empêchant de saisir la vérité, et ce au travers d'une pratique continuelle du *dhikr* ou mémoration de Dieu, qui seule permet de dompter l'âme et conduit à l'oubli de son propre ego.

Le *dhikr* et le souvenir de sa nature originelle

Le *dhikr* ou l'évocation constante de Dieu¹⁴ fait en apparence référence à un ensemble de pratiques consistant notamment en la répétition d'un ou plusieurs des 99 noms de Dieu. Il renvoie en réalité à toute une philosophie de l'être selon laquelle les hautes connaissances divines sont supposées présentes dans la nature de l'homme, les tourments de l'existence terrestre lui ayant fait peu à peu perdre le souvenir de ce savoir originel.¹⁵ La pratique du *dhikr* vise dès lors à faire réapparaître à la conscience

ces connaissances enfouies, tel un miroir qu'il faut nettoyer pour qu'il puisse refléter de nouveaux les vérités d'en Haut. On voit dès lors se profiler l'idée de "souvenir" également impliquée par la notion de *dhikr*. Il est donc à la fois une forme de méditation et une pratique visant à la purification de l'esprit, tout en étant également une louange et une glorification de Dieu. Par l'invocation constante de Ses noms, la "rouille" de l'oubli s'efface progressivement et les hautes connaissances divines peuvent de nouveau se refléter dans le cœur du croyant.¹⁶ Le cœur "poli" par le *dhikr* pourra également déchiffrer tous les signes et "voir" la présence de Dieu partout, dans chaque chose et chaque être. Dans ce sens, cette pratique est intimement liée à la quête et à la pratique de la justice dont la mise en œuvre dépasse ici la stricte sphère sociale.

Une conception sacrée de la justice

La notion de justice est également

centrale dans l'œuvre de l'Imâm 'Alî, et revêt une dimension sociale mais également sacrée et spirituelle. Elle est "ce qui met tout à sa bonne place" et en premier lieu l'âme, étant donné que la majorité des injustices vient de ses excès. La justice fait partie de la nature originelle oubliée de l'homme évoquée précédemment, qu'il doit à nouveau "rendre présent" à lui-même en éduquant son âme à lutter contre ses penchants. La première injustice devient dès lors celle que l'homme commet contre sa propre âme en suivant ses bas instincts. Par conséquent, la première étape de l'établissement de la justice consiste en une lutte pour rééduquer sa propre âme (*mujâhadat al-nafs*), étant donné que celui qui n'a pas purifié son propre être et établi la justice au sein de lui-même ne pourra être juste vis-à-vis d'autrui. La quête de la justice est donc d'abord personnelle, et se double de celle de sa première nature oubliée depuis la chute de l'âme dans le corps. Au final, la recherche de la justice doit mener à une véritable identification avec ce qui est juste, et non à seulement faire ce qui est juste. L'Imâm n'appelle donc pas l'homme à faire le bien mais à *être* juste dans tout son être.

Au niveau de la communauté, l'Etat a pour tâche principale de faire régner la justice, d'assurer la paix sociale, de défendre les opprimés et de permettre à tous de vivre selon les enseignements du Prophète. Cependant, l'appareil gouvernemental ne doit en aucun cas devenir un but en soi ou un moyen de réaliser des ambitions personnelles. Afin d'être préservé de toute corruption ou tentation d'abus de pouvoir, le gouverneur doit s'efforcer de se conformer à des vertus humaines comme la compassion ou l'impartialité conçues comme étant autant de reflets des attributs divins, tout

en gardant à l'esprit qu'il n'est rien devant la justice absolue du Créateur - ceci devant l'inciter à être perpétuellement humble et à se considérer comme un "serviteur" et non comme un homme de pouvoir. Par conséquent, la justice doit non seulement conduire à établir une société juste, mais également à se rapprocher du divin et de ses attributs en enracinant en chacun l'*ihsân*, vertu qui consiste à "*adorer Dieu comme si tu le voyais, car si tu ne le vois pas, Lui te voit*".¹⁷

Diffusion et commentaire

Ces enseignements ont fait l'objet de nombreuses réflexions et études en milieu chiite. Le commentaire le plus connu de cet ouvrage est celui d'Ibn Abû al-Hadîd al-Mu'tazilî (XIII^e siècle), mais il fut également commenté par des penseurs et théologiens tels que Muhammad Bâqir ibn Muhammad Taqî Majlisî, Habîbollah Khû'î, ou encore Abû Bakr al-Jawharî. Il connut également une certaine diffusion en milieu sunnite, notamment grâce au Sheikh égyptien Mohamed 'Abduh, haute figure de l'Université Al-Azhar du Caire, qui étudia cet ouvrage en profondeur et décida par la suite de le publier en Egypte accompagné d'un court commentaire rédigé de sa main.

Son authenticité fut cependant remise en question par plusieurs théologiens sunnites, dont Ibn Khallikân au XIII^e siècle. De façon générale, en milieu sunnite, les opinions concernant ces écrits divergent, certains considérant qu'elle est une fabrication partielle (notamment concernant la partie critiquant les trois premiers califes), d'autres, comme Ibn Taymiya ou Yusuf al-Nabahânî, totale, alors que d'autres reconnaissent son authenticité. Certains commentaires ont d'ailleurs été rédigés par des sunnites qui,

La quête de la justice est d'abord personnelle, et se double de celle de sa première nature oubliée depuis la chute de l'âme dans le corps.

La justice doit non seulement conduire à établir une société juste, mais également à se rapprocher du divin et de ses attributs en enracinant en chacun l'ihsân, vertu qui consiste à "adorer Dieu comme si tu le voyais, car si tu ne le vois pas, Lui te voit".

s'ils s'opposent souvent sur l'authenticité de certains passages, n'en admettent pas moins unanimement la valeur littéraire et rhétorique de l'ouvrage. Hors de la sphère musulmane, des chrétiens libanais tels que George Jordac ou encore Polos Salmah tiennent cet ouvrage en haute estime.

Au cours des derniers siècles, de nombreux érudits chiites se sont

également efforcés de prouver l'authenticité de cet ouvrage en retrouvant les chaînes de transmission et l'origine des sources sur lesquelles al-Râdî s'était appuyé. Au-delà de l'ensemble de ces polémiques, Henry Corbin invite le lecteur à ne pas se perdre dans les querelles d'authentification qui, outre leurs motifs bien souvent idéologiques, tendent à évaluer cette œuvre exclusivement à l'aune de son historicité et de la validité de ses sources. Face à cette approche réductrice, il se fait l'apôtre de l'adoption d'une démarche phénoménologique permettant d'en saisir la l'esprit, la beauté, ainsi que la portée spirituelle indéniable qui ne peuvent être réfutés par aucun argument ni preuves historiques.

La voie de l'éloquence présente un horizon de pensée très vaste ayant une portée théologique, sociale et morale, tout en dévoilant une vision de la spiritualité où la religion et la foi sont inséparables de l'action. Véritable miroir de la spiritualité chiite, cet ouvrage révèle ses plus profondes aspirations et sa dimension fondamentalement initiatique, selon laquelle le respect de la loi religieuse littérale (*sharî'a*) ne prend son sens que si elle conduit le croyant vers la *haqîqa*, c'est-à-dire la religion spirituelle intérieure menant à la découverte du sens caché des Révélations. Le sens de l'existence se convertit donc, pour chaque croyant, en un cheminement vers la connaissance de soi au travers de l'Imâm, prélude nécessaire à la connaissance du Créateur et au retour de l'âme à sa patrie originelle. Il invite aussi à changer les regards et à percevoir la réalité extérieure non comme un ensemble de données matérielles, mais comme un phénomène à déchiffrer; un lieu perpétuel d'épiphanie pour qui saura en percevoir les signes.

L'Imâm 'Alî arrache la porte de Kheybar, artiste inconnu, XVI^e siècle, Palais Golestân



Premier sermon de La voie de l'éloquence sur la création de l'univers et des anges

انشأ الخلق انشاء. و ابتداء ابتداء. بلاروية اجالها. ولا تجربة استفادها. ولا حركة احدثها . ولا همامة نفس اضطرب فيها. احوال الأشياء لأوقاتها. ولأم بين مختلفاتها. و غرز غرائزها و الزمها اشباحها عالما بها قبل ابتدائها محيطا بحدودها و انتهائها. عارفا بقرائنها و احنائها. ثم انشأ سبحانه فتق الأجواء و شق الرجاء وسكائك الهواء. فاجرى فيها ماء متلاطما تياره، مترا كما زخاره.

حملة على متن الريح العاصفة، والزعزع القاصفة. فأمرها برده، و سلطها على شدة، وقرنها الى حده. الهواء من تحتها فتيق، والماء من فوقها دفيق. ثم انشأ سبحانه ريحا اعتقم مهبها و ادام مربها. و اعصف مجراها، و ابعد منشأها. فأمرها بتصفيق الماء الزخار، وأثارة موج البحار. فمخضته مخض السقاء، و عصفت به عصفها بالفضاء. ترد اوله الى آخره، و ساجيه الى مائره. حتى عب عبابه، و رمى بالزبد وركامه فرفعه فى هواء منفثق، وجو منفثق. فسوى منه سبع سموات جعل سفلاهن موجا مكفوفاً و علياهن سقفا محفوظا. وسمكا مرفوعا . بغير عمد يدعمها. ولا دسار ينظمها. ثم زينها بزينة الكواكب، و ضياء الثواقب. و اجرى فيها سراجا مستطيرا، و قمرا منيرا فى فلك دائر، و سقف سائر، و رقيم مائر.

ثم فتق ما بين السموات العلا. فملأهن اطوارا من ملائكته. منهم سجود لا يركعون، و ركوع لا ينتصبون، و صافون لا يتزايلون و مسبحون لا يسأمون. لا يغشاهم نوم العين. ولا سهو العقول . ولا فترة الأبدان. لا غفلة النسيان. و منهم امناء على وحيه، و ألسنة الى رسله، مختلفون بقضائه و امره. و منهم الحفظة لعباده و السدنة لأبواب جنانه. و منهم الثابتة فى الأرضين السفلى اقدامهم، و المارقة من السماء العليا اعناقهم، و الخارجة من الأقطار اركانهم، و المناسبة لقوائم العرش اكتافهم. ناكسة دونه ابصارهم. متلفعون تحته باجنحتهم. مضروبة و بين من دونهم حجب العزة و استار القدرة. لا يتوهمون ربهم بالتصوير. ولا يجرون عليه صفات المصنوعين. ولا يحدونه بالاماكن. لا يشيرون اليه بالنظائر.

Il a tiré l'univers du néant, l'a forgé de rien, sans effort intellectuel, ni expérience acquise, ni mouvement actué, ni hésitation ou préméditation.

Il fixa le terme des choses, en harmonisa les divergences, percevant leurs limites, leurs fins, leurs semblables et leurs aspects.

Puis il dégagea les espaces, les distances, les voies et les cours cosmiques et il fit couler les eaux aux vagues houleuses et hautes ; il les fit charger sur les ailes des vents furieux et de la tempête déchaînée.

Puis il ordonna aux vents de renvoyer les eaux, de les brider et de les dompter. L'air s'y livra passage et les eaux s'y déversèrent.

Il créa ensuite un vent stérile en permanence, violent, d'origine lointaine qu'il chargea de faire mouvoir l'eau haute, de soulever les vagues des mers. Ces vents agitèrent fortement les eaux, les dispersèrent dans l'espace et les remuèrent avec fougue.

Puis de ces vagues démontées et écumantes, élevées dans l'air libre et le Cosmos ouvert, il façonna sept cieux dont le plus bas est formé des vapeurs condensées des vagues et le plus haut d'un toit inaccessible et d'une voûte sublime qui flottent sans support ni jointures.

Il orna alors les galaxies d'astres et d'étoiles brillantes. Dans un firmament constellé et mouvant, Dieu fit graviter un soleil éclatant et une lune scintillante.

Puis Dieu dégagea les hauts cieux qu'il peupla d'anges de toutes catégories; les uns se prosternant sans s'agenouiller, d'autres s'agenouillant sans se dresser, d'autres en rangs impacts ou rendant hommage à Dieu sans se lasser; ils ne sont pas assujettis au sommeil, à la distraction des esprits, à la lassitude des corps ou à l'inadvertance de l'oubli.

Les uns sont dépositaires et confidents de ses révélations, porte-parole auprès de ses messagers, exécutants de ses décrets et ordres; d'autres sont protecteurs de ses adorateurs, ou gardiens des portes des paradis.

Quelques-uns ont les pieds fixés dans les profondeurs des terres tandis que leur tête traverse le firmament supérieur; leurs corps émergent hors de tout espace; leurs épaules s'adaptent aux piliers du Trône.

N'osant fixer le regard sur le Trône, ils ont les ailes pliées autour, les voiles de la gloire et les rideaux de la puissance dressés entre eux et leurs inférieurs.

Ils ne conçoivent guère Dieu sous une forme visible, ne lui appliquent aucunement les attributs contingents, ne les délimitent nullement et ne lui reconnaissent pas de pair.

(Traduction de l'arabe au français revue et corrigée par Dr. Sayyid Attia Abul Naga in Nahju-l-balagha (La voie de l'éloquence), édition bilingue Ansariyan in 4e Ed., 2002.) ■

Le mausolée de l'Imam 'Alî à Nadjaf



Sources

- 'Alî ibn Abî-Tâlib, *Nahju-l-balagha (La voie de l'éloquence)*, édition bilingue, traduction de l'arabe au français revue et corrigée par Dr. Sayyid Attia Abul Naga, Ansariyan, 4e Ed., 2002.
 - 'Alî ibn Abî-Tâlib, *Dits de l'imam 'Alî*, Actes Sud-Sindbad, 2000.
 - Corbin, Henry, *En islam iranien, Tome 1: le shî'isme duodécimain*, Gallimard, Tel, 1971.
 - Shah-Kazemi, Reza, *Introducing the Spirituality of Imam 'Alî*, I.B. Tauris Publishers, London, 2006.
- www.imamalinet.net

-
1. Le contenu de cette expression diffère pour les sunnites et les chiites. Dans la doctrine chiite, l'*Ahl al-Bayt* est en général composé du Prophète Mohammad, de sa fille Fâtima, et des douze Imâms. Ils sont également parfois surnommés les «quatorze immaculés» (*tchahârdah ma'sûm*) et font l'objet de dévotions particulières. Ce «plérôme des quatorze» a également nourri les réflexions de nombreux théosophes, notamment dans le domaine de la cosmologie.
 2. Les partisans de 'Alî ont donc été nommés les "shi'ites", terme dérivant du mot "shî'a" signifiant le parti, la faction, et donc par extension "les partisans d'Alî". Au sein même de ce groupe, une faction s'insurgea contre le fait que ce dernier n'ait pas davantage cherché à faire valoir ses droits à la succession, et cessèrent de lui apporter leur appui: on les appela par la suite les «Kharidjites», c'est-à-dire ceux qui sortent (du rang des partisans d' 'Alî).
 3. "*anâ madînatu-l-'ilm wa 'Alî bâbuhâ*", hadîth cité dans Nîshâbûrî, *Mustadrak*.
 4. Hakîm al-Nîshâbûrî était un érudit musulman qui rédigea *Al-Mustadrak 'alaa al-Sahîhain* rassemblant et attestant l'authenticité de nombreux hadîths au début du XI^e siècle.
 5. "*inna 'Alî minnî wa anâ minhu*", *ibid*.
 6. La notion d'Imâm fait ici référence à l'ensemble des Douze Imâms reconnus par les chiites duodécimains.
 7. En effet, selon le Coran, l'ensemble des révélations prophétiques sont reconnues et considérées de manière égale: "*Le Messager a cru en ce qu'on a fait descendre vers lui venant de son Seigneur; et aussi les croyants: tous ont cru en Allah, en Ses anges, à Ses livres et en Ses messagers (en disant): "Nous ne faisons aucune distinction entre Ses messagers". Et ils ont dit: "Nous avons entendu et obéi. Seigneur, nous implorons Ton pardon. C'est à Toi que sera le retour"*", (2:285).
 8. Les Imâms sont au nombre de douze pour les chiites duodécimains majoritaires en Iran et en Irak, et de sept pour les ismaéliens qui sont davantage présents en Inde, au Pakistan, en Syrie ou au Yémen.
 9. "*Il symbolise la réalité essentielle de l'homme, son Alter Ego spirituel, d'où la sentence "Celui qui meurt sans connaître son Imâm (c'est-à-dire sans connaître son Soi), meurt de la mort des inconscients"*", in Daryush Shayegan, Henry Corbin, *la topographie spirituelle de l'Islam iranien*, Editions de la différence, 1990. Il a également une fonction hiérophanique et est le "pôle du monde" ou "pôles des pôles" sans lequel l'existence terrestre ne pourrait subsister un instant de plus", *Ibid*.
 10. Si le Prophète a "fait descendre" (*tanzîl*) le Coran, l'Imâm a pour rôle de reconduire le croyant à sa signification première et originelle, qui se situe à un niveau ésotérique (*ta'wîl*) dont le nom vient de la racine arabe "*awwala*" et implique l'idée de reconduire, ou de faire remonter quelque chose à son origine. Sans les Imâms, la Révélation serait donc confinée à son sens littéral et extérieur, et les croyants se limiteraient à en suivre aveuglément la "lettre" sans en comprendre le sens profond.
 11. L'ordre n'est donc en aucun cas chronologique et de nombreux sermons ne sont en réalité que des fragments de discours beaucoup plus longs.
 12. L'intellect ne doit pas être confondu avec la raison qui n'en constitue qu'un des modes. Il comporte une dimension rationnelle mais également spirituelle dont la Révélation révélera à l'homme toute la profondeur. L'intellect est donc ici conçu comme l'organe capable d'accéder à la vision des réalités transcendantes, alors que la raison est de nature discursive et ne recourt qu'à la logique en se limitant à la formulation de concepts de ces réalités.
 13. Il s'agit avant tout de combattre ses caprices et son individualisme, ou l'ensemble des penchants susceptibles de l'éloigner de la connaissance évoqués dans le Coran sous le terme de *hawâ*. Il ne faut donc pas combattre l'âme en elle-même mais rediriger son énergie pour en faire un auxiliaire de l'intellect dans la recherche de la connaissance.
 14. En réalité, le terme *dhikr* est d'une infinie complexité: il renferme les notions d'évocation, de souvenir, de glorification, d'incantation, de récitation...
 15. Ces connaissances innées auraient été insufflées à l'homme par le souffle divin qui a "soufflé" en lui son âme: "*Puis il lui donna sa forme parfaite et lui insuffla de son esprit*" (Coran, 32:9).
 16. Dans *Nahj-ul-Balâgha*, l'Imâm 'Alî décrit le *dhikr* comme un "*polissage pour les cœurs*" (*jilâ'an lil'qulûb*) grâce auquel on "*entend après avoir été sourd, voit après avoir été aveugle*".
 17. D'après un Hadîth de Gabriel, paroles du Prophète Mohammad interrogé par l'ange Gabriel.
 18. Nous pouvons notamment citer *Masâdir Nahj-ul-balâgha wa asâniduh* (Les sources de la Voie de l'Eloquence et ses preuves d'authenticité) par 'Abd al-Zahrâ al-Husaynî al-Khâtib, ou encore *Madârik Nahj-ul-balâgha* (Les sources documentaires de *La Voie de l'Eloquence*) par 'Abdallah Ni'ma réfutant l'argument de certains alléguant qu'al-Râdî lui-même en serait l'auteur.

Les îles Iraniennes du Golfe Persique

Mortéza JOHARI



L'île d'Ormuz

L'île d'Ormuz (Hormoz) est située près du détroit du même nom entre le Golfe Persique et la mer d'Oman.

Elle fait partie des îles volcaniques du Golfe Persique. De forme ovale, son périmètre mesure près de 17 km. A la surface de l'île, on peut apercevoir des collines dont la hauteur ne dépasse pas les 90 mètres, à l'exception d'une montagne située au milieu de l'île dont le sommet culmine à 210 m. Par rapport à celui de Bandar Abbas, son climat est plus doux et comporte également des pluies hivernales.

Les mines de boue rouge d'Ormuz font partie des plus riches et des plus pures au monde, et s'exploitent facilement. En outre, le sel que l'on y trouve est également supérieur du point de vue de sa composition et de sa pureté. Le minerai de boue rouge est l'un des plus rentables d'Iran, faisant de cette île un enjeu stratégique en temps de guerre ou de conflit.

Les pentes des côtes Sud et Est de l'île sont dures et abruptes, alors que celles des côtes Nord et Ouest sont moins escarpées et plus douces car la profondeur de l'eau y est moins importante.

On peut aussi visiter les ruines de Nahr-e Qadîm situées au Nord de l'île, près de la citadelle portugaise,



L'île de Qeshm

et qui furent construites à l'époque des sassanides.

L'île de Lârak

L'île de Lârak est située à 19 km d'Ormuz, à 12 km de Qeshm et à 40 km de Bandar Abbas. De forme ovale, elle s'étend sur 11 km et sa largeur est de 7,5 km. Cette île est majoritairement montagneuse excepté une partie longiligne située au Nord et Nord-Est. Son plus haut sommet culmine à 155 mètres. La roche des montagnes est riche en minerai de fer. L'île abrite également deux villages.

La terre de l'île de Lârak est majoritairement cultivable, mais sa population se consacre davantage aux activités liées à la pêche. Deux espèces de poisson (*mâhî koul* et *mâhî sangsar*) sont abondantes sur les rivages de l'île. L'approvisionnement en eau potable est assuré par la présence de plusieurs

réserves d'eau et des puits.

On y trouve également deux mines de sel et une mine de boue rouge, dont la qualité est cependant moindre que celles présentes sur l'île d'Ormuz. On y trouve également un édifice construit à l'époque de la domination portugaise dans le Golfe Persique, du début du XVI^e siècle au milieu du XVIII^e siècle.

L'île de Qeshm

Qeshm est la plus grande et la plus peuplée des îles iraniennes. Elle mesure 115 km de long et sa largeur varie de 10 à 35 km, et son périmètre est de 275 km. Elle est située à 19 km de l'île Ormuz et à 12 km de Lârak. On y trouve des pierres de chaux sur des pentes abruptes tout le long du rivage, certaines étant près du bord et d'autres plus éloignées du rivage. Le sommet le plus haut de cette île s'appelle Kîsh Kûh; situé à l'est de la ville de Basaïdu, sa hauteur ne dépasse pas les



L'île de Hengâm

350 m.

Le climat de l'île est plus doux que celui des autres îles du Golfe Persique et son eau est sensiblement plus douce que celle des îles voisines, ce qui y a facilité l'installation de populations locales.

Cette île fut affectée par un important tremblement de terre en 1922 à la suite duquel 124 personnes trouvèrent la mort et les 31 villages et les 40 mosquées qu'elle abritait furent détruits. La citadelle de Qeshm construite par les Portugais, les ruines des barrages, les grandes réserves d'eau, les cimetières, les ruines Turân-Sahahî, comptent parmi les sites historiques de l'île de Qeshm.

Le sel de l'île est très blanc et comestible. On y trouve également de la terre rouge et du plomb.

L'île de Qeshm est située dans la province de Hormozgân. Les îles de Hengâm, Lârak et Ormoz sont également situées aux alentours de Qeshm. La ville

de Qeshm est située à l'extrémité Est de l'île. Au cours de ces dernières années, l'île de Qeshm a développé ses activités portuaires et ses échanges avec l'extérieur tout en augmentant considérablement ses infrastructures commerciales, ce qui lui a permis de connaître une croissance économique importante.

L'île de Hengâm

Située au sud de Qeshm, cette île, d'une longueur de 9,8 km et d'une largeur qui va de 3 à 6 km a, comme tant d'îles de cette région, connu plusieurs dominations et fut gouvernée par différentes dynasties au fil des siècles. Son périmètre mesure près de 50 km. De forme relativement conique, elle s'étend du nord-est au sud-ouest. Les rivages de cette île sont dentelés et descendent en pente douce vers le Golfe. La profondeur de l'eau aux alentours de l'île permet aux barques et bateaux de plaisance d'y jeter l'ancre, en

particulier dans les bassins du nord de l'île où la profondeur de l'eau est de 10 à 15 mètres. Le plus haut mont de cette île, le mont Mitra, culmine à 106 mètres. Le climat est chaud et humide et l'eau de pluie permet de constituer des réserves d'eau potable. L'île de Hengâm est située à 60 km de Lârak, 55 km de Qeshm et 50 km de l'île d'Alghanam. Le lieu est favorable à la pêche et on y trouve de nombreuses espèces de poisson. Cette île possède des mines de sel cristallisé, de plomb et d'argile.

L'île de la Grande Tomb

Cette île située au sud de l'extrémité est de Qeshm est célèbre dans l'histoire pour ses pêcheurs de perle, qui d'ailleurs continuent d'exercer leur métier de père en fils. Aujourd'hui encore, la pêche des perles demeurent aussi importante que celle du poisson dans cette île dont le plus point culminant se situe à 53 mètres au dessus du niveau de la mer. L'agriculture est peu développée et l'eau des puits y est légèrement amère. Cette île possède un petit phare.

L'île de la Petite Tomb

Cette île, toujours citée avec la Grande Tomb, est située à 12 km à l'est de cette dernière. Elle n'est pas habitée et son plus haut point culmine à 35 mètres au dessus du niveau de la mer.

L'île d'Abû Moussa

L'île d'Abû Moussa est située entre le port de Lengeh et Dubaï et s'étend sur une superficie de 4,5 km. Sur l'île, une chaîne de montagnes rocheuses dont le sommet, Kouh-e-Halvâ (La Montagne Douce) culmine à 110 mètres. Ses

habitants vivent de la pêche des perles, du poisson et d'un peu d'agriculture. Cette île possède des mines d'argile et de bons pâturages.

L'île de Sîrî

Cette petite l'île située au milieu du Golfe Persique s'étend sur 7 km et sa largeur est de 4 à 7 km. Elle est située à 35 km de Farur, 76 km de Bandar Lengeh, et 50 km de l'ouest de l'île Abû moussa. Son plus haut point est situé à 15 m au dessus du niveau de la mer. Les habitations de l'île sont faites de pierres et elle possède plusieurs vieilles mosquées, un centre de pêche de poisson et de perles, ainsi qu'un centre commercial. On trouve également facilement de l'eau douce sur cette île.

L'île de la Grande Fârur

Cette île est située au nord de Sîrî et au sud-ouest du port de Lengeh. Elle mesure 7 km de long et de 4 à 5 km de large. Elle est formée d'une masse volcanique dont la traîne et la continuation vers le nord apparaissent sous forme de rochers marins, situés à une faible profondeur au sud-est, et célèbres sous le nom de la Petite Fârur. Son plus haut sommet culmine à 145 m. Fârur possède deux villages, l'un au sud et l'autre à l'ouest de l'île.

Les pentes de ses rivages sont abruptes et les falaises sont en moyenne à une hauteur de dix mètres. Pourtant, cette île possède également quelques plages à l'inclinaison douce au sud et à l'ouest. Le fond de la mer est pierreux ou sablonneux, il est donc difficile d'y jeter l'ancre. L'intensité du flux et reflux y est également important.

Aujourd'hui encore, sur l'île de la Grande Tomb, la pêche des perles demeurent aussi importante que celle du poisson.

Les habitations de l'île de Sîrî sont faites de pierres et elle possède plusieurs vieilles mosquées, un centre de pêche de poisson et de perles, ainsi qu'un centre commercial.



L'île de la Petite Fârur

Cette île est en réalité un ensemble de rochers marins de 37 m de haut et d'un diamètre moyen de 1,5 km, situés à 15 km du sud de la Grande Fârur. La Petite Fârur est inhabitable.

L'île de Kîsh

D'après les documents historiques, l'ancien nom de Kîsh était Kiân et cette île était dans l'Antiquité une voie commerciale très importante et un lieu d'échanges entre les Indo-iraniens et les Mésopotamiens. On peut aujourd'hui visiter les vestiges de l'ancienne ville de Kîsh, située au nord de l'île. Kîsh a joué un rôle central lors de la campagne d'Alexandre le Macédonien.

L'île de Kîsh dispose d'une rade et de plusieurs puits d'eau douce. De forme ovale, elle s'étend sur près de 85 kilomètres carrés, avec une longueur de 15 km et une largeur de 7 km. La

population vit du tourisme, de la pêche et de la construction navale.

L'île de Hendurâbi

Son nom est dérivé du mot persan "*Andar âbî*" qui signifie "à l'intérieur des eaux". Cette île se nommait précédemment Darâb, qui a le même sens. Elle est couverte d'une chaîne de montagnes peu élevées qui culminent à 31 mètres. Il est difficile d'aborder cette île par l'est et le nord-ouest en raison des nombreux rochers, et seuls les bateaux et les petits navires peuvent s'approcher de ses rivages. L'île de Hendurâbi est située à 28 km de l'île de Kîsh. Elle possède en son centre une vallée dotée de quatre villages. Sa longueur est de 24 km et sa largeur de 5 km. La majorité des bords de l'île sont dentelés et pierreux.

L'île de Khârk

Depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui,

cette île a eu une grande importance du fait de sa proximité avec les ports de Rig et de Boushehr. Depuis 1958, l'île de Khârk est le deuxième port d'exportation pétrolière iranien (le premier étant Mâhshahr), ceci en raison de la facilité d'abordage des grands pétroliers. Khârk est également le port d'exportation du pétrole de Gâchsarân.

L'île de Khârk fait partie de la province de Boushehr. Elle est située à 37 km du sud-est du port de Gonaveh et à 35 km du port de Rig. Elle s'étend sur 8,5 km et sa largeur est de 3,5 km. Son plus haut point culmine à 87 mètres. Il n'y a pas de rivière ou de ruisseau dans l'île de Khârk à proprement dit, mais les inondations printanières se fondent en des ruisseaux saisonniers secs les autres saisons. L'île possède par ailleurs quelques qanâts et sources.

Le climat de Khârk est, comme partout ailleurs dans le sud de l'Iran, très chaud, mais l'île étant située face aux vents marins, son climat est donc légèrement plus doux en comparaison des autres îles.

L'île de Khargo

Cette île située au nord-ouest de l'île de Kharg s'étend sur une longueur de 4,5 km et une largeur de 700 mètres. L'île est parfaitement plate et en raison de la faible profondeur de l'eau, seules les barques peuvent s'en approcher.

L'île de Lâvân

Cette île située à 28 km de l'ouest de Nakhiloo appartient à la province de Bushehr. Elle possède quatre bornes principales d'exportation de pétrole brut. Sa surface mesure près de 76 km carrés, et elle est la plus grande île iranienne après Kîsh et Qeshm. Le climat est chaud et humide. La seule marchandise

exportable de l'île est la perle.

L'île de Minoo

Cette île appartient à la province du Khuzestân et est proche de la ville d'Abadan.

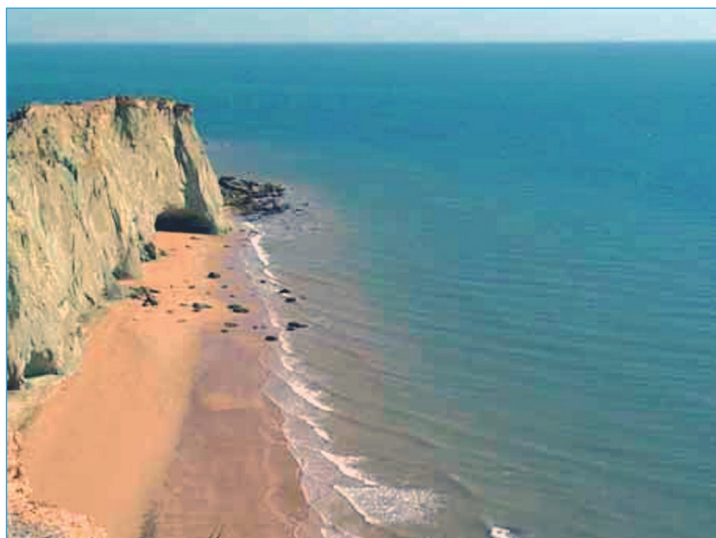
L'île de Shatvar

Cette île située à près de 1,5 km du sud-est de l'île de Lâvân, mesure 1,7 km de long et 800 mètres de large. Inhabitée par l'homme, elle est un important habitat pour la faune du Golfe Persique. Cette île est depuis 1987 déclarée zone protégée par l'Organisation de la Protection Environnementale nationale.

Liste des autres îles iraniennes inhabitables du Golfe Persique

Forurgân, Abbâsak, Shif, Omolkarm, Nakhiloo, Ommosileh, Guerme, Bouneh, Dârâ, Ghâbre Nâkhodâ, Moulyat, Sedandoon, Motâf, Morghî, Cherâghî, Jonoubî, Rostam, Sheikh Shoeyb, Shomâlî... et d'autres plus petites îles. ■

Il n'y a pas de rivière ou de ruisseau dans l'île de Khârk à proprement dit, mais les inondations printanières se fondent en des ruisseaux saisonniers secs les autres saisons. L'île possède par ailleurs quelques qanâts et sources.



L'île d'Hormoz

ERRATA: Ce texte vient remplacer l'article *L'effet du vrai et la quête identitaire dans* *Enfance de Nathalie Sarraute* d'Isabelle Coitoux que nous avons publié par erreur sous le nom de Samira FAKHARIAN dans le numéro précédent.

Enfance de Nathalie Sarraute

" Une autobiographie contournée, évitée et pourtant renouvelée "

Samira FAKHARIAN
Sommayeh DJABBARI

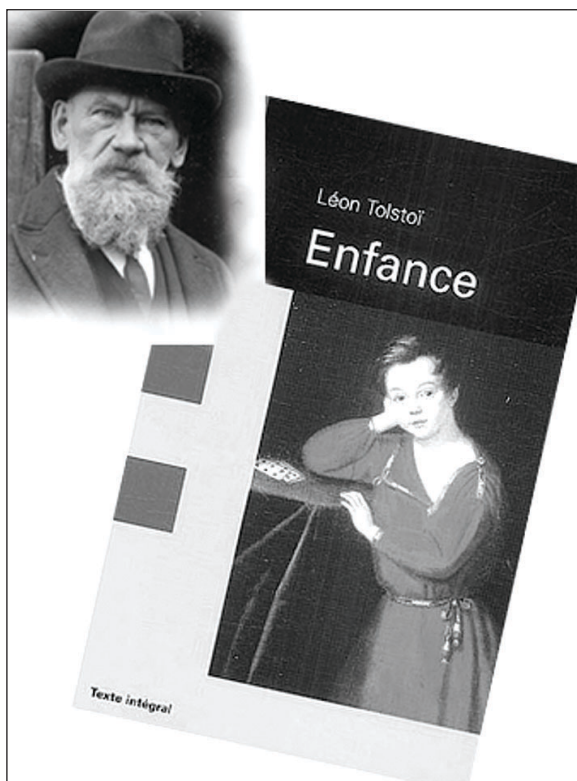
"Aujourd'hui comme hier à l'école communale, je n'aime pas ces étalages de soi-même et je n'ai pas l'impression qu'avec *Enfance* je me suis laissée aller. Comme dans *Tropismes*, ce sont plutôt des moments, des formes de sensibilité. Je n'ai pas essayé d'écrire l'histoire de ma vie parce qu'elle n'avait pas d'intérêt d'un point de vue littéraire,

et qu'un tel récit ne m'aurait pas permis de conserver un certain rythme dans la forme qui m'est nécessaire."¹

Nathalie Sarraute est âgée de quatre-vingt-trois ans lorsqu'elle publie cette œuvre autobiographique où elle applique à ses souvenirs d'enfance la méthode d'investigation, comme dans ces ouvrages romanesques. Dans cette œuvre, Nathalie Sarraute tente de trouver l'enfant qu'elle fut entre deux et douze ans. Natacha, surnommé "Tachok", est une enfant ballottée entre deux pays (la France et la Russie), et de ce fait partagée entre deux langues. De plus, ses liens affectifs oscillent entre ses parents: une mère lointaine et de plus en plus distante qui est restée à Saint-Petersbourg et qui a avec sa fille des relations presque indifférentes, et un père attentif, exilé à Paris, auprès de qui s'interpose cependant une belle-mère d'une froideur souvent perfide et que sa mère lui interdit d'appeler Maman-Véra.

Dans ce livre, il ne s'agit pas d'un récit strictement chronologique mais d'un texte qui regroupe en 70 petites et brèves séquences discontinues des souvenirs-sensations. Chaque séquence explore les soubresauts de la conscience de la fillette: répulsions et passions enfantines, joie, tristesse, angoisse provoquée par une phrase, un geste, un mot..., les tropismes qui provoquent une réaction positive ou négative chez la petite Nathalie.

L'une des originalités de ce livre réside dans le

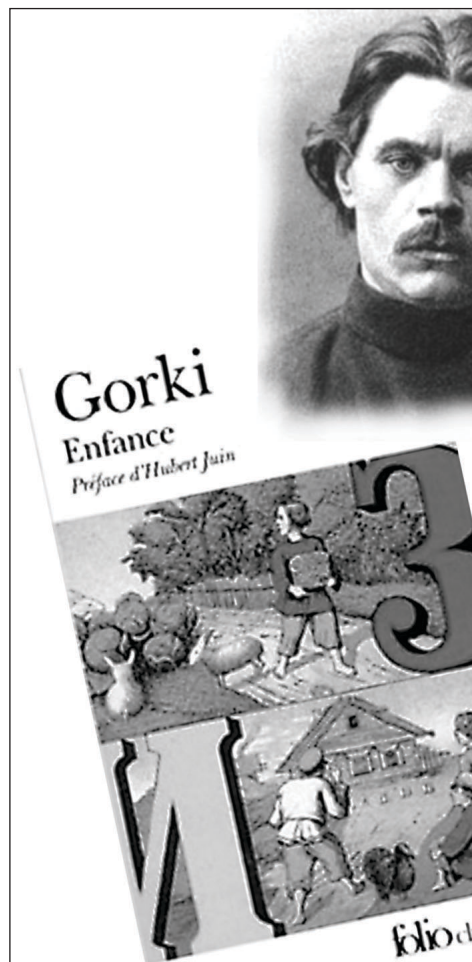


dédoublément de la narratrice. Deux voix y présentent des événements de l'enfance: l'une raconte (le "je"), l'autre critique et observe en remettant en cause l'authenticité d'une telle entreprise qui consiste à recomposer le passé. Cette voix pourchasse les stéréotypes, se gausse de la joliesse dans laquelle glisserait aisément tel ou tel épisode; ce qui conduit à préciser le jeu entre le personnage enfant et le narrateur adulte. Grâce à ce système des deux voix, Sarraute déjoue les pièges ordinaires de l'autobiographie.

Le titre choisi s'inspire d'une tradition littéraire russe: *Enfance* de Tolstoï en 1852 et *Enfance* de Gorki en 1913.

A première vue, *Enfance* semble aller à l'encontre des recherches antérieures de l'écrivain, fondées sur l'exploration de "tropismes".² Le souvenir d'enfance, par opposition, pourrait apparaître comme du déjà nommé, du "tout cuit", et la rédaction d'une autobiographie comme un renoncement, une mise à la retraite. Mais la narratrice bouleverse par différents moyens les limites de l'autobiographie traditionnelle et continue la démarche qu'elle avait adoptée dans *Tropismes*.

Nathalie Sarraute définit ainsi son projet: *"J'ai eu envie, simplement, de faire revivre quelques instants qui étaient généralement animés de ces mouvements que je cherche toujours à saisir, parce que c'est eux seuls qui donnent un certain rythme, un certain mouvement à mon écriture et qui me donnent l'impression ...qu'elle vit, qu'elle respire."*³ Ainsi on peut lire dans les dernières lignes du livre: *"Je ne pourrais plus m'efforcer de faire surgir quelques moments, quelques mouvements qui me semblent encore intacts, assez forts pour se dégager de cette couche protectrice qui les conserve, de ces épaisseurs blanchâtres, molles, ouatées qui se défont, qui disparaissent avec l'enfance..."*



Il s'agit donc pour l'auteur de formuler ce qui était resté informulé, "*hors des mots*", d'explorer ce qui est "*encore tout vacillant*". Elle veut fixer, palpiter et "*parcourir avec les mots des petits bouts de quelque chose d'encore vivant, avant qu'ils disparaissent*"; et cela pour fixer, peut-être, son identité encore en mouvement.

En recherchant les "tropismes" et les sensations, Nathalie Sarraute suit l'ordre et l'importance qu'ont les événements dans la mémoire. Le temps est traité à rebours de la chronologie réaliste, et cela pour mieux adhérer à la perception enfantine. La durée des événements n'est pas objective mais subjective, retracée de l'intérieur. Un fait, aussi minime soit-il, peut prendre une grande



place dans la mémoire en fonction de ce que l'enfant a ressenti. Quelques fois des pans entiers de la mémoire sont obscurcis par un détail qui prend une importance démesurée. Par exemple, l'enfant a tout oublié de son séjour chez ses grands-parents du fait du ton sur lequel leur père leur a parlé lors de leur arrivée: "Mais on dirait que ce moment-là, tellement violent, a pris d'emblée le dessus sur tous les autres, lui seul est resté."⁴

La discontinuité et le morcellement propres à *Enfance* constituent un facteur de vraisemblance. La notion du temps qu'ont les enfants n'est pas celle des adultes, et ce procédé reflète l'état d'une conscience encore inachevée. C'est ce point de vue que l'auteur-narrateur tente de retrouver: il s'agit de reconstituer la spécificité de cette conscience. Le travail de remémoration glisse ainsi des faits extérieurs vers les mouvements intérieurs, vers les "tropismes" que Sarraute exploite dans son œuvre.

Ainsi, la narratrice adhère aux pensées et aux sensations de l'enfant, dont elle mime

le mouvement dans une sorte de monologue intérieur au présent, toujours enchâssé dans le dialogue avec le double.

Le dédoublement de la voix narrative constitue la principale originalité de la forme choisie par Nathalie Sarraute. Elle met en scène le travail de la remémoration à travers le dialogue de deux voix auxquelles le lecteur est confronté dès les premières lignes du texte. Cette deuxième voix assume plusieurs fonctions. Elle aide au surgissement du souvenir, joue un rôle maïeutique forçant la narratrice à aller plus loin, à dépasser les interprétations trop euphoriques, à éviter des "raccords" et des "replâtrages". Le double introduit aussi le soupçon sur l'exactitude du souvenir, sur la sincérité de la formulation. Il met en garde contre l'emphase, le lyrisme, le "tout cuit" de la narration. Il contrôle et éclaire les mécanismes de la mémoire; bref, il se fait le garant de l'authenticité et de la véracité.⁵ Voici quelques exemples:

"-Ne te fâche pas, mais ne crois-tu pas que là, avec ces roucoulements, ces pépiements, tu n'as pas pu t'empêcher de placer un petit morceau de préfabriqué... c'est si tentant... tu as fini un joli petit raccord, tout à fait en accord..."

"-Oui, je me suis peut-être un peu laissée aller..." (Enfance, p.20)

"-Tu sentais cela vraiment à ce moment?" (p.39)

"-Fais attention, tu vas te laisser aller à l'emphase..." (p.166)

"En es-tu sûre?" (p.216)

Le texte de Nathalie Sarraute se veut, donc, aussi vrai que possible. L'identité de Sarraute n'est pas encore fixée, elle est en proie à une foule de méditations externes, car en tant qu'enfant, l'autobiographie en devenir ne bénéficie pas encore du recul, de l'objectivité. Comme le dit Lejeune: "Même si ce n'est qu'un mime, ce contrôle (de la voix critique) fait échapper le récit à

l'assertion, il lui donne l'allure d'une recherche en mouvement".

Et cette "*recherche en mouvement*" peut-être conçue comme étant l'équivalent d'une quête identitaire, poursuite typique du processus autobiographique. Car si Sarraute effectue une analyse rétroactive de son enfance en servant de cette seconde voix critique, il est possible de dire qu'elle cherche à recréer ses souvenirs, à redéfinir l'enfant qu'elle a été de façon plus juste. Comme si elle cherchait à défier le tremblé de sa mémoire, comme si en se justifiant elle-même elle parvenait à une identité plus vraie. Elle retrouve peut-être ainsi l'équilibre absent lors de son ballotement entre ces deux pays, ces deux langues et ces figures parentales.⁶

Nathalie Sarraute est un écrivain novateur, selon certains d'avant-garde, et elle aborde là un genre classique apprécié du grand public. Mais surtout, le

récit d'un destin accompli semble tout à fait étranger à cet écrivain qui s'est toujours penché sur ce qui va advenir, sur la réalité encore inconnue, sur "*le bouillonnement confus où nos actes et nos pensées s'élaborent*".

Bien sûr, l'une des originalités du livre réside dans la "dialoguisation" du récit autobiographique. Un dialogue de ce genre n'est ni classable parmi les dialogues intérieurs, qui confrontent les instances psychiques, ni parmi les dialogues extérieurs qui mettraient en présence des interlocuteurs distincts. Il introduit donc la fiction et l'allégorie au niveau de la narration, sinon à celui du narré. Cependant, cette forme du dialogue permet à l'auteur d'éviter la brutalité de l'autobiographie littérale. Elle offre surtout une stratégie victorieuse à l'égard du lecteur, dont toutes les objections sont programmées, désarmées, surmontées par la voix du double. L'autobiographie est ici contournée, évitée et pourtant renouvelée. ■

1. Nathalie Sarraute, "Entretien avec Pierre Boncenne", *Lire*, n°94, juin 1983, p. 90.

2. Le premier texte de N.S., publié en 1939, est intitulé *Tropismes*. Pour Nathalie Sarraute, les tropismes (ce que l'on a aussi appelé *sous-conversation*) sont ces "*mouvements indéfinissables qui glissent très rapidement aux limites de notre conscience; ils sont à l'origine de nos gestes, de nos paroles, des sentiments que nous manifestons, que nous croyons éprouver et qu'il est impossible de définir. Ils me paraissaient et me paraissent encore constituer la source secrète de notre existence.*" (Sarraute, *L'Ere du soupçon : Essais sur le roman*)

3. Transcription de l'entretien initial, *Enfance*, Audilivre, Audivis, 1986

4. Sarraute, Nathalie, *Enfance*, Paris, Gallimard, 1983, p.56

5. Voir *L'autobiographie* de Jacques Lecarme, Eliane Lecarme-Tabone . p. 202

6. Cf. www.ipfw.edu/ilcs/WIF

Bibliographie

-Decote, George (Dir.), *Itinéraire littéraire XXème siècle*, Hatier, Paris, 1991.

-Dugast-Portes, F., sous la direction de Mitterand, H., *Le nouveau roman: Une césure dans l'histoire du passe*, Nathan Université, 2001.

-Lecarme J. et Lecarme-Tabone E., *Autobiographie*, Armand Colin, 2004.

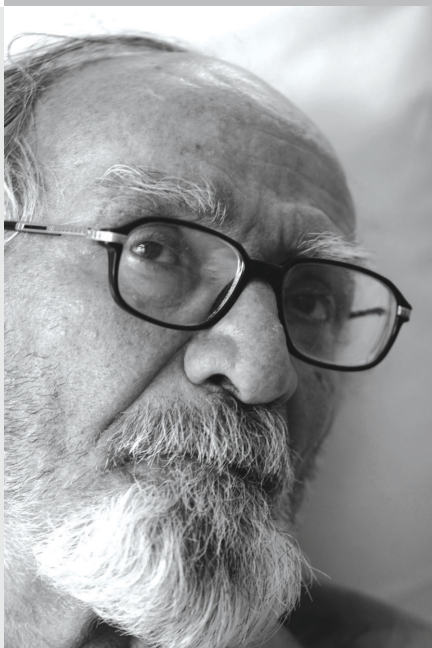
-Lestot, A., *L'autobiographie (de Montaigne a Nathalie Sarraute) - groupement de textes (oral de français)*, Hatier, Paris, 1993.

-Sarraute, Nathalie, *L'Ere du Soupçon: Essais sur le Roman*, Paris, Gallimard, 1956.

-Sarraute, Nathalie, *Enfance*, Paris, Gallimard, 1983.

-Viegnes, M., *Profil littérature, histoire littéraire: Le théâtre: Problématiques essentielles*, Hatier Parascolaire, 2001

-Lire, juin 1983, No.94.



Entretien avec Esmâ'il Fassîh

Saeed KAMALI DEGHAN

Quand il fut décidé que je prendrai soin d'Esmâ'il Fassîh à l'hôpital, je ne pensais pas un seul instant entendre de sa propre bouche ce que tant de journalistes à l'affût attendaient: les inédits de Fassîh par lui-même. C'est pour cela que même si je savais pertinemment que l'hôpital n'est pas l'endroit rêvé pour une interview, et que l'état de Fassîh ne lui permettait pas de trop se dépenser, je saisis l'occasion et quand il se mit à parler, je lui demandais la permission d'écrire ce qu'il racontait.

Cela fait plus d'une semaine que Fassîh est hospitalisé à l'hôpital spécialisé de la Compagnie Pétrolière Nationale d'Iran, une compagnie pour laquelle il a travaillé de nombreuses années. Pourtant, le personnel hospitalier ne semble jamais avoir entendu parler ni de lui ni de ses romans.

Depuis que cette interview a été publiée, l'hôpital est devenu un lieu de visite privilégié pour un grand nombre d'admirateurs de Fassîh, tous ceux qui ayant pu autrefois trouver le numéro de téléphone de Fassîh au prix de mille difficultés, s'étaient vus jusqu'alors opposer un refus poli. Pourtant, Fassîh reste l'homme que ses proches ont toujours décrit: aimable, doux, solitaire et un peu timide. Fassîh s'inquiète actuellement pour son dernier livre. Il fait partie de ces perpétuels inquiets que décrit Proust dans *Le côté*

de Guermantes: " Jamais le monde ne saura tout ce qu'il leur doit et surtout ce qu'eux ont souffert pour le lui donner. Nous goûtons les fines musiques, les beaux tableaux, mille délicatesses, mais nous ne savons pas ce qu'elles ont coûté, à ceux qui les inventèrent, d'insomnies, de pleurs, de rires spasmodiques, d'urticaire, d'asthmes, d'épilepsies, d'une angoisse de mourir qui est pire que tout cela"¹.

S'il fallait nommer l'un des écrivains les plus actifs et dans le même temps les plus méconnus de l'époque contemporaine, Esmâ'il Fassîh viendrait sans doute en tête. Un écrivain qui, contrairement au nombre impressionnant du tirage de ses livres et au beau milieu des convulsions de la renaissance littéraire iranienne, n'a accordé qu'une unique interview datant de 1993 au magazine littéraire *Kelk*. Il est également réputé parmi les gens de lettres pour son côté sauvage et solitaire et sa vie de reclus. Sa vie et ses expériences demeurent donc très peu connues du public. Deux raisons ont probablement éloigné Fassîh de la scène littéraire nationale et l'ont poussé à écrire en solitaire: la douleur qu'il éprouva à la suite du décès de son épouse survenu durant les premières années de sa vie aux Etats-Unis, et sa volonté de rester éloigné des

complots littéraires et des arrangements mercantiles. Bien qu'elle ait fait de lui un des écrivains contemporains les plus productifs, cette réclusion volontaire a contribué à l'écarter plus que de raison de la scène littéraire et de la jeune génération qui tend à méconnaître son œuvre.

Esmâ'il Fassîh, appelé Nâsser par sa famille et ses amis, raconte ainsi sa jeunesse: *"Je suis né en 1934. J'étais le dixième enfant d'Arbâb Hassan et l'on vivait dans le quartier de Darkhoongâh à Téhéran. Mon père avait près du carrefour Shâhpour une petite épicerie, et une grande maison avec deux cours près du carrefour de Gueloubandak. Mes grands frères, qui étaient mariés, vivaient là-bas. Ma sœur empruntait parfois des livres et elle me les lisait, je me rappelle notamment d'Alexandre Dumas. Après la mort de mon père et la répartition de ses biens, j'ai refusé de prendre ma part. Ma mère me donna 3200 tomans et avec cette somme, je partis aux Etats-Unis."*

Quand je lui dis qu'aujourd'hui, un œuf coûte près de cent tomans, il continue ainsi: *"Je suis allé de Téhéran à Istanbul avec soixante-dix tomans en trois jours. Après Istanbul, j'ai pris l'Orient Express jusqu'à Paris et de là-bas, je pris l'avion le moins cher que je pus trouver pour New York. Avant d'y aller, j'avais obtenu de l'ambassade américaine de Téhéran un droit d'inscription à l'université et quand je suis arrivé aux Etats-Unis, j'ai d'abord été à New York puis je me suis installé dans le Montana pour m'inscrire au Montana State College. J'ai étudié la chimie pendant quatre ans et comme j'étais bon en anglais, je travaillais les fins de semaine pour l'université. Mon professeur principal, qui m'appréciait, me demanda un jour: "Do you know how to wash the test tubes?" et je lui répondis "Sure, I knew how to wash the test tubes*

since I was four years old." Ainsi, je travaillais jusqu'à la fin de l'année et réussis à m'acheter une voiture. Après l'obtention de ma maîtrise en chimie, je suis allé en voiture jusqu'en Californie. C'était en 1961. J'étais sur la route et j'écoutais la radio qui annonçait le suicide de Hemingway. Il était né en 1899 et était mort exactement le même mois que celui de sa naissance. Au début, on a refusé de l'enterrer car son lieu de naissance était un Etat catholique. Son corps resta deux, trois jours sur le sol, jusqu'à ce que la nouvelle de cette affaire parvienne aux oreilles de Kennedy qui exigea en tant que président catholique que l'on enterre immédiatement Hemingway. Il fut donc enterré et on écrivit juste sur sa tombe: "Ernest Hemingway 1899-1961". Il venait d'avoir soixante-deux ans."

Dès les premières années de son séjour aux Etats-Unis, Fassîh lit Hemingway et comme il le dit lui-même, l'un de ses livres préférés est *L'Adieu aux armes*. Fassîh a rencontré Hemingway deux mois avant son suicide en avril 1961. Le célèbre auteur américain vivait près du Montana, là où vivait Fassîh. C'est ainsi que ce dernier raconte leur entrevue: *"Après notre mariage à San Francisco, ma femme et moi nous nous sommes installés à Messoula dans le Comté du Messoula. Un jour, notre université invita Hemingway à venir donner une conférence aux étudiants. A l'époque, Hemingway, qui venait de rentrer d'un séjour de quinze ans à Cuba, vivait près de chez nous dans le Montana. Le Montana est un des grands Etats américains, très rural, et c'est là que j'ai obtenu ma maîtrise en langue et littérature anglaises. Hemingway arriva vêtu d'un short et d'une chemise. Il entra dans l'enceinte de l'université. Nous nous assîment en cercle autour de lui et il répondit aux questions que nous lui*

Deux raisons ont probablement éloigné Fassîh de la scène littéraire nationale et l'ont poussé à écrire en solitaire: la douleur qu'il éprouva à la suite du décès de son épouse survenu durant les premières années de sa vie aux Etats-Unis, et sa volonté de rester éloigné des complots littéraires et des arrangements mercantiles.

Cette réclusion volontaire a contribué à l'écarter plus que de raison de la scène littéraire et de la jeune génération qui tend à méconnaître son œuvre.

posions. Quand il vit ma tête différente et orientale, il comprit que je n'étais pas américain et me demanda "Where do you come from?" et je lui répondis en prononçant "Iran" à l'américaine. Il demanda "You ran?" et je répondis "Yes, from Iran" (Fassîh rit en ce remémorant ce souvenir). Puis il ajouta "Try very hard" et je lui dis "I'll try" pour ensuite lui demander: "Writing or something else?" et il me répondit: "Write". Ensuite je le saluai militairement. Récemment la revue Roudakî a fait un numéro spécial sur lui que j'ai lu. Il y est évoqué une anecdote amusante à son sujet: il se réveille un matin et se dit "mon foie va mal, je dois faire quelque chose pour y remédier d'ici ce soir." C'est ce même jour qu'il se suicida."

Malgré tous les bons souvenirs qu'il a, un voile de tristesse apparaît sur le visage de Fassîh lorsqu'il évoque la mort de sa femme. Il raconte qu'il a, pendant de longues années, tenté d'oublier cet événement tragique et de se contenter d'en faire de simples allusions dans ses romans pour pouvoir en vain l'oublier; jusqu'à ce qu'il décide il y a trois ans de publier un livre intitulé *L'amour et la mort* qui est la plus proche autofiction qu'il ait écrit. Comme il le dit lui-même, Jalâl Aryâne, le célèbre héros de ce roman, ressemble "exactly" à Fassîh lui-même. Fassîh confirme donc la rumeur qui avait affirmé que l'histoire de ce personnage était très proche de celle de son auteur: "Mon premier mariage était avec une jeune fille norvégienne nommée Annabel Campbell à San Fransisco. Elle venait d'arriver en Californie et j'étais amoureux d'elle. Mais elle tomba enceinte et au moment de l'accouchement, la mère et l'enfant moururent ensemble." A cet instant Fassîh se souvient d'une expression que prononce le docteur Fareham dans son roman: "If you love her, don't marry

her" (Si tu l'aimes, ne l'épouse pas).

La mort d'Annabel transforme profondément le jeune Fassîh de 29 ans qui ne peut désormais plus supporter sa vie aux Etats-Unis. Il décide alors de revenir en Iran à bord du Queen Mary, un voyage de deux semaines qui l'emmène du Nouveau Monde - avec des escales dans le sud de la France - jusqu'à Venise. Il y prend ensuite un avion pour Téhéran.

Quand Fassîh revient à Téhéran, il trouve de nouveaux amis parmi lesquels on peut nommer Sâdegh Tchoubak, Najaf Daryâbandarî, Ahmad Mahmoud, Gholâmossein Saedî et Karîm Emâmî. A ce propos, Fassîh raconte: "A mon retour en Iran, j'ai rejoint Sâdegh Tchoubak qui était un personnage important dans la Compagnie pétrolière, et ensuite Najaf Daryâbandarî qui travaillait à l'époque pour les éditions Franklin. Un jour où j'étais allé rendre visite à Sâdegh Tchoubak à Téhéran, je lui ai emmené le livre *Terre connue*. Après l'avoir lu, il m'a dit d'attendre et de continuer à travailler pour la Compagnie dans le sud. C'est ce que j'ai fait et je l'ai revu là-bas plusieurs fois. Après cela, j'eus un patron anglais qui ne me plaisait pas. Je suis alors rentré à Téhéran et pour dire à Sâdegh que je voulais démissionner. Mais il m'en empêcha et m'envoya en mission à Masjed Soleymân. J'y restais six mois avant de repartir pour les Etats-Unis. Je suis rentré des Etats-Unis deux ans plus tard et par l'intermédiaire d'un vieil ami du lycée, j'ai fait la connaissance de Parîchehr Edâlat que j'ai épousée. Après cela, ma fille Salomé qui a fait les dessins du livre *Cœur aveugle* et qui vit actuellement à San Francisco est née. J'ai aussi un garçon, Shahryâr, qui vit à Karaj."

Il est trois heures du matin quand Fassîh se réveille et se souvient d'Abadan:

"Quand j'étais encore à Abadan, je me réveillais parfois au milieu de la nuit et j'écrivais. J'écrivais une douzaine de pages jusqu'à l'aube et je prenais alors mon petit déjeuner. Je me sentais heureux d'avoir avancé dans mon travail."

La Compagnie du Pétrole et son ciné club ont eu une grande importance pour Fassîh qui a travaillé pour cette compagnie une grande partie de sa vie, mais aussi pour ses fans et ses admirateurs qui voyaient son nom mentionné de façon répétée dans ses romans: *"Les soirs, on allait au ciné club de la Compagnie qui disposait d'une salle. On mangeait, la Compagnie faisait des affaires avec beaucoup de compagnies étrangères et on voyait donc toutes les nouveautés du cinéma mondial dès leur sortie."*

Fassîh considère les livres d'Ebrâhîm Golestân comme très importants et affirme à son sujet: *"Je connaissais Golestân et je l'ai vu et en Iran et à Londres, mais nous n'étions pas très proches."* Cependant, il considère lui-même avoir été avant tout influencé par Jamâlzâdeh, Ahmad Mahmoud et Bozorg Alavî: *"J'étais étroitement en contact avec Ahmad Mahmoud et on se voyait beaucoup; et aussi Gholâmhosseïn Saedi, qui était la bonté incarnée."*

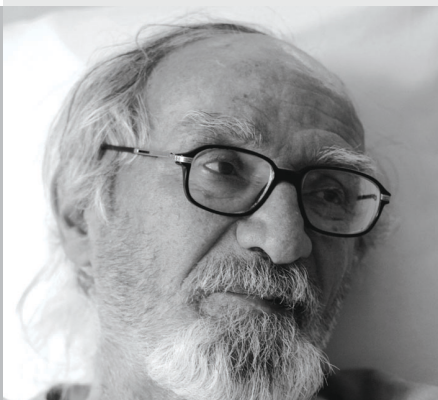
Fassîh est un grand admirateur des poèmes de Forough Farrokhzâd et, comme il le dit lui-même, avant de tomber malade, il allait parfois à Zâhiroddoleh sur sa tombe. Il en va de même pour le Jalâl Aryâne du livre *Shâhbâz et les chouettes* qui, lorsqu'il rend visite à son frère philosophe dans le nord de la ville, se rend sur la tombe de Forough. *"Moi et Forough Farrokhzâd, on se connaissait bien. On se voyait souvent. J'avais vu Forough pour la première fois à Masjed Soleymân et là-bas, elle faisait un film avec Monsieur Golestân. Un jour où je devais venir à Téhéran pour mon travail,*

j'ai appelé Forough et nous avons décidé d'aller déjeuner ensemble avec Ebrâhîm Golestân et Gholâmhosseïn Saedi avenue Nâderî. Dans cette avenue, il y avait une petite rue appelée Ghavvâm-o-saltâneh, et c'est là-bas que nous avons déjeuné. Ensuite, nous sommes restés dîner ensemble au Hilton."

Esmâ'il Fassîh considère Tangssir de Sâdegh Tchoubak comme un roman inoubliable et concernant la poursuite de ses liens d'amitié avec cet écrivain, il nous répond: *"Alors qu'il était retraité, je l'ai vu par hasard à Londres pour la dernière fois, à Hyde Park. Après cela, j'ai entendu qu'il était mort aux Etats-Unis. Moi et Tchoubak avons entretenu un lien d'amitié sincère. Même si nous n'étions pas très proches, j'allais le voir à chaque fois que j'avais un problème. Et même durant les dernières années de sa vie où l'on se voyait moins, il m'envoyait toujours des photos et des cartes postales par l'intermédiaire d'un ami commun."*

Jalâl Aryâne est pour les admirateurs de Fassîh son personnage central et un héros présent dans la plupart de ses livres. Beaucoup le considèrent comme l'alter ego de Fassîh lui-même. Il explique ainsi le choix de ce nom et de ce personnage: *"Un jour, lorsque j'étais dans le sud de l'Iran, je me suis dit que je voulais avoir un personnage nommé Jalâl Aryâne, un personnage qui m'accompagnerait dans ma vie. Il est présent dans toutes les intrigues mettant en scène quelqu'un qui souffre. Malgré ses efforts, cette personne meurt et il doit supporter le poids de cette douleur, comme c'est le cas dans L'hiver 62."* Concernant la cause de la tristesse constante d'Aryâne, il affirme: *"C'est les peines du cœur et de la tête, vous savez. Une mauvaise aventure, une sale histoire ne vous lâche pas aussi facilement."* Jalâl Aryâne semble tellement proche d'Esmâ'il

*Après Vin amer,
Esmâ'il Fassîh écrit
un livre nommé Cœur
aveugle dont la trame
est constituée de
souvenirs d'enfance,
avec en toile de fond
l'ambiance des vieux
quartiers de Téhéran
et en particulier du
bazar de
Darkhoongâh et de sa
maison paternelle qui
était toujours pleine
de monde et
d'aventure.*



Jalâl Aryâne semble tellement proche d'Esmâ'il Fassîh qu'il est difficile de croire que ses romans ne sont pas des autofictions.

Fassîh qu'il est difficile de croire que ses romans ne sont pas des autofictions. Cependant, cet entremêlement va si loin qu'Aryâne devient parfois aussi proche de Fassîh que le Marcel d'*A la recherche du Temps perdu* de Proust. Les lignes de démarcation entre l'auteur et son personnage tendent alors à s'effacer, comme c'est le cas dans son dernier ouvrage *L'amour et la mort*.

En commençant sa mission dans le sud de l'Iran, Fassîh débute également l'écriture de son roman *Vin amer*: "J'ai écrit *Vin amer* et en 1968, j'ai apporté le manuscrit aux éditions Franklin. Il fut publié grâce à Najaf Daryâbandarî et aux corrections de Karîm Emâmî. Mais cela fait maintenant des années que je n'ai pas vu Monsieur Daryâbandarî et nous n'avons plus tellement de contact." La plupart des ouvrages d'Esmâ'il Fassîh comportent en première page un poème qui est la clé principale de l'intrigue. Les premières pages de *Vin Amer* laissaient également apparaître une clé qui contenait le reste du récit. Cependant, sur le conseil de Najaf Daryâbandarî, elles furent enlevées dès les premières éditions: "Je fais figurer dans tous mes livres quelques vers de poème qui contiennent la thèse de l'histoire. Pour *Vin Amer*, j'avais choisi un vers de Hâfêz qui parle de vin amer, mais j'ai décidé de le supprimer sur un

conseil de Najaf Daryâbandarî." A ce moment-là, Fassîh se souvient du poème du livre *Une lettre au monde*: "Une lettre au monde fut d'abord publiée aux Etats-Unis et il était basé sur un poème d'Emily Dickinson: "Ceci est une lettre au monde, qui ne m'écrit jamais.""

Après *Vin amer*, Esmâ'il Fassîh écrivit un livre nommé *Cœur aveugle* dont la trame est constituée de souvenirs d'enfance, avec en toile de fond l'ambiance des vieux quartiers de Téhéran et en particulier du bazar de Darkhoongâh et de sa maison paternelle qui était toujours pleine de monde et d'aventure. Fassîh évoque nostalgiquement cette époque: "J'avais deux ans quand mon père est mort, je vais parfois sur sa tombe. Je me tenais toujours dans l'angle sud de la tombe jusqu'à ce qu'une fois par hasard, je me tins dans l'angle nord. Soudain, le souvenir de mon père me submergea et je me mis à pleurer. On dirait que le moindre souvenir reste ancré dans cette maudite tête." Il affirme également au sujet du personnage de Rassoul dans *Cœur aveugle*: "Rassoul était mon frère préféré. Bien sûr son vrai nom était Mohammad, qui était aussi doué et sensible que le Rassoul du livre. Il adorait la poésie."

L'histoire de Jâvid reste l'un des ouvrages les plus appréciés du public de Fassîh: réédité près de dix fois, il souligne également l'intérêt de Fassîh pour l'Iran préislamique. Contrairement à ce qu'il écrit dans le prologue, Fassîh a lui-même inventé l'intrigue du récit: "Il n'y avait absolument personne. Tout ce qui s'y est déroulé s'est passé dans l'ordinateur de mon cerveau." La rédaction de *L'histoire de Jâvid* a duré six ans. Fassîh évoque à ce sujet: "Après avoir écrit deux livres, j'ai commencé *L'histoire de Jâvid* alors que je ne connaissais ni un zoroastrien ni quoi que ce soit au sujet du zoroastrisme,

ni quelqu'un du nom de Jâvid. Un jour, une histoire m'est venue à l'esprit et j'ai commencé à l'écrire. Cela m'a pris six ans."

Soraya est dans le coma est, avec *L'Hiver 62* et *L'histoire de Jâvid*, l'un des plus importants romans d'Esmâ'il Fassîh; véritable critique sociale sur l'intelligentsia post révolutionnaire: "Il y avait un groupe de richards et de bons à rien qui était partis de l'Iran en Turquie et de là-bas un peu partout alors qu'ici, il fallait voir ce qui se passait." Fassîh qui, à cause de la fermeture de l'ambassade d'Angleterre en Iran, avait été obligé d'aller à Paris pour obtenir un visa qui lui aurait permis d'aller voir sa fille malade et qui lui fut finalement refusé, y rencontra des soi-disant intellectuels iraniens. Cette expérience enracina en lui une grande méfiance envers les intellectuels, vis-à-vis desquels il gardera constamment ses distances. "Quand Soraya est dans le coma, on dirait que tout le monde est dans le coma. Les Iraniens fêtards de Paris et d'autre part, une série de flash back à Khorramshahr et au Baloutchistan... Des gens qui passent leur temps à faire la fête dans les cafés parisiens et qui par-dessus le marché proposent des thèses et des solutions à ceux de l'intérieur."

Soraya agonise parut en 1985 aux éditions Zed Books Ltd. Il fut traduit par Fassîh lui-même et inspira quelques articles dans les magazines littéraires de l'époque. Ce livre fut également traduit en arabe et publié au Caire en 1997 sans la permission de l'auteur.

Après ce livre, deux nouveaux romans, *La souffrance de Siavash* et *L'Hiver 62*, qui est l'un des plus beaux romans de Fassîh, furent publiés.

Dans *L'Hiver 62*, le narrateur poursuit la lecture d'un roman qui contient symboliquement l'historique du récit. Il

s'agit d'*En attendant Godot* de Samuel Beckett.

Cela fait quelques temps que Fassîh a soumis son dernier roman, *L'amer*, aux éditeurs et qu'il attend la permission de publier. "Cela fait neuf mois que j'attends l'autorisation de sortie." D'après Fassîh, c'est cette absence même qui a provoqué toute cette tension psychologique qui a provoqué son récent séjour à l'hôpital, durant lequel cet auteur solitaire s'est livré après plus de dix ans de silence: "Quand un écrivain comme moi qui a passé sa vie à écrire ne peut plus publier ses livres, à quoi bon vivre?"

Au sujet de ce dernier roman, Fassîh dit: "L'amer est la fin de L'Histoire de Jâvid. Jâvid a atteint l'âge de quatre vingt onze ans. Cette fois ci, Jalâl voyage à Londres pour effectuer une mission qui lui a été confiée par son entreprise. Arrivé là-bas, une dame le prévient qu'il y a un vieil homme dans la maison des vieux qui passe son temps à marcher de long en large et à parler en Avesta. Jalâl rend visite au vieil homme pour prendre soin de lui. Le vieil homme, qui a entendu qu'Aryâne est venu le voir, lui dit "Tu es Aryâne, donc Zoroastrien". Et Aryâne de répondre: "Mais non, je m'appelle Jalâl."■

Traduit par
Arefeh HEDJAZI

Les Iraniens fêtards de Paris et d'autre part, une série de flash back à Khorramshahr et au Baloutchistan... Des gens qui passent leur temps à faire la fête dans les cafés parisiens et qui par-dessus le marché proposent des thèses et des solutions à ceux de l'intérieur.

1. Marcel Proust, *Le côté de Guermantes*,
À la recherche du temps perdu.

Entretien avec

Mohammad Ali Inânlou

chercheur, réalisateur, documentaliste et globe-trotter

Farzaneh POURMAZAHARI
Afsaneh POURMAZAHARI

Né en 1947, Mohammad 'Alî Inânlou a vécu son enfance dans la tribu Shâhsavâne. Il s'accoutuma donc très tôt aux champs ensoleillés et à l'air frais des vastes plaines. Alors qu'il n'était encore qu'un jeune homme, il se lança dans les activités télévisuelles et journalistiques. Toutefois, il ne s'éloigna jamais de la nature. Dans le domaine du journalisme, il a une expérience riche d'une quarantaine d'années et a notamment travaillé comme rédacteur en chef. Il a également animé plusieurs programmes radiophoniques dont "Bonjour l'Iran" et "Été 69". En outre, il est connu pour avoir réalisé et produit plusieurs films documentaires dont *L'Iran: un monde à la frontière unique*, *La Balance* et *Le tourisme au lieu du pétrole*. Il a également réalisé des travaux publicitaires et manifeste un grand intérêt pour la recherche, le sport, et la photographie. Reconnu comme le fondateur de l'enseignement de l'écotourisme en Iran, il dirige actuellement l'Institut Nature ainsi que le Club de l'Art et de la Nature.

Farzaneh POURMAZAHARI: Que pensez-vous des conditions actuelles de production des films documentaires en Iran?

Mohammad 'Alî INÂNLOU: La situation est en train de s'améliorer. A vrai dire, ce genre cinématographique n'est pas bien accueilli par un grand nombre de spectateurs. Etant donné la faible perspective de gain, il faut en général attendre qu'un organisme, par exemple une chaîne de télévision passe une commande. Cela arrive cependant rarement, d'autant plus que la production des films documentaires est une activité coûteuse et qui n'intéresse pas les réalisateurs du cinéma. Il reste à souhaiter que cette situation s'améliorera grâce à

l'association des producteurs et réalisateurs de films documentaires qui existe depuis deux ans. A titre d'exemple, cette année, au onzième festival de la fête du cinéma, les films documentaires ont désormais été présentés dans une section indépendante.

F.P.: Le problème concerne-t-il seulement le budget ou bien existe-t-il d'autres obstacles?

M.A.I.: La question principale est celle du budget. Mais il faut aussi ajouter que la production de films documentaires est un travail qui exige beaucoup d'énergie et d'effort. Pourtant, beaucoup de réalisateurs aiment bien ce travail.



La cachette du photographe

A.P.: Vous qui avez fait l'expérience des milieux de la télévision, de la radio et de la presse, au travers duquel de ces médias avez-vous le mieux réussi à transmettre votre message?

M.A.I.: Puisque la télévision attire la majorité des gens, elle a eu une plus grande influence que les autres médias sur le public.

F.P.: Dans quel but faites-vous des documentaires? Quels sont vos sujets préférés?

M.A.I.: Je ne suis pas réellement un réalisateur de films documentaires, étant donné que je n'ai pas vraiment trouvé le temps pour me lancer professionnellement dans cette activité. Si j'en ai réalisé quelques uns, ce ne sont pas des films que je peux moi-même appeler des "documentaires" au sens propre. Je me définirais plus précisément comme un "documentaliste". Cela veut dire que je cherche, je trouve, j'examine et j'enregistre officiellement et très rapidement des espèces animales ou végétales en Iran de peur qu'elles ne disparaissent. Le lion, le tigre et la panthère d'Iran ou bien la citadelle de Bam en sont quelques exemples. J'ai donc l'intention de les enregistrer pour que les générations à venir les protègent - ou ne les oublie pas.

A.P.: Nous avons entendu dire que vous avez exploré tous les recoins de l'Iran, et parcouru des distances équivalant à cinq fois le tour de la terre. Est-ce vrai?

M.A.I.: Oui, avec chacune de mes voitures je parcours 400 000 kilomètres puis je la mets de côté. Pourtant, je garde toutes mes voitures parce qu'elles me rappellent des souvenirs inoubliables de ces voyages. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai une collection de huit voitures... J'ai donc parcouru 3 200 000 kilomètres dans ce pays. Bien sûr, il m'est arrivé de me rendre sur un même lieu à plusieurs reprises.

A.P.: Quels sont vos sujets préférés dans votre travail?

M.A.I.: Je travaille sur l'histoire, l'homme et la nature. Autrement dit, je m'occupe des héritages culturels et naturels. L'héritage culturel se divise en deux catégories principales: celui qui se rapporte à des monuments historiques et celui qui concerne la culture et les mœurs, tels que la tradition et la langue.

F.P.: Quelle différence faites-vous entre la mise en scène et le tournage d'un film documentaire et ceux d'un film de fiction?

Le caravansérail de Marandjâb



M.A.I.: Auparavant, je l'ignorais. Un jour, Ebrâhim Hatâmî Kîâ m'a invité à collaborer dans son film *Haute Altitude*. J'ai accepté car je souhaitais comprendre comment fonctionnait le monde du cinéma. *"En ce qui me concerne, je n'aime pas avoir quelqu'un sur le dos quand je travaille"*, ai-je dit à Hatâmî Kîâ, et j'ai ajouté: *"Je serai à tes côtés lorsque tu travailleras, mais je ne serais jamais un importun"*. J'ai donc été tout le temps avec lui afin de voir de près comment il travaillait. J'allais entreprendre un nouveau projet de film, alors je désirais en savoir davantage. Après le tournage de la dernière scène de *Haute Altitude*, alors qu'il faisait nuit, il m'a demandé à quelle conclusion j'étais arrivé, ce à quoi j'ai répondu: *"Je crois qu'il vaut mieux que je ne réalise pas mon projet cinématographique moi-même"*. Il m'a alors demandé la raison, et je lui ai expliqué qu'à mon avis, le cinéma était très cruel tandis que mon travail ne l'était pas autant. En fait, la nature du travail l'exige. Pour vous donner un exemple, au moment du tournage de ce même film, l'une des actrices jouant un second rôle était sérieusement malade au point qu'on l'avait

amenée sur le plateau de tournage sur un brancard. Elle devait jouer son rôle à tout prix, bien que sa présence n'ait pas été si importante. Même dans le cas du décès d'un acteur, on est obligé de le remplacer le plus rapidement possible. Quant à moi, je ne peux pas supporter voir le malaise des autres. Dans une situation pareille, je suis pris de pitié. Bien sûr, je suis très sérieux dans mon travail au point qu'il m'est arrivé par fois de me fâcher sérieusement avec mes assistants! Quoiqu'il en soit, un projet cinématographique coûte très cher, alors que pour nous, si notre travail est interrompu, nous ne subissons pas tant de pertes et ne sommes pas autant sous pression.

A.P.: Vous vous êtes récemment lancé dans la réalisation et la mise en scène du film documentaire *L'Iran: un monde à la frontière unique*. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce projet?

M.A.I.: C'est un grand projet réalisé en collaboration avec les Nations Unies. Nous possédons en Iran près de 1 200 000 de monuments historiques. Des hommes sont

venus peupler la Perse il y a environ 100 000 ans. Nous avons également une richesse climatique et géographique, favorisant une diversité de la faune et de la flore: l'Iran abrite ainsi plus de 500 espèces d'oiseaux, plus de 160 espèces de mammifères et plus de 8 200 espèces végétales. D'un point de vue anthropologique, la présence de nombreuses traditions et de diverses tribus souligne la richesse de la civilisation persane. Ce pays est donc à lui seul un véritable "monde". Voilà la signification de *L'Iran: un monde à la frontière unique*.

F.P.: Quels sont les éléments caractéristiques de la faune iranienne par rapport à celle d'autres pays?

M.A.I.: La faune de l'Iran est étroitement influencée par son climat. Comme nous avons des climats variés, la faune et la flore iraniennes sont diverses. Les 8 200 espèces végétales présentes dans notre pays dépassent le nombre de celles présentes dans toute l'Europe. Il faut aussi souligner la diversité de la faune animale. Des espèces animales iraniennes aussi bien qu'asiatiques, européennes et africaines cohabitent sur le territoire iranien.

A.P.: A votre avis, quand sera-t-il possible de réaliser un film documentaire de longue durée dans l'espace et sur ses planètes?

M.A.I.: Quand l'homme aura lui-même la possibilité de s'y promener. Nous sommes déjà parvenu à enregistrer quelques films. Mais ce n'est pas encore d'actualité pour le cinéma iranien. Selon le professeur Von Brown, le père de l'astronautique, nous n'avons pas autant travaillé sur la terre que sur l'espace, et n'avons pas non plus exploré de façon

suffisante le fond des mers. A ce sujet, l'un de nos plongeurs internationaux, Kâzem Bayrâmbakhsh, a réalisé des films précieux sur les merveilles du fond des océans. Cependant, de façon générale, ce n'est pas seulement la question du budget qui nous empêche de réaliser de tels films, mais aussi celle du manque de spécialistes sur ces questions.

F.P.: Parmi les gens de la société, quel groupe s'intéresse mieux à la nature?

M.A.I.: Tout le monde part à "Sizdah Bedar¹", mais ceux qui se servent consciemment de la nature sont ses vrais amis. Des étudiants comprennent la majorité des protecteurs de la nature, sans tenir compte de leur sexe. Pourtant, les filles sont plus intéressées. En tout cas ils doivent être éduqués.

A.P.: Après avoir vécu tant d'années dans la nature et pour la nature, qu'est-ce qu'elle vous a appris?

M.A.I.: La réponse exigerait la rédaction d'un livre! J'ai beaucoup appris de la nature. Tout ce que la nature nous enseigne peut être appliqué dans la vie quotidienne à condition que nous essayions de bien la comprendre. La nature nous transmet des messages. Le vent, la pluie, la brise, le feu, la forêt, le ciel, l'eau... tous communiquent à leur façon. A titre d'exemple, pouvez-vous faire du feu? Si vous prenez une seule bûche en vue d'allumer un feu, vous ne réussirez pas même si vous versez un litre de pétrole ou que vous utilisez plusieurs boîtes d'allumettes. Il en faut absolument une paire. Si les deux sont très loin, elles s'éteindront l'une après l'autre. Par contre, si elles s'emboîtent, les deux bûches vont se suffoquer. C'est

Les 8 200 espèces végétales présentes dans notre pays dépassent le nombre de celles présentes dans toute l'Europe. Il faut aussi souligner la diversité de la faune animale. Des espèces animales iraniennes aussi bien qu'asiatiques, européennes et africaines cohabitent sur le territoire iranien.

L'un de nos plongeurs internationaux, Kâzem Bayrâmbakhsh, a réalisé des films précieux sur les merveilles du fond des océans. Cependant, de façon générale, ce n'est pas seulement la question du budget qui nous empêche de réaliser de tels films, mais aussi celle du manque de spécialistes sur ces questions.



en les mettant à une distance convenable qu'elles vont se transmettre de l'énergie et s'allumer. Dans le domaine des sentiments, les hommes ressemblent à cette paire de bûches: pour deux êtres humains ayant n'importe quelle relation, il faut une distance logique.

F.P.: Avec quels instituts et organisations étrangers avez-vous déjà collaboré?

M.A.I.: Jusqu'à maintenant, je n'ai collaboré avec aucune organisation située hors du pays. Mais je sens désormais la nécessité de développer davantage mes activités à l'extérieur de l'Iran.

A.P.: En tant que fondateur du premier institut d'écotourisme en Iran, l'Institut Nature, pouvez-vous nous présenter brièvement le but de cet institut et ses activités?

M.A.I.: L'institut Nature a été fondé par une équipe spécialisée, sachant parler de la nature et l'utiliser en la respectant. L'Institut

Nature est le premier institut d'enseignement de l'écotourisme en Iran et a été inauguré en 2002. Le but est d'éduquer les personnes souhaitant travailler comme guide professionnel dans la nature. De nombreux cours y sont dispensés et beaucoup de ses diplômés travaillent actuellement dans les agences de voyages les plus renommées en Iran. Cet Institut est également un centre de recherches sur la nature et le plus grand projet de cet équipe est actuellement la réalisation de *L'Iran: un monde à la frontière unique* dont je vous ai parlé. De plus, l'institut organise des voyages au sein de l'Iran. Grâce à ces voyages, les gens apprennent à découvrir la nature tout en la respectant. Bref, nous mettons en place des excursions dans la nature axées sur l'idée de développement durable. J'ai d'ailleurs l'intention d'en faire une discipline universitaire, mais j'ai besoin de personnes qualifiées et sur qui je puisse compter. D'autres instituts d'écotourisme ont été créés après le nôtre et déploient d'autres activités intéressantes dans ce domaine.

F.P.: Comment vous est venue l'envie

de travailler dans ce domaine?

M.A.I.: Je suis né dans la tribu Shâhsavane, qui est établie au pied de la montagne de Sabalân. Jusqu'à l'âge de 9 ans, je n'avais jamais vu aucune ville. Donc quand je suis allé pour la première fois à Téhéran, j'étais étonné de voir tous ces bâtiments et voitures. Ensuite, j'ai effectué mes études primaires et secondaires dans un milieu urbain, mais ce qui me plaisait réellement était la nature: les arbres, la terre, la montagne, le désert... Je me sentais davantage compatible avec la nature et je lui ai donc consacré mon existence.

A.P.: Comment définiriez-vous l'art de connaître la nature?

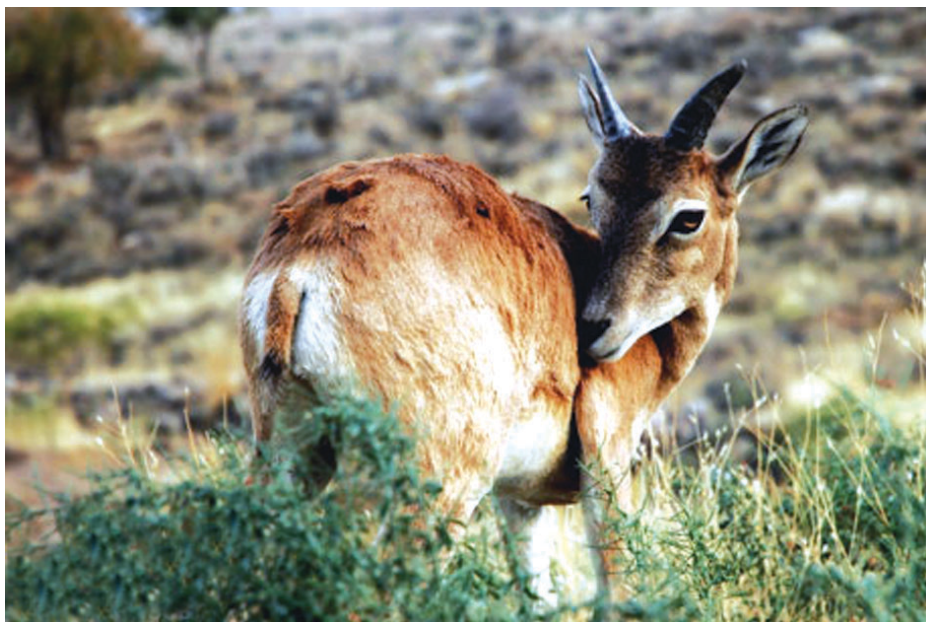
M.A.I.: Parallèlement à l'Institut Nature, j'ai fondé le Club de l'Art et de la Nature. L'idée m'est venue à l'esprit quand je voyais que les photographes confondaient l'image de la vraie nature avec un paysage. Un paysage est une partie coupée de la nature tandis que la nature se manifeste dans ses plus petits détails. Quand vous vous penchez

sur ses détails, vous pouvez trouver des merveilles cachées dans une simple petite fleur. Vous ne pouvez pas non plus imaginer à quel point la structure du corps du moindre insecte est extraordinaire. Par sa couleur, par sa forme, par la finesse de ses jointures. Lorsque vous observez cet insecte sous le microscope, vous restez bouche bée. Voilà ce qui signifie l'art de connaître la nature. Des jeunes souhaitant apprendre cet art de la découverte participent à ce Club. J'aime beaucoup que les jeunes gens y viennent apprendre cet art de communiquer avec la nature pour ensuite s'en servir concrètement.

F.A.P.: M. Inânlou, la Revue de Téhéran vous remercie de nous avoir accordé votre temps pour cet entretien.

M.A.I.: Merci à vous et à la Revue de Téhéran. ■

1. Le treizième jour de la nouvelle année persane où tout le monde sort dans la nature.



Parc national de Khodjir

Seifeddine Mohammad

Forghânî

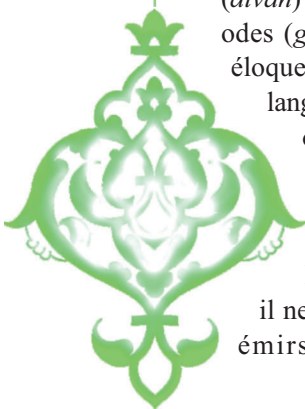
Azar BABASAFARI



Molânâ Seifeddine Abol-Mohammad est l'un des grands poètes des VII^e et VIII^e siècles de l'hégire (XIII et XIV^e siècles). Son goût pour l'ascèse et son refus de la compromission firent de lui un poète éminent au style unique. Il mourut pourtant discrètement dans un couvent de derviches à Aksaray, petite ville située en Turquie actuelle, importante dans l'Asie mineure à l'époque des Seljoukides. Il ne laissa qu'une faible trace dans l'histoire de la littérature persane, notamment du fait qu'il mourut à une époque où l'Asie mineure était sous la domination des Mongols et qu'il y régnait misère et désordre. Ceci s'était notamment traduit par une désagrégation des relations entre l'Asie mineure et l'Iran.

Nous ne savons pas la date exacte de la naissance de Forghânî, mais selon quelques indices dans ses poèmes, il semblerait qu'à la fin de la deuxième moitié du VII^e siècle, il fut déjà un poète assez connu d'âge mûr. Il est mort entre 1327 et 1371 alors qu'il était octogénaire. Il fut nommé Forghânî d'après le nom de sa ville d'origine, Forghâneh, située près de Mavara'onahr.

Seïf Forghânî avait une grande admiration pour Sa'adî avec qui il entretenait une correspondance soutenue. Il séjourna pendant quelques temps à Tabriz et sa découverte des poèmes de Homâm Tabrizî remonterait à la même époque. De Seïf Forghânî, il reste un recueil (*divân*) d'environ 12 000 vers qui contient l'ensemble de ses poèmes: odes (*ghasîdeh*), *ghazals* et quatrains, qui attestent de sa grande éloquence et de sa maîtrise parfaite des ressources poétiques de la langue persane. Ses odes sont le plus souvent des louanges à Dieu ou au prophète Mohammad, des conseils, ou encore la critique des problèmes et failles de la société de son temps. Certaines de ses odes furent également composées pour répondre aux poèmes de ses prédécesseurs tels que Rudakî, Kamâleddîn Esmâ'il, Sa'adî et Homâm Tabrizî. A une unique exception, il ne se servit jamais de ses odes pour faire l'éloge des rois, des émirs ou des personnalités politiques de son temps.



Pour composer ses odes, il choisissait des rimes particulièrement difficiles, et Mohammad ibn 'Alî Kâteb Aksarâî, l'auteur de son divan, le nomma "*Seyed-ol-mashâyekh va-l-mohagheghîn*" (la haute figure des religieux et des chercheurs).

Le langage de Seif Forghânî est influencé par le style des rhétoriciens de Khorasan du VI^e siècle de l'hégire (XIII^e siècle). L'influence du style *khorasânî* est à remarquer non seulement dans les structures mais aussi dans l'emploi des singuliers et de certains verbes. Les mots arabes sont peu nombreux dans son œuvre, pourtant, il mélangeait parfois des combinaisons arabes avec des combinaisons persanes et dans certains cas, on y trouve des vers entièrement rédigés en arabe.

Dans ses *ghazals*, forme poétique pour laquelle il avait un penchant particulier, le poète se consacre plutôt à prodiguer des conseils, ou encore à formuler des critiques sociales ou à exprimer des vérités mystiques.

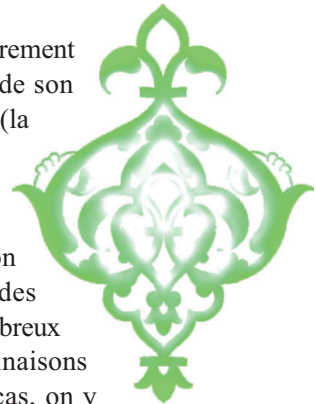
De même, il recommande aux autres poètes d'éviter de glorifier les "mondains avarés" (*simparastân-e gedâ*). Il leur conseille également de composer leurs œuvres sous forme de *ghazal*, d'honorer leur bien-aimée et de prodiguer des conseils permettant à la société de s'élever intellectuellement et moralement.

Forghânî fut à ce titre le seul poète de son époque qui dénonça avec autant de fougue la corruption et les absurdités de la société de son temps. Selon lui, la réforme et la paix du monde agité de son temps ne pouvaient se réaliser que dans le cadre de la religion, à travers l'invocation de Dieu, l'obéissance aux instructions islamiques et aux préceptes du Coran. Il était sunnite de rite hanafite, pourtant il fut l'un des premiers rhétoriciens qui composa des poèmes de plaintes pour les martyres de Karbalâ.

*Ne sois pas chagrin d'un corps
Dont la vie dépend de la vie,
Cherche ce dont la vie de la vie en dépend,*

*Joindra la bien aimée celui
Dont l'âme légère soit lourde du poids de l'amour.*

*Comme le squelette d'un mort,
L'amour d'un vivant, toi,
Ne sert à rien ■*



Mortéza Johari en son royaume

(La salamandre...suite et fin)

Esfandiar ESFANDI
Université de Téhéran

Pe l'eau, en quantité. Voilà ce que j'ai vu. Il me restait en guise de bouche, un désert miniature de Gobi. J'avais le regard gercé, presque autant que mes lèvres. En lieu et place d'une belle composition naturaliste, je ne voyais devant moi qu'un amas compact de molécules d'eau. C'est dire à quel point j'étais indifférent au décor paradisiaque dans lequel nous venions d'entrer. J'eus l'étrange sentiment de parcourir à reculons les quelques mètres qui me séparaient encore de la source d'eau vive. Les yeux mi-clos, je plongeai jusqu'au cou la tête dans le bassin d'eau claire. Je me sentais une âme de cachalot. Mes camarades firent de même (j'apercevais sous l'eau leur visage d'assoiffés). Je finis par extraire ma face de poisson de la salutaire source de fraîcheur en bénissant les mânes de Poséidon. Mes amis avaient gardé leur pose d'amphibien. Victimes du pompage effréné de notre horde d'assoiffés, les nappes phréatiques de la région semblaient vivre leurs ultimes clapotis...

Rassasié, assis sur mon séant, je levais enfin le regard vers la roche environnante. Mes yeux se tournèrent vers ma gauche. Mortéza se tenait penché, son visage effleurait, sans la toucher, la surface de l'eau. Son regard s'était figé. Il semblait à peine respirer. Je le regardais un instant avant de l'interpeller délicatement: "salamandre" répondit-il d'une voix à peine audible. Il avait devant lui l'objet de sa quête. Il venait de découvrir la bête; je découvrais Mortéza. Son visage était sec. Pas une seule goûte d'eau ne perlait de son menton. Il n'avait pas bu. A peine arrivé à la source, il avait porté toute son attention au tableau

sous-marin qui s'offrait à lui, oubliant pour ce faire, l'agonie de son corps. Notre déshérence avait porté ses fruits. Je me penchais à mon tour et vis, à quelques pouces de la surface de l'eau, un petit quadrupède couché sur une pierre lisse. De couleur noir et jaune, avec deux minuscules billes excavés en guise d'yeux, la salamandre nous tournait le dos avec dédain... un morceau de vie bigarré. Nous venions quant à nous d'adopter l'immobilité de sa pose. Je me sentais une âme de salamandre. J'entendais tout près de moi la respiration saccadée de Mortéza. On aurait dit qu'il venait de rejoindre le règne contemplatif des batraciens... je le tirais de sa transe pour lui rappeler qu'il n'avait pas encore bu, et qu'il risquait sous peu de mourir. C'était presque une supplique, mais il n'en fit qu'à sa tête. Je crois qu'il avait peur d'effaroucher l'urodèle. Nos amis avaient fini de s'abreuver pour me rejoindre autour de Mortéza. Chacun y allait de sa remarque: "on dirait une branche"; "un mollusque malade"; "un vers à pattes"... quant à moi, toujours prompt à faire de l'esprit... "(...) on dirait plutôt un lézard psychédélique" (personne n'a relevé, mais j'étais quand même fier de moi). El Sid rempli une bouteille d'eau à l'attention de notre ami naturaliste. Il avala distraitement quelques gorgées avant de se décider à plonger sa main dans l'eau. Avec une incroyable délicatesse, il s'appliqua à saisir l'animal pour l'amener à l'air libre. Il tenait maintenant la salamandre dans la paume de sa main et l'auscultait avec professionnalisme. "Une salamandre tachetée" nous dit-il, "(...) regardez comme elle brille. Elle a de la kératine sur la peau. C'est par là qu'elle respire.

Il en sort aussi des toxines. Tu laisses tremper la salamandre dans un bol d'eau, une heure après tu bois l'eau et tu crèves (...)" . Notre périple gagnait en sérieux. Je me sentais maintenant une âme de naturaliste, doublée d'un appétit d'esthète. Car enfin, tout cela était très beau. Tandis que Mortéza plaçait son amphibien dans un récipient prévu à cet effet, nous nous dispersâmes sur toute la longueur du cours d'eau, dans l'espoir de dénicher d'autres spécimens. Mortéza espérait rapporter avec lui une dizaine de salamandres en vue de futures expériences (comportementales et autres). Nous parvînmes à lui constituer, au bout du compte, une petite réserve de bestioles, avec en prime, quelques crabes, cafards d'eau, et autres mollusques dignes d'intérêt. Mortéza avait sorti son attirail de naturaliste. Il avait au préalable marqué sur son G.P.S les coordonnées de la source pour crédibiliser, et surtout valider sa découverte (qui donnerait lieu à plusieurs articles de recherche destinés aux revues spécialisées d'ici et d'ailleurs). Il était maintenant en train de mesurer la taille des salamandres avec une règle coulissante. Je le connaissais depuis peu, mais déjà, je m'étais rendu compte de sa singularité, de son penchant pour la nature et ses petits miracles. Scorpions et serpents n'avaient pour lui plus de secrets. Il avait patiemment, au cours de ses multiples et périlleux voyages, établi des taxinomies, des classements en tous genres, identifiant les différents individus, les différentes espèces d'animaux à sang froid, et les nombreuses familles d'insectes qui peuplent les quatre coins du territoire iranien. Assurément, j'avais affaire à quelqu'un de rare, à un homme de qualité, ne serait-ce que pas la justesse de ses gestes, l'intensité de sa concentration, par son abnégation. J'avais beau faire, je ne parvenais pas à l'imaginer en proie au doute, à la fatigue. Je me disais, en l'observant, que son existence était pleine de sens, qu'il avait d'ores et déjà gagné la partie. J'imaginais alors mon propre quotidien, peuplé, non plus de bêtes à bon Dieu, mais d'une multitude de personnes consciencieuses; vidé de la foule grouillante des inconséquents, des déléterres gagne-petit qui regardent le monde par le petit bout de la lorgnette. J'aurais tant aimé qu'ils fassent place nette, ces improductifs, libérant ainsi le terrain aux émules de Mortéza...

Nous continuâmes de prospecter jusqu'en fin d'après-midi, et nous mîmes en route, espérant rejoindre le village de Rahmati avant la tombée de la nuit. L'homme-chevreau pris la tête de la troupe pour nous frayer un chemin à travers la roche et les escarpements. Nous déambulâmes un temps vers la base, avant de rejoindre les hauteurs, et redescendre, et remonter... La suite de nos aventures exigerait un long et peut-être fastidieux récit. Sachez cependant que nous arrivâmes malgré tout sain et sauf, au village, puis à Téhéran, et que nous nous préparons à repartir incessamment sous peu, vers de nouvelles aventures.

Longue vie à tous les vadrouilleurs de la planète. ■



Spécimen adulte de la salamandre du Lorestân



La source Vojenâb, habitat de la salamandre du Lorestân

Sirâf

Hoda SADOUGH

La forteresse Nassouri



La ville de Sirâf ou plutôt le port de Sirâf, située au centre de la grande ville de Kangân, est l'un des vestiges historiques du port de Boushehr, au sud de l'Iran, sur les bords du Golfe Persique.

Cette ville fut pendant très longtemps l'un des plus importants et anciens ports de la Perse et même de l'Asie du sud-ouest, où les grands navires des armateurs prospères jetaient l'ancre à longueur d'année. On y importait et exportait des produits venant des quatre coins du monde, en particulier de l'Asie de l'Est et de l'Afrique. L'architecture particulière de Sirâf est très semblable à celle du village de Mâssouleh, situé au nord du pays.

Les vestiges historiques de Sirâf

C'est à proximité du port actuel de Tâherî que les vestiges de cette ville antique furent découverts. Ces vestiges comprennent notamment des excavations creusées sur les pentes des collines de roc, et qui servaient probablement de tombeaux après l'Islam.

On a également découvert des puits, des barricades

de pierre, des dallages et des cavernes semblables à des foyers au cœur des montagnes.

Ce que nous apercevons aujourd'hui des hauteurs de la région sur les piémonts septentrionaux de Sirâf ne sont pas en réalité des tombeaux. Ces chambres creusées à même le roc étaient destinées à l'accumulation et le stockage de l'eau de pluie. On visait deux objectifs avec ces "tombeaux", l'un étant

de creuser des bassins communicants qui auraient permis l'injection d'un surplus d'eau dans les couches inférieures du sol pour permettre une meilleure utilisation des eaux des nappes phréatiques. Après cela, il suffisait simplement de creuser des puits sous les couches de rocs situés dans les zones les plus inférieures pour permettre d'y puiser de l'eau.

D'autre part, ces bassins qui permettaient directement le stockage de l'eau douce, offraient une meilleure facilité d'accès à l'eau que l'on puisait directement dans ces "foyers".

Pour les ancêtres des actuels Sirâfiens, l'exploitation la plus avantageuse de la pluie était de creuser ces bassins plus en hauteur que les puits, ce qui pouvait faciliter l'accumulation de l'eau en lui

donnant plus de temps pour s'infiltrer sous la terre.

De nos jours, la collecte et le stockage de l'eau sont assurés par des réservoirs carrés de différentes dimensions, situés tout au long de la côte sud des montagnes.

Les puits excavés sous les couches de pierre sont situés au sud des réservoirs de manière à influencer la surface des puits dès que l'eau est absorbée et a atteint le niveau aquifère de la région.

Certains bassins sont construits sous forme de larges escaliers afin que l'eau se déverse dans le bassin situé plus bas et dans le but d'empêcher toute perte d'eau au moment où le bassin se remplit.

A l'extrémité de certains bassins, il existait autrefois un canal qui dirigeait l'eau vers les champs et les lieux où l'eau



Les réservoirs antiques d'eau, Sirâf

nécessaire n'était pas disponible.

L'exploitation optimale de l'eau avait une valeur particulière, car il existait même des bassins verticaux et inclinés par rapport aux autres bassins.

Ces bassins sont bien plus petits que des tombeaux, il est donc invraisemblable de croire qu'ils ont été creusés pour servir de tombes.

En résumé, l'objectif principal de ces bassins était la conservation de l'eau et ce fut longtemps après leur fondation primitive qu'ils se transformèrent en caveau familial.

L'effondrement de Sirâf

Le port de Sirâf symbolisait aux IX^{ème} et X^{ème} siècles la gloire et la splendeur du commerce international et tirait une grande fierté à être connu par " la Grande Porte de la Chine et le Trésor de Fars".

Cependant, durant la première moitié du XI^{ème} siècle, les marchands, les marins, les artisans, et enfin la majorité de la population de Sirâf migrèrent de cette région pour s'installer dans les îles

du Golfe Persique telles que Kish, Jaddeh, Hormoz, ainsi que Zobeyd et Ghalhât.

Ce déplacement est notamment du à plusieurs facteurs historiques ayant provoqués un bouleversement déterminant sur le rôle crucial de ce port. Parmi les causes de l'affaiblissement de la position du port de Sirâf, on peut notamment citer l'insécurité ambiante régnant dans le Fars, la politique d'intervention des khalifes fatimides sur les activités commerciales de cette zone, et enfin la dévalorisation des côtes d'Oman, notamment celle de Sahar.

A cette époque, le port de Sirâf entretenait la majorité de ces liens commerciaux avec Bagdad et les rivages d'Arvand Roud, cependant, la perte de puissance des khalifes abbassides, l'influence des militants turcs à Bagdad et la désorganisation provoquée par l'intrusion des Dilamiens dans les affaires administratives du pays contribuèrent à la dévalorisation de ces points d'appuis tels que Basra ainsi que des cours d'eau conduisant à Bagdad.

L'effondrement de Sirâf s'est traduit

La grande mosquée, Sirâf





La forteresse Nassouri

par l'immigration des couches les plus aisées de sa population qui s'établirent rapidement sur les rivages d'Oman, la mer rouge et en particulier à l'île de Kish, là où la sécurité de leurs fonds commerciaux était garantie.

Les fouilles archéologiques

A partir de 1966, des fouilles furent entreprises par un groupe d'archéologues irano-anglais qui menèrent à la découverte de nombreux vestiges archéologiques dont:

- Une citadelle défensive carrée datant de la fin de l'empire Sassanide.
- Une tranchée peu profonde, située au nord de la citadelle.
- Une entrée d'où s'élèvent des tours demi-circulaires au sud de la citadelle. (Il est probable que Shâhpoor II ait bâti cette forteresse en vue d'en faire une base militaire)
- Une grande mosquée datant de la fin du II^e siècle de l'Hégire (IX^e siècle) ainsi que plusieurs autres mosquées du III^e et IV^e siècle de l'Hégire (X^e et XI^e siècles).

-Des fourneaux de verrerie et de tuilerie du III^e et IV^e siècle de l'Hégire.

-Un bâtiment ressemblant à un caravansérail, édifié sur l'une des collines offrant une vue panoramique sur la mer et les régions avoisinantes. Cet édifice était probablement le centre administratif et le siège des gouverneurs de Sirâf.

-Des fosses communes situées en haute altitude au nord de Sirâf.

-Un ensemble d'édifices semblant former un palais.

Soleymân Sirâfi, premier écrivain iranien ayant consacré son œuvre aux découvertes et expéditions maritimes

La biographie de cet écrivain reste très vague et se limite aux détails rapportés par lui-même. Ainsi, sa date de sa naissance, le lieu et la date de sa disparition, et enfin le titre original de son œuvre nous restent inconnus. Pourtant, il semble presque certain qu'il achevât la rédaction d l'histoire de ses expéditions en 237 de l'Hégire (851 de

Les tombeaux "Gour-Daklmeh", Sirâf



l'ère chrétienne).

Les musulmans des premiers siècles de l'islam avaient très peu de connaissances sur la Chine, qui symbolisait à l'époque le point le plus éloigné de la terre. Cette grande distance est d'ailleurs sous-entendue dans le célèbre hadith du prophète Mahomet disant: "*Cherchez la science, même s'il vous faut aller jusqu'en Chine.*"

Il est vrai qu'avant Soleyman Sirâfi, d'autres explorateurs musulmans avaient traversés l'océan Indien vers la Chine, mais ils n'avaient laissé aucune trace écrite de leur voyage. Il est donc fort probable que Soleyman Sirâfi ait été pionnier dans ce domaine.

La description de la distance parcourue par Soleyman est tellement claire et précise que Gabriel Ferrand, chercheur spécialiste en la matière et traducteur de l'œuvre en question de l'arabe au français, a pu reconstituer l'itinéraire de Soleyman sur nos cartes actuelles. Il faut noter ici que le livre de Gabriel Ferrand publié sous le titre de *Voyage du marchand arabe Soleyman en Inde et en Chine*, comporte

une falsification quant à la nationalité avérée de Soleyman, qui était persan.

A l'époque même où ce livre avait été écrit et même les siècles suivants, les navigateurs, les géographes ainsi que les grands savants musulmans l'utilisèrent comme une source de référence; à ce titre, les contes et les textes de Soleyman apparaissaient dans certains ouvrages comme *Ketâb-ol-Boldân* d'Ebné Faghîh, rédigé cinq siècles après celui de Soleyman.

Au XVIII^e siècle, la France fut le premier pays occidental à s'intéresser à l'œuvre de Soleyman. Il faut également noter que le seul exemplaire authentique de ce livre en langue arabe est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris. Cependant, cet exemplaire n'est pas un manuscrit original mais n'est que la copie d'un autre exemplaire issu de l'original copié au XII^e siècle de l'ère chrétienne.

La découverte de pièces de monnaie à Sirâf, preuve des échanges économiques

florissants ayant existés entre l'Asie et l'Europe

La découverte à Sirâf de pièces de monnaie frappées aux armes des différentes autorités territoriales confirme l'existence historique d'échanges commerciaux importants entre l'Asie et l'Europe via Sirâf.

Situé au nord du golfe Persique, le port de Sirâf a été probablement fondé sous la dynastie arsacide pour servir de comptoir commercial. Il devint en peu de temps le port le plus important de la région. Dès les premiers siècles de l'hégire, il servit de relais entre le point le plus oriental de l'Asie à savoir la Chine et le point le plus occidental de l'Europe, l'Espagne.

La découverte de monnaies omeyyades espagnoles au côté des monnaies tanzaniennes, omanaises, chinoises et indiennes montre la particularité du port commercial de Sirâf.

Ce port étant une zone franche, les

échanges se réalisaient avec des monnaies courantes tels que les pièces lariennes frappées à Lar, dans le Fars, à l'époque safavide. Ces pièces avaient cours dans toute la zone commerciale de l'Océan Pacifique.

L'influence du commerce à Sirâf se reflète également dans le développement de l'art et de la culture. Cette région, lieu d'échanges par excellence, a été le berceau de centaines de savants, mathématiciens, médecins et théologiens, dont la plupart fondèrent d'importantes écoles dans les villes phares de la science musulmane telles que Bagdad.

Ce fut l'affaiblissement de la dynastie des Bouyides en raison de leurs conflits avec les Seldjoukides, qui sonna le glas de la prospérité de Sirâf. Il est à ajouter que le très violent tremblement de terre de l'an 976 avait déjà dans une large mesure transformé ce port autrefois si vivant en ville fantôme. ■



Le Golfe Persique vu de Sirâf

Bijan Jalâli

La poésie du soleil

Rouhollah HOSSEINI
Université de Téhéran

*Il y a des gens
Qui ne comprennent rien à ce monde
C'est pourquoi
Leurs gestes sont confus et pleins d'effroi
Je connais des gens
Dont les yeux brillent d'une immense espérance
Débordant les confins du monde
Pour atteindre le jour et la nuit infinis
Il y a pourtant
Un étrange chagrin dans leurs yeux
Car
Ils ne comprendront rien à ce monde
Jusqu'à son dernier jour...*



Bijan Jalâli (1927- 1999) est le poète des noces de l'homme et du monde ; un poète qui fait abstraction du temps historique pour établir un dialogue avec l'éternité. Il se dégage de ses textes un sentiment de fraternité cosmique, qui rend compte de son amour pour la vie et le monde. Une extase panthéiste de la communion avec la nature traverse l'œuvre du poète. "*Il y a une beauté aveuglante dans le monde*" dit-il joliment. De la même manière, entre l'histoire et le soleil, il choisit le second. Son œuvre

semble être ainsi exempte des problèmes de l'homme moderne et de son angoisse existentielle. Son langage se tient à l'écart des complexités, tant au niveau de la forme qu'au niveau du sens. Il est simple et clair. Pourtant la douleur n'est pas absente de l'univers onirique de Jalâli. Le chagrin et la mort sont en effet dans son œuvre, des thématiques saillantes. Mais le poète, loin de s'enfermer dans le désespoir ou le nihilisme, parvient à les transcender par l'entremise de sa foi mystique.

*Il paraît que la mort
Fut ma bien-aimée
Et j'ai composé pour elle
Tous ces poèmes...*

Tu viendras
Le jour
Quand
Il ne restera de moi
Qu'une ombre

Tu parleras
Des arbres
De toi-même
Et des étoiles

Tu prendras ma main
Et côte à côte
Nous irons
Je parlerai
De toi
Des arbres
Et des étoiles

Puis
Tu reprendras ton chemin
Et moi
Je t'attendrai encore
Jusqu'à la fin du monde

Tu fus
Le silence
Le calme
Et la nuit
Quand
Tout d'un coup
Le tumulte de la vie
S'éleva au ciel
Pour redescendre
Comme une poussière
Sur tes genoux.

Le jour
Où tu seras une vieille
Je t'aimerai toujours
Car
Mon amour
Qui commença au printemps
De ton corps
Ne connaîtra jamais
L'automne
Et je t'aimerai
Toujours.

O Dieu
De toi aussi
Il ne restera rien
Quand
On t'enlèvera l'univers

L'univers
Est petit et étroit
Mais toi
Tu en es l'âme
C'est pourquoi
Mon regard
Se perd au loin
Et je salue
Tout arbre
Comme un ami
Et j'adore
De l'univers
L'immensité
Et l'infinité.

Il fait nuit
Il fait nuit
Tu es seule dans cette nuit
Et moi, je suis
Le gardien
Et de toi
Et de la nuit

Lorsque j'écris un poème
Ma main
Est dans la tienne
J'écoute
Ta voix
Et mon cœur
Bat au rythme du tien

Et même
Lorsque je n'écris pas
Je t'attends

L'amour
Est comme une caravane
Qui
Avec ses chameaux et ses feux
Avec ses cloches et ses chameliers
Dresse une nuit sa tente
Dans nos âmes
Dont le désert
A l'aurore
Ne révèle qu'un tas de cendres
Et des traces de pas

L'amour
Est comme le soleil du mois d'avril
Illuminant un instant
Les fleurs de nos âmes
Pour laisser ensuite
La place aux nuages printaniers

L'amour
Est comme le retour au village du troupeau
Dont la voix familière
Des agneaux et du grelot des chèvres
Brise le silence du soir
Et puis
La nuit tombe sur le village

L'amour
Est comme un météore
Qui dans le ciel de nos âmes
Fuit
Brille
Et s'éteint dans l'obscurité de la nuit

L'amour
Est comme un message
Que la brise délivre
Aux visages et aux yeux gonflés
Pour ensuite passer
Vers des pays reculés

L'amour
Est comme un souvenir vague et lointain
Qui en nous se réveille du bruit d'un pas
Et puis
Ce bruit s'en allant
Il se brise
Et dans la solitude
Et dans le silence.

L'étendu de notre folie
Est plus vaste que toutes les mers
Et nous
Comme des poissons étourdis
Nous plongeons
Dans cette immense mer.

Ton sourire
Comme un bateau d'or
Qui traverse une mer bleue
Passa devant mes yeux
Grands ouverts
Et d'un coup
J'aperçus
Ta beauté
Et ma solitude

Par la fenêtre
Le monde
Coule dans ma chambre
Pour rejoindre
A travers mes yeux
Un autre monde

Comme un ruisseau je suis
Qui coule entre deux champs

Comme il est doux
De mourir au milieu des feuilles
d'automne
De mourir seul
De s'éteindre dans le vertige
automnal
De dormir!

Comme il est doux
De se glisser au fond des
racines des plantes
Et puis
De s'élever à travers des sentiers
étroits
De leurs tiges
Vers le soleil!

Comme il est doux
D'éclore avec les fleurs
De danser dans la brise!

Comme il est doux
De mourir à l'automne
De naître au printemps!

"Qui est la vie?"
Demandai-je au rivage de la nuit
Il regarda le ciel
Et me dit:
"La vie est une étoile amoureuse".

Rien
N'est plus désolant
Que la mort d'un poète
Car
Rien ne l'empêchera
Aucun médicament ni métal tranchant
D'arracher de son corps
Les racines de la mort

Avec des yeux effrayés
Il regarde son trépas
Et l'effondrement perpétuel
Des mondes

Rien
N'est plus obstiné
Que la vie du poète
Car
Rien ne l'empêchera
Aucun médicament ni métal tranchant
D'arracher de son corps
Les racines de la vie

Avec des yeux pleins d'effroi
Il regarde sa vie
Et l'apparition perpétuelle
Des mondes

Nul être
N'est plus anonyme
Que le poète
Car
Il dissimule
L'atrocité de sa vie et de sa mort
Sous une couche de beaux messages.

Mon Dieu!
Maintenant
Que toutes les fleurs sont présentes
Que tous les oiseaux chantent aux
branches de mon cœur
Maintenant
Que je vois toutes les rivières couler
Criant
Vers la mer
Et la file des monts d'or
Je promets de ne jamais
Jamais oublier
L'univers.

Kaké Morâd

Ali Ashraf DARVISHIÂN

Kaké Morâd Tchambatâni comptait à maintes reprises son argent et contrôla attentivement chacun des billets. Il tourna autour de lui-même et jeta un coup d'œil derrière lui pour être sûr qu'il n'en manquait aucun. Il se dit: "Dieu est grand. Jusqu'à l'an prochain, on le dépense. Qui vivra verra!"

Il trouva la ferblanterie et commença à apprécier passionnément les poêles.

La voix de sa femme résonna dans ses oreilles: "En tant que bon père de famille, achète un poêle, que nous nous débarrassions de la fumée de cette cheminée. Cet hiver, il va faire très froid. Nos enfants vont étouffer dans cette fumée."

Il choisit l'un des poêles et demanda au ferblantier qui s'était assis hors du magasin sous le soleil:

"Combien ça coûte, mon vieux?"

- Paye autant que tu peux! Si c'est de l'argent propre.

- Dieu sait que c'est un crédit. Je ne sais pas si c'est licite ou illicite. Peut-être que c'est licite.

Kaké, qui était fatigué, s'assit à la porte du magasin, sortit sa blague et commença à rouler une cigarette.

Un petit garçon aux fesses nues était en train d'uriner au milieu de la rue. Un autre garçon plus âgé le frappa à la nuque et lui donna une fessée.

Le ferblantier, qui regardait les enfants, demanda à Kaké Morâd: "Comment as-tu réussi à emprunter de l'argent?"

- C'était très difficile. J'ai remué ciel et terre pour emprunter 250 tomans¹. Il faut que l'an prochain, je rembourse 350 tomans. Dieu est grand. Advienne que pourra! Mash² Gholâm, notre voisin, a emprunté 250 tomans l'année dernière et cette année, il n'a pas pu rembourser les 350 tomans, alors sa dette est maintenant de

480 tomans. Oui mon vieux. Dieu m'aidera. Et alors dis-moi, combien ça coûte, le poêle?

- 30 tomans avec les tuyaux et le siphon.

- Mon vieux, comme c'est cher! Vends le moi à bon compte! Je suis tout de même venu de l'autre côté du Gâmâssyâbe³ pour ça!

- Je te le vends au prix de revient. Moins cher que ça, ce n'est pas avantageux pour moi. Je le jure sur la tête de mes enfants.

Le ferblantier frotta ses yeux ensommeillés et continua: "D'accord. Je te le fais à 5 tomans de moins. Prend-le et réchauffe ta maison!"

Kaké Morâd dit en suppliant: "Fais-moi une réduction de 10 tomans. Je t'en supplie."

Le ferblantier haussa la voix et lui dit d'un air fâché: "Pourquoi jures-tu? Tu me prends pour un athée? D'accord, je te fais une réduction de 7 tomans."

- Non, mon vieux. Accorde-moi encore 3 tomans de moins pour que je puisse acheter quelques sucreries pour mes enfants et ils prieront pour toi.

- D'accord, mon ami. C'est bon. Pas d'étrene aujourd'hui. Que tu aies la main heureuse!

- J'ai la main heureuse. Je suis sûr que tu en vendras cent jusqu'au soir.

Kaké Morâd jeta un autre coup d'œil sur le poêle. De nouveau, sa main toucha le corps du poêle. Un bruit comme celui d'une lime sur le fer se fit entendre. Il le scruta de tous les côtés. Puis il s'éloigna, l'observa de loin, le retourna, le mit devant la lumière du soleil et chercha s'il y avait un trou. Il respira tranquillement. Tirant son portefeuille de son aisselle avec prudence, tel celui qui dévoile un coq de combat de dessous sa veste, il tourna le dos au ferblantier et sortit un billet de 50 tomans.

De nouveau, il regarda attentivement la terre,

puis il remit doucement le portefeuille dans sa poche et l'enfonça bien au fond. Afin de se rassurer, il toucha encore de l'extérieur la saillie du portefeuille.

Le ferblantier prit le billet et dit: "Que Dieu t'apporte la prospérité!"

- À toi aussi, mon vieux.

Il prit les 30 toman et les mit, de la même manière, dans son portefeuille.

Il acheta des bonbons pour ses enfants et un tissu indien à fleurs pour sa femme. Le poêle au dos, le paquet de bonbons et l'étoffe à la main, il arriva au bord du Gâmâssyâb. Le ciel était nuageux. L'eau, devenue plus boueuse, avait monté.

Il ôta son pantalon. Après l'avoir mis dans le paquet en le prenant sur la tête, il entra tout nu dans l'eau. Prenant son chemin quotidien, il s'avança et se dirigea vers le village. De loin, il semblait que le village avait posé sa tête sur la pente de la colline et somnolait. Les petits poissons mordillaient la peau de ses cuisses. Cela lui donnait la chair de poule. L'eau était très froide et ses pieds en étaient gelés. Elle tourbillonnait et montait sournoisement.

Parfois, ses pieds s'enfonçaient dans la vase. Le sol se dérobaient alors sous ses pieds et il manquait perdre son équilibre.

Il agrippa encore plus le poêle et le paquet. Hésitant un instant, il leva le pied et, de nouveau, se mit en route.

L'eau lui arrivait jusqu'au menton. Quand il était venu du village, elle n'arrivait que jusqu'à sa poitrine. Désormais, dès qu'il levait le pied, l'eau semblait vouloir l'engloutir. Mais il appuyait fortement son pied sur le fond de la rivière. Il marchait à petit pas courts, péniblement.

Il ne pouvait pas voir le village de loin. La vaste étendue de l'eau et le bord de la rivière ne lui permettaient pas de voir distinctement.

Une vague rapide et puissante lui fit perdre l'équilibre et le tira quelques centimètres plus au fond. Mais Kaké Morâd réussit à se maintenir debout avec beaucoup d'efforts.

Il se tint un instant sur un rocher et sortit sa tête de l'eau. L'eau était descendue jusqu'à son

cou. Il put respirer. Glacées et engourdis, ses mains avaient saisi le poêle d'une force qui n'était plus la sienne. Comme si une autre personne l'avait saisi.

Une autre vague l'arracha et le projeta dans une fosse profonde. Sa tête plongea dans l'eau et puis émergea de nouveau. Il toussa violemment. Le poêle lui échappa des mains. Il le rattrapa à grand-peine. Il était désormais rempli d'eau et attirait Kaké Morâd vers le fond de la rivière. Kaké s'agrippait cependant au poêle et s'efforçait de le sortir de l'eau. Il fut happé malgré lui par le courant de l'eau. Il savait seulement qu'il fallait faire sortir le poêle de l'eau et le maintenir à la surface.

Il n'avait pas encore renoncé au paquet des vêtements. Une autre vague le fit avancer. Il mit ses pieds sur les sables mouvants du fond de la rivière et s'y enfonça. Puis il réussit à s'en dégager et se mit à tousser. Son visage virait au noir.

Il s'efforça de reprendre haleine, mais il était trop tard. Il était progressivement immergé. Poussé en avant par le courant, il se rappela du moment où il faisait la queue à la banque et les gens le poussaient.

Une autre vague puissante le fit vaciller. Il but la tasse à plusieurs reprises. Il serrait toujours le poêle et le paquet dans ses mains.

Enfin, après avoir poussé un cri étouffé, il se noya.

Quand les habitants des villages alentours sortirent son cadavre de l'eau un peu plus loin, ils virent qu'il s'agrippait toujours au paquet et au poêle. ■

Traduit par
Mahnâz REZAI

1. Toman: unité monétaire de l'Iran

2. Mashe: titre familial donné à toute personne ayant effectué le pèlerinage au tombeau de l'Imam Réza à Mashhad.

3. Gâmssyâbe: nom d'une rivière



Journal de Téhéran
17 Shahrivar 1315
8 Septembre 1937

Les nouvelles voies de la radio

M. David Sarnoff a annoncé dernièrement une curieuse prophétie: dans quelques années, chacun de nous pourra être propriétaire d'une longueur d'ondes déterminée, tout comme aujourd'hui on possède son numéro de téléphone individuel. Les investigations auxquelles se livrent actuellement les savants dans le monde à peu près inexploré des ondes ultra-courtes ouvrent des perspectives inattendues devant l'application de la radio dans la vie courante. Le jour n'est sans doute pas loin où nous verrons se réaliser ce rêve hardi de quelques pionniers: les postes nains de poche récepteurs et émetteurs, pas plus encombrants qu'une montre.

Un radiotéléphone portatif

D'ores et déjà on annonce un peu partout des résultats surprenants d'essais effectués dans ce domaine. Ainsi, à Rome, on aurait construit une sorte de radiotéléphonique portatif. Mais le plus beau résultat est sans doute obtenu par la liaison radiophonique New York Philadelphie. Une émission au moyen d'ondes de très haute fréquence, provenant du sommet d'un gratte-ciel new-yorkais, a été captée par une antenne en tourniquet de Philadelphie, après avoir parcouru une distance de 160 kilomètres environ. Le morse promet de devenir sous peu un curieux anachronisme. Les lettres écrites seront bientôt transmises d'un continent à l'autre à la vitesse de la lumière, et ces télégrammes de demain porteront bien l'écriture de l'expéditeur.

Le problème des transmissions de ce genre est déjà résolu par le poste de Philadelphie où une sorte de spirale, évoluant sur une feuille de papier carbone tournant autour d'un cylindre, trace la reproduction exacte de l'image qui tourne au même moment sur le cylindre analogue du poste new-yorkais.

L'imprimerie à domicile

Ainsi, rien n'empêche désormais de mettre à la disposition du public des services se chargeant de la transmission de la correspondance, des photographies, des journaux, des cartes géographiques, des empreintes digitales, etc. Quatre grands journaux new-yorkais déclarent qu'ils sont prêts à livrer leurs nouvelles imprimées à domicile au moyen de télégraphie sans fil. Inutile d'insister sur

l'avantage de cette invention sur les nouvelles parlées, qui obligent l'usager à se tenir prêt à l'écoute au moment de l'émission. Les plans d'une telle " imprimerie " à domicile sont déjà mis au point en Amérique et, d'après les calculs des ingénieurs compétents, on pourrait mettre en vente le nouvel appareil au prix modique de 100 dollars, soit de 1,500 francs.

Dans deux laboratoires américains, au vient de faire simultanément une très curieuse découverte. En émettant des ondes très courtes à l'intérieur de tubes métalliques d'une construction spéciale, on a observé qu'elles s'y concentraient la manière des ondes sonores dans un Cornet acoustique. Ces tubes se révélaient en quelques sortes imperméables à cette catégorie d'ondes:

Cette découverte est susceptible de rendre de très grands services dans les émissions à très courte distance. Elle pourrait permettre une diffusion directe de programmes, par exemple, sans l'intermédiaire d'une antenne. Il suffit de se servir d'un long tuyau élargi à son extrémité en forme d'entonnoir pour obtenir de véritables "canons radiophoniques" grâce auxquels on pourrait diriger l'émission dans le sens voulu.

L'utilisation des ondes ultra - courtes

Un inventeur américain assigne aux ondes ultra-courtes un rôle un peu particulier.

Il voudrait établir un système de signalisation pour les avions destiné à réduire le nombre d'accidents causés par le brouillard ou l'orage. En installant de petits émetteurs au sommet des montagnes le long des lignes aériennes commerciales, on pourrait notamment prévenir les heurts si fréquents des avions contre les obstacles invisibles dans le brouillard.

M. Th. Mc Caleb, de l'Université de Harvard, a élaboré un projet très ingénieux utilisant des ondes ultra-courtes pour déceler, en temps de guerre, la présence des avions ennemis. Le savant a découvert, en effet, qu'en traversant un rideau d'ondes ultra-courtes, les avions réfléchissent vers la terre des signaux provenant, des émetteurs ordinaires. Ce technicien se fait fort, en connaissant l'emplacement exact des postes émetteurs et récepteurs, de déterminer avec précision la position de l'avion. Il est évident que de telles indications pourraient être très précieuses pour la direction des batteries de canons anti-

aériens.

Le directeur de l'Observatoire de météorologie de Blue Huis vient de réaliser un très bel exploit dans le domaine des ondes ultra-courtes. Il a établi la liaison entre deux endroits distants d'une centaine de kilomètres, résultat excellent si l'on tient compte de la longueur d'ondes courtes employée:

1 m. 25 On sait en effet que, contrairement aux ondes courtes, moyennes et grandes, celles-ci ne se propagent pas en courbe et que, par conséquent, étant donné la forme sphérique de la terre, elles se dispersent rapidement dans l'espace. La limite de leur champ est donc tracée par l'horizon. Ainsi, plus le lieu d'émission est élevé, plus leur rayon s'étend. C'est pourquoi les postes émetteurs de télévision doivent être installés sur les hauteurs.

Le problème de l'élimination des parasites a de tout temps préoccupé les spécialistes de la radio, dont certains ont désespéré de pouvoir un jour enrayer complètement ce fléau de la T. S F. En effet, si l'on parvient à lutter avec plus ou moins de succès contre les parasites industriels, les techniciens sont à peu près impuissants en face des parasites atmosphériques. Mais voici que les recherches des derniers mois autorisent les plus beaux espoirs dans ce domaine. La plus belle réussite est sans doute celle de M. Armstrong, un des pionniers de la radio et professeur à l'Université de Columbia. Il est l'auteur d'un dispositif anti-parasite et antifading qu'il a expérimenté pendant des nuits orageuses où des transmissions ordinaires étaient rendues à peu près impossibles. Or, les émissions d'Armstrong étaient reçues avec une parfaite netteté. En ce qui concerne la transmission des images, le système d'Armstrong s'avère également d'un très grand secours. Cet inventeur a réussi en effet, à transmettre, dans de déplorables conditions atmosphériques, le fac-similé d'une première page de journal. La netteté de l'image reçue ne laissait rien à désirer.

Le secret de l'invention d'Armstrong consiste à conférer aux ondes transmises certaines caractéristiques dont sont dépourvues les ondes parasites. Le récepteur est construit de telle sorte qu'il n'est sensible qu'à ces ondes produites par l'émetteur et reste inaccessible aux parasites. Cependant, la généralisation de ce système soulève de sérieuses difficultés. Elle nécessiterait le remplacement total de l'équipement actuel de la radiophonie par des appareils d'Armstrong.■

Aventures

Samâneh AKBARI

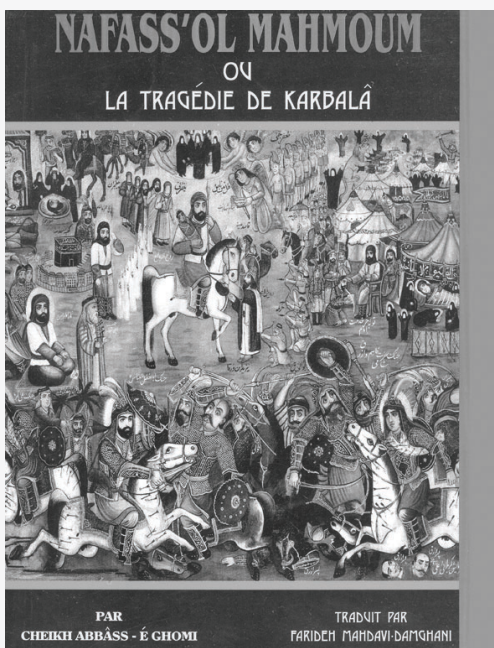
M' allongeant sur le dos, je fermai les yeux,
J'étais libre d'aller n'importe où.
Je me trouvai perdue dans une vaste étendue
Par cette nuit brumeuse, la lune était peu lumineuse.

Tendant les mains, cherchant le chemin,
Je fis quelques pas incertains.
Arrivée au large, je pleurais comme un nuage
Tout en criant avec courage

Mais soudain, le brouillard disparut.
Me frottant les yeux, je vis quelque chose de curieux :
Sur une mer houleuse se levait une tempête furieuse
A un radeau naufragé, je m'accrochai enfin.

Flottant comme une plume, ramant de mes mains,
Je priais les saints
De me sauver de la tempête, de me jeter sur le rivage,
Pour que je retrouve mon courage.

Le soleil me sourit, le sommeil pâlit.
Je sentis des fleurs ; mes peurs se dissipèrent
Je ne me fais aucune illusion, car dans la vie
Il a toujours des hauts et des bas. ■



***Nafass'ol mahmoum ou la tragédie de Karbalâ* de Sheikh 'Abbâs-e Ghomî, la dernière traduction de Farîdeh Mahdavi-Damghânî**

Sarah MIRDAMADI

Doctor en littérature européenne, Farîdeh Mahdavi-Damghânî est une spécialiste de la littérature médiévale et a traduit de nombreux ouvrages du persan au français et à l'italien, en espagnol et en allemand. Elle a également traduit plusieurs dizaines d'ouvrages étrangers en persan tels que *La divine comédie* de Dante, *Le jour d'avant* d'Umberto Eco ou encore *La vie des maîtres* de Baird T. Spalding.

Elle a reçu de nombreux prix pour ses travaux, dont la plus haute médaille du mérite en Italie en 2006 ainsi que le titre de citoyenne d'honneur de la ville italienne de Ravenne en 2005, en récompense de son immense travail de traduction d'œuvres littéraires de l'italien au persan, dont le nombre s'élève à près de 120. Elle a donné des conférences en Iran et dans de nombreux pays étrangers. A propos de son travail de traductrice, elle a notamment affirmé qu'"un traducteur a le devoir d'être un représentant spirituel et intellectuel de celui qui a donné naissance à l'œuvre". Ses choix s'orientent plutôt vers les œuvres ayant une dimension mystique ou religieuse qui ont souvent une portée interconfessionnelle et universelle.

Sa dernière traduction parue, l'ouvrage *Nafass'ol mahmoum* (Le soupir de l'attristé) de Sheikh 'Abbâs-e Ghomî, retrace avec lyrisme et symbolisme la bataille de Karbalâ, nous dévoilant des éléments centraux de la conscience chiite. Son auteur, un

religieux du XIX^e siècle, a également rassemblé de nombreuses prières et invocations dans le célèbre *Mafâtih ol-djenân* qui demeure très lu et médité de nos jours au sein de la communauté chiite. L'ouvrage retrace les dernières semaines de la vie de l'Imâm Hussein, fils de l'Imâm 'Alî, petit-fils du prophète Mohammad et troisième Imam des chiites, avant son martyre durant la bataille de Karbalâ en 680, en se basant sur des sources et récits divers rassemblés au cours des siècles. Si leur authenticité n'est pas toujours attestée, cet ouvrage nous permet de saisir plus en profondeur un des événements capitaux de la spiritualité chiite et la façon dont il a été ensuite perçu et médité par divers historiens et commentateurs.

"Comme Hosseyn arriva à Karbalâ, il demanda aux siens: "Comment s'appelle cette terre?" Ils répondirent: "Aghr" ou bien "Karbalâ", mais on la nomme aussi "terre de Neynavâ", qui est un village situé un peu plus loin..."

Alors l'Imâm se mit à pleurer et dit "Karb" et "Balâ"... Ah, en effet, Ommé Salameh m'en avait déjà parlé... Il paraît qu'un jour, l'Archange Gabriel descendit pour voir le Messenger de Dieu, et j'étais avec lui. J'ai commencé à pleurer et le Messenger de Dieu dit: "Laisse mon fils près de moi. Je vais m'occuper de lui." Il me laissa seul avec mon grand-père. Le Prophète me prit et me fit asseoir sur ses genoux. L'Archange Gabriel lui demanda alors: "Est-ce tu l'aimes autant?" Il répondit par oui. L'Archange annonça alors: "Sache que ton peuple le tuera méchamment, et si tu désires, je pourrai te montrer la région où il sera tué ignoblement et injustement..." Le Messenger de Dieu acquiesça lugubrement: "Oui, montre-la moi, de grâce!"

L'Archange Gabriel ouvrit alors son aile sur la région de Karbalâ, et montra cette contrée."

Lorsque les compagnons de Hosseyn lui annoncèrent que c'était la terre de Karbalâ, il leur dit: "Je jure devant Dieu que c'est la région même que l'Archange Gabriel montra à mon grand-père... Ici est le lieu où je serai tué". ■

Nafass'ol mahmoum ou la tragédie de Karbalâ de
Sheikh 'Abbâs-e Ghomî,
traduction de Farîdeh Mahdavi-Damghânî,
Publications Ansariyan, 2007.

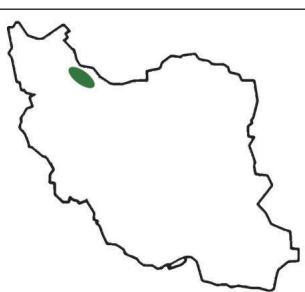
Mortéza JOHARI



Sussan Chelcherâgh

Nom scientifique:
Lilium ledebourii

De 50 à 150 cm de haut, ce lys unique au monde est doté d'un bulbe ové d'un diamètre de 5-7 centimètres possédant beaucoup de balances. Sa tige est verte et faiblement nervurée. Ses feuilles sont dispersées, plus petites sur la partie supérieure de la tige. Les fleurs sont blanches, très parfumées, de 5-6 centimètres de travers, marquées de rouge et de brun foncé sur les marges. Cette plante fleurit de juin à juillet. Ses habitats indigènes sont la région de Talish en Azerbaïdjan et Damasch, un village situé dans la région d'Amarlu en Iran, à une altitude qui avoisine les 2100 mètres. ■



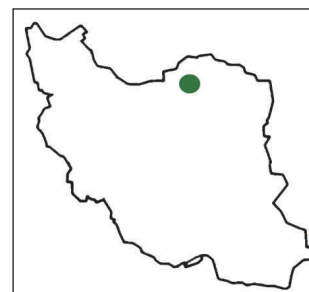
La salamandre de Gorgân

Nom scientifique:
Batrachuperus gorganensis

Le museau est rond, la tête grande et plate, les membres robustes. Les pattes possèdent quatre orteils, la queue est plus longue que le corps et aplatie sur les côtés. L'extrémité de la queue est effilée. La peau est lisse et poreuse. L'écologie de cette salamandre est presque totalement inconnue. Des restes d'insectes ont été découverts dans la région digestive de l'individu. Cette salamandre vit dans la partie orientale des montagnes d'Elbourz, dans la province du Golestân en Iran. Les rares spécimens de la salamandre de Gorgân ont été découverts sur la pente nordique et plus humide de l'arête dans la grotte de " Shir Abâd ", située sur la route Gorgân-Minoudasht, à 60 kilomètres à l'est de Gorgân. Cette grotte profonde de 200 m possède une source à l'extrémité. La salamandre adulte se trouve à l'intérieur de la grotte au bord de ruisseau. La salamandre de Gorgân est endémique de la caverne de Shir Abâd. ■



L'entrée de la grotte de Shir Abâd à Gorgân



- ✓ Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- ✓ En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- ✓ Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- ✓ Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- ✓ La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- ✓ Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ✓ ماهنامه «رُوو دوتهران» در دهکهای اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- ✓ در صورت عدم ارسال مجله به دهک ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- ✓ مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- ✓ چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- ✓ «رُوو دو تهران» در گزینش و ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی شود.
- ✓ نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner hors de l'Iran

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récépissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

LA REVUE DE
TEHRAN

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM _____	PRENOM _____
NOM DE LA SOCIETE (Facultatif) _____	
ADRESSE _____	
CODE POSTAL _____	VILLE/PAYS _____
TELEPHONE _____	E-MAIL _____

☐ 1 an 50 Euros

☐ 6 mois 30 Euros

■ Adressez votre virement à l'ordre de: Etela'at
Chez Barclays Bank PLC

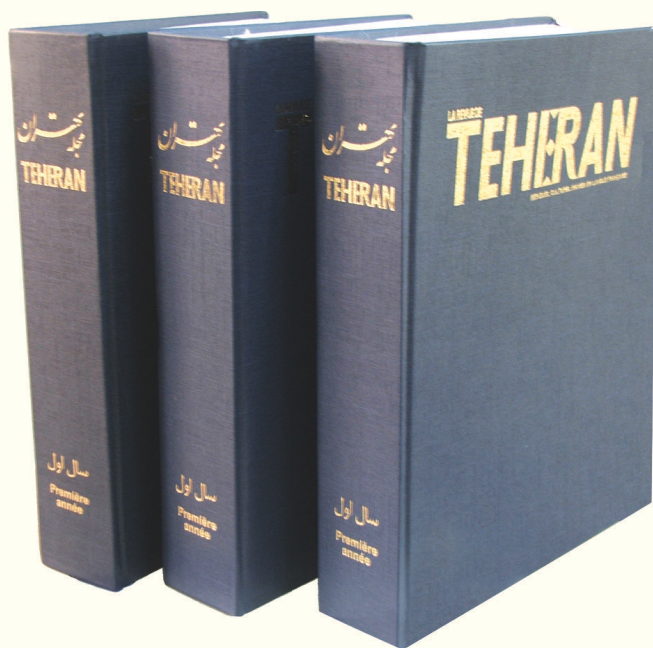
N° de compte: 47496522
Code succursale: 20-10-53

Adresse: Barclays Bank PLC
Bloomsbury & Tottenham Couer
Road Branch
P O Box 11345
London W12 8GG
UK

■ Bulletin à retourner avec votre règlement à :

La Revue de Téhéran, Etelaat,
Ave Nafté Jonoubi, Bd Mirdamad,
Téhéran, Iran
Code Postal 15 49 951 199

■ Règlement possible en France et dans tous les pays du monde



دوره یکساله مجله تهران، سال اول شامل دوازده شماره، در یک مجلد عرضه می گردد. علاقه مندان می توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه انتشارات اطلاعات واقع در خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران مراجعه نمایند.

L'édition reliée des douze premiers numéros de la Revue de **TEHERAN** est désormais disponible pour la somme de 60 000 rials au siège de la revue ou au point de vente des éditions Etelaat, situé à l'adresse suivante: Avenue Enghelâb, en face de l'université de Téhéran

S'abonner en Iran

LA REVUE DE
TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه «روو دو تهران»

برای داخل کشور

یک ساله

۸۴/۰۰۰ ریال

شش ماهه

۴۲/۰۰۰ ریال

مؤسسه

نام

آدرس

کدپستی

تلفن

نام خانوادگی

صندوق پستی

پست الکترونیکی

شش ماهه

۱۲۰/۰۰۰ ریال

یک ساله

۲۰۰/۰۰۰ ریال

اشتراک از ایران برای خارج کشور

حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد بانک تجارت شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱ (قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت در سراسر کشور) به نام مؤسسه اطلاعات واریزو اصل فیش را به همراه فرم اشتراک (یا فقط اسم و آدرس دقیق) به آدرس تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، ساختمان مؤسسه اطلاعات، امور مشترکین، نشریه **Revue de Téhéran**، ارسال نمایید.

در صورت عدم دریافت نشریه تا ۱۵ روز پس از انتشار با تلفنهای ۲۹۹۹۳۴۷۱ یا ۲۹۹۹۳۴۷۲ بخش امور مشترکین تماس حاصل فرمایید.

اشتراک تلفنی نیز امکان پذیر است.

مجله تهران

صاحب امتیاز
مؤسسه اطلاعات

مدیر مسئول و سردبیر
محمد جواد محمدی

دبیر تحریریه
روح الله حسینی

تحریریه
اسفندیار اسفندی
املی نوواگلیز
عارفه حجازی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

پایگاه اینترنتی
مرتضی جوهری

تصحیح فرانسه
بئاتریس ترهارد

ویرایش فارسی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسه اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۱۱۹۹
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: rdt@larevuedeteheran.com
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Le bazar Vakil de Shirâz

La Revue de
TEHRAN



کتابخانه

ماهنامه فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شماره ۲۳، مهر ۱۳۸۶، سال دوم

قیمت: ۵۰۰ تومان